

Université de Montréal

Creuser des vallons

Suivi de *La signature de la voix et du corps dans La compagnie des spectres* de Lydie Salvayre

par

Bélinda Bélice

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès arts (M.A.)
en littératures de langue française
option recherche-crédation

mai 2017

© Bélinda Bélice, 2017

Résumé

Le roman *Creuser des vallons*, est une fiction s'inscrivant dans la grande Histoire. Le contexte exploité est celui du mois de juin 1964 au Mississippi, pendant « l'été de la liberté ». Des milliers de jeunes se sont déplacés vers le sud ségrégationniste des États-Unis pour aider les Noirs à s'inscrire sur la liste électorale. Dans ce contexte, la fiction est centrée sur le personnage de Rosa, jeune femme qui ne désire pas être mère malgré le vœu de son mari. Deux autres personnages interagissent avec Rosa : Fanny Lou, sa sœur, et Augusta, une vieille femme blanche. Fanny Lou représente le contraire de ce qui est attendu d'une femme et d'une mère. Ce roman a pour point central la voix. Les possibilités créatrices de la voix permettent d'incarner des femmes différentes, d'explorer des subjectivités distinctes et d'exprimer un rapport au corps.

L'essai « La signature de la voix et du corps dans *La compagnie des spectres* de Lydie Salvayre » est une adresse à l'auteure du roman. L'enjeu de l'écriture est le mal vécu par des femmes marginalisées et raconté par elles. Cette lecture critique s'intéresse à la signature du corps et de la voix des personnages féminins qui résistent à toutes les définitions. Cette signature tient à la transgression des codes. Les écarts de langage et de corps nous amènent à envisager les personnages différemment, puis à les reconnaître. Cet essai fait ressortir la singularité de la voix et du corps des personnages de *La compagnie des spectres* et montre comment s'incarnent des voix uniques traversées par les mots d'autrui que les femmes s'approprient à leur manière.

Mots-clés : Histoire des Noirs, littérature française, littérature contemporaine, création littéraire, Lydie Salvayre, roman, voix, corps, agentivité.

Abstract

The novel *Creuser des vallons*, is a fiction in the great history. The historical context is the month of June 1964 in Mississippi, during the "Freedom Summer". Thousands of young people have traveled to the southern United States to help blacks register on the voters list. In this context, the fiction is centered on the character of Rosa, a young woman who does not wish to be a mother despite the wish of her husband. Two other characters interact with Rosa: Fanny Lou, her sister and Augusta, an old white woman. Fanny Lou represents the opposite of what is expected of a woman and a mother. The voice is at the heart of the novel. The creative possibilities of the voice make it possible to embody different women, to explore different subjectivities and to express a relation to the body.

The essay "The Signature of Voice and Body in Lydie Salvayre's *La compagnie des spectres*" is an address to the author. The writing of this novel is about the difficulties faced by marginalized women and recounted by them. This critical reading focuses on the signature of the body and voice of female characters who resist all definitions. This signature is due to the transgression of the codes. Differences in language and body lead us to consider the characters differently, then to recognize them. This essay brings out the singularity of the voice and body of the female characters in *La compagnie des spectres* and shows how are embodied unique voices crossed by the words of others that women appropriate in their own way.

Keywords: Black History, French literature, contemporary literature, creative writing, Lydie Salvayre, novel, voice, body, agentivity.

Table des matières

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Table des matières.....	iv
Remerciements.....	v
Creuser des vallons	1
La signature de la voix et du corps dans <i>La compagnie des spectres</i> de Lydie Salvayre.....	87
Et je m'adresse à vous.....	88
La hantise du passé	92
Des corps qui se font violence	99
Fin de la fouille	106
Bibliographie.....	110

Remerciements

Je tiens à remercier ma sœur, Christina, pour ses encouragements, son soutien et son épaule. Je te l'ai dit maintes fois, j'y ai presque laissé ma peau. Sache que tes paroles m'ont aidé à achever ce projet.

Merci à Madame Marie-Pascale Huglo, ma directrice, pour sa patience et la justesse de ses commentaires qui m'ont permis d'aller jusqu'au bout.

Creuser des vallons

Été de la liberté

Et comme à son habitude, Jonesy ne cessait plus de susciter mon instinct maternel. Espiègle, il choisissait ces moments après l'amour pour réitérer l'éternelle question qui tombait ennuyusement au creux de mes oreilles. Tu te décides à me donner des enfants Rosa ? J't'ai donné le plaisir, sois sérieuse maintenant. Je feignais de ne pas l'entendre. Je m'occupais à caresser ses cheveux raides. Il me parlait de la fierté qu'il voulait léguer, de la justice qu'il voulait savourer comme un fruit. Il savait que nos enfants me ressembleraient. En riant, il ajoutait que Mamie Nina avait eu raison de m'appeler vieille fille. Je n'étais pas vieille, mais comme je ressentais la pesanteur ! Elle serait fière, je crois, disais-je d'un ton grave. Mamie Nina. Une femme brave. Une seule chose a eu raison de l'enveloppe de fer qui recouvrait un cœur si bon, si généreux : la maladie. Ma mère est l'une des personnes qui me sont les plus chères. J'ai toujours détesté parler d'elle au passé. Elle disait Ma fille, ce serait ton devoir de montrer à ton sang la maladie pour qu'ils la soignent et la guérissent. N'est-ce pas ce que j'ai fait avec toi ? Quand as-tu manqué de quelque chose ? On n'était pas riche, fille, mais, on était sur nos deux pieds. Comment se fait-il que je me voie, que je m'entende lorsque tu ouvres la bouche ? Toute la misère que j'ai encaissée lorsque j'étais jeune fille. Grande comme toi. Belle comme toi. C'était une période sombre, Rosie. Ils avaient aboli l'esclavage depuis environ dix ans avant ma naissance. Ta grand-mère avait été une esclave. Et moi, je lavais le linge sale des Blancs. J'étais comme une bête. Moins qu'une bête si tu veux mon avis, ma Rosie. Mi-bourrique, mi-trou, si tu vois ce que je veux dire. Rien avait changé. Mon maître forçait son horrible queue à l'intérieur de moi. C'est grâce à Dieu si je suis pas tombée enceinte. Ah Rosie ! La chance que j'ai eue d'avoir connu ton père. Je louangeais le Seigneur. Il m'avait envoyé un ange. Ta grand-mère le détestait. J'ai jamais su pourquoi. Ah ! Je tremblais à tous les jours, fille. Mes hurlements se transformaient en tremblements. Mais tout passe Rosie. Même les mauvais moments. Tu en ressorts juste plus forte. Elle avait un feu dans les yeux. J'avais la clarté du passé dans la bouche. Ses paroles s'imprégnaient dans ma tête ; elles venaient chercher mon cœur et remontaient aussitôt jusqu'à ma tête. Jonesy m'écoutait avec attention. Pendant qu'il embrassait avec douceur mon cou et caressait mon dos, j'avais la certitude que toute cette tendresse n'irait pas plus loin. Seul toi, mon homme, as cette façon de me regarder, de bercer mes épaules pour ensuite glisser tes grandes mains sur mon ventre plat en susurrant encore à mes oreilles : je veux être le père de tes enfants, Rosa. Dieu sait à quel point je voulais te satisfaire. Je plongeai les yeux dans les tiens. Tu serais un père extraordinaire. Hélas ! ma réalité revient toujours au galop

et me plaque au sol. À part l'amour infini que je te porte, des enfants seraient la plus belle chose que je pourrais te donner. L'aboutissement de notre amour. Tu promènes tes mains sur mes hanches. Chaque courbe se déploie à chaque caresse. Je me suis toujours sentie femme avant autre chose. Cette certitude me tenaille l'esprit même si mon ventre se crispe. Ma mère disait avec colère Quel mal voir dans ton reflet, Rosie ? Je m'occupais des enfants de ma sœur comme s'ils étaient sortis de mes entrailles. Pourtant je ne pouvais me résoudre à la pensée qu'un jour, j'aurais à prendre soin de mes propres enfants. La force de mon amour pour toi, mon mari, est immuable. Tu m'aimes comme un homme qui se sacrifierait, si Dieu le demandait, pour sa femme sans enfants. Et pendant ce temps, j'ai peur d'élever notre sang dans la douleur. La misère de ma couleur. Le regard réprobateur de l'autre. Des enfants tristes qui n'auraient pourtant rien demandé, mais qui subiraient l'orgueil d'un parent. Je refuse une telle malédiction pour des êtres qui n'ont rien fait. Mon ventre est prêt. Mon cerveau est stérile. Mon cœur, intraitable. Je vivrai avec toi pour toujours mon homme noir. Me pardonneras-tu mon insolence de femme ?

Traîner mes pieds hors de notre lit était un supplice certains jours. Je résistais. J'abandonnais Jonesy au sommeil. Je permettais à mes yeux de vagabonder de sa tête à ses pieds tout en essuyant les perles d'eau sur son front. L'air était lourd. Pas seulement de nous et de chaleur. C'était un début de mai particulièrement enflammé sur le thème de « l'été de la liberté ». Liberté ! Je ne t'ai pas encore vu fleurir, indépendance ! Tu fanes aussi vite que mes espoirs qui tentent de deviner le soleil. Pourtant, cette lutte, je la sentais bouillante. L'inégalité. Mes droits bafoués. J'avais ce sentiment insoutenable d'échapper à la catégorie des humains. C'était mon sort : je suis une femme noire. Est-ce mal ? Dois-je me cacher ? La loi dit oui. À qui dois-je demander la permission pour vivre, pour parler, pour penser, pour marcher librement dans la rue ? Amener les enfants que je ne veux pas à l'école ? Aux Blancs. Aux chapeaux pointus qui veillent à incendier ma vie. Nos existences en lambeaux. Je ne permettrai pas aux ségrégationnistes de faire plier mon dos. Mamie Nina disait les poings serrés Seule toi Rosie doit avoir le privilège de te laisser tomber. Personne devrait le faire à ta place. Reste debout, mais si tu dois tomber, relève-toi vite. La honte que je devine sur le visage de mes sœurs alors que j'allais à l'église ou quand elles tiraient rageusement leurs enfants en pleurs au marché. Ce quotidien, je le subissais. Les jours de batailles sont devant nous. Mon corps était chargé

d'électricité. Mamie Nina devait voir cela d'où elle se trouvait. Ils me battront, je marcherai toujours droite.

23 h 45. Un étrange sentiment d'effroi prenait tranquillement place au milieu de ma poitrine.

Fanny Lou était arrivée tôt à la maison. Elle m'avait tirée de mes rêveries alors que je recousais une des chemises de Jonesy. Je lui servis un café, mais elle n'en buvait presque jamais. Elle restait silencieuse. Néanmoins, à travers ce calme, j'entendais la violence qui tempêtait au milieu de sa poitrine. Sa rage, je la ressentais depuis mes cheveux hirsutes jusqu'aux orteils que Jonesy embrassait la nuit dernière. Il y avait cette douceur mêlée au goût aigre du fardeau. Fanny Lou portait sa sempiternelle jupe noire et sa chemise rouge à col rond. Elle serrait si fort la tasse de café. Ses yeux humides lançaient des hurlements. Ils ont tout pris Rosa, grogna-t-elle. Elle renifla et essuya son gros nez avec son index. Ils ont déjà tué mon fils, maintenant est-ce qu'ils vont prendre les deux autres qu'il me reste ? Je rentrais chez moi. Ils m'ont tabassée, j'te dis. Ils m'ont frappée. (Elle retroussa ses longs cheveux gris.) R'garde mon visage. Marqué comme un souvenir par ces sales monstres, dit-elle en criant. Pas de justice, ma sœur. Juste l'injustice et la prière pour les malheureux. J'peux même pas m'occuper de Tina et Lala. Elles voient leur mère découragée par la vie. Ils ont brûlé la maison du révérend Smith. Tu fais bien, ma sœur, de pas pondre d'enfants. D'être entêtée. Si j'avais pas été aveuglé par les beaux yeux et la grosse queue de leur père, j'aurais fait pareil. Quel exemple, quelle bonté tu pourrais bien leur montrer ?

Le Klu Klux Klan n'avait pas encore saccagé mon quartier, mais il viendrait. Depuis que Marco, l'unique fils de Fanny Lou, était mort, elle traînait chez moi et se plaignait de tout. Elle avait raison, car il y avait tant à pleurer. Malgré tout, j'apercevais encore de la volonté enfouie quelque part entre sa tête, son ventre gangréné par ses enfants et ses pieds fatigués. En observant ma sœur, je songeai à ses filles abandonnées. Son visage se crispa en une horrible grimace. Elle essuya du revers de la main le café qui dégoulinait sur ses grosses lèvres noires. Il devrait pas côtoyer des Blancs, ton mari. Il va se faire tuer. Elle grimaça encore de manière étrange. Sa bouche se figea dans un rictus que je ne lui connaissais pas. Ne parle pas comme ça ma sœur.

Et ne prédis pas de malheur pour Jonesy. Il faut qu'on se serre les coudes. C'est ce que Mamie disait. C'est tout ce qu'il nous reste. C'est toi qui dis ça, ricana-t-elle. Toi qui rappelles toujours à quel point le monde est pourri, à quel point tu as peur d'élever des enfants dans ce sale monde ! Y faut toujours que tu ramènes maman. T'es perdue ma sœur avec ton baratin de reconstruction. Je veux me battre dis-je. Moi, dit-elle doucement, j'abandonne. Je ne m'inquiétais pas des paroles que crachotait Fanny Lou. Elle avait probablement bu avant de venir.

J'étais nerveuse. Dieu ne pouvait m'aider à comprendre mon état d'âme. J'étais postée à la fenêtre, le ventre noué. Je terminais deux prières. J'entamais la troisième quand le tonnerre fendit l'air.

Combattez mes frères. Le sol tremblait. Priez. Tonnerre d'applaudissements. Le salut sera nôtre avant l'aube. L'étau autour de ma poitrine se resserra. Accrochez-vous. Voyez la lumière. Au loin mes frères. Jubilation de ma famille extatique. Les vitres auraient pu se fracasser. Personne n'avait peur le temps de cette pause. Depuis l'assassinat de son père, Michael avait permis à chacun de reprendre son souffle à l'intérieur de l'église. Depuis que les églises flambaient l'une après l'autre, les gens avaient peur. Mais pas en ce moment. L'union était ce qu'il nous fallait. Les jours s'épaississaient. Nous avions tous besoin d'un refuge où nous pourrions nous serrer les coudes, repenser notre lutte, élaborer de nouvelles stratégies pour que le soleil réchauffe nos mains levées vers le ciel et illumine nos peaux. Ce serait les rayons de la liberté. Dessiner des sourires sur les visages inondés de pleurs. Raviver la foi avant qu'elle ne s'évade on ne sait où. Chanter avant que l'on devienne fou. Priez mes amis. Priez. Je priais. Je priais avec chaque fibre de mon corps. Il m'arrivait de maudire le Seigneur. Je tentais alors de me rappeler de quelle façon, chaque jour, je trouvais la force de me lever, de lutter, de rêver, d'aimer. Je m'accrochais. Je pensais à Mamie. Il fallait que je garde la tête haute. La chorale se leva. Mon cœur vibra. J'étais debout depuis longtemps. Mon ventre gronda. Ma poitrine se relâcha. Ma tête si légère. Une main sur la poitrine, l'autre levée en guise de salut. Mes pieds martelèrent le sol. Ma bouche s'ouvrit grand.

*Ô ! Seigneur !
J'ai besoin de ta lumière
Ô Seigneur !
Inonde-moi !
Je te donne mon cœur
Je me battraï
Je serai vainqueur
Face au mal s'attaquant à ma dignité
Ô ! Seigneur !
Je serai courageux
Face au mal devant mes yeux*

Je les voyais tous. Ces gens priaient et chantaient comme s'il s'agissait de nos dernières paroles. J'entendais leurs voix et la mienne. Nous avions tant de choses à dire. J'avais tant de choses à dire. Personne ne viendrait ramasser sur mes lèvres noires les mots qui pendaient désespérément. Mes yeux étaient ouverts sur ces gens qui dansaient et souriaient. Nous étions rassemblés ici et aujourd'hui. Nous serions rassemblés cet été.

Mes chaussures ramassaient la poussière alors que je reprenais la petite route. J'avais refusé qu'on me reconduise chez moi après l'église. Je voulais marcher. J'avais besoin de marcher. La route était déserte, mon cœur palpitait. Je ne voulais pas avoir peur. Mon cœur avait besoin de calme. Je chantais la tête haute. Mamie m'avait transmis ce goût pour la musique. Elle disait Petite Rose, la musique guérit tous les maux, les plus noirs y compris. J'aperçus ma maison au loin. Je montai les marches. J'ouvris la porte. Je vis Jonesy debout près du téléphone. Il se retourna. Il s'adossa au cadre de la porte de la cuisine et il commença à chanter à son tour. Il me fit rire. Sa posture me rappela la toute première fois que je le vis. Il était adossé au cadre de la porte d'entrée de la maison de ma cousine. Il se tenait là, grand, svelte, peau noire comme la terre, énorme afro. Il me regardait droit dans les yeux, il m'observait et alors que je passais à côté de lui, il me fit ce sourire : un sourire d'après l'amour. En passant près de lui, un sourire narquois accroché aux lèvres, je lui avais dit : « tu ne vas pas ouvrir ta bouche ? » Je m'étais engouffrée à l'intérieur. Il m'avait suivie. Il me suit encore. Voici des années qu'il se blottit dans mes bras, des années que je passe à rêver près de lui, à remarquer que je deviens femme, à comprendre le monde dans lequel nous vivons. Nous nous sommes bâti une vie. J'ai le cœur pour me tenir debout. Je n'ai pas envie de croire que ma misère est accessoire ou qu'il s'agit d'un quelconque passage obligé. Mon corps serait-il condamné à brûler vif ? Jonesy s'avança

vers moi, caressa mes longues mains, nos doigts entrelacés. Je songeai à cet autre jour. Nous n'étions plus enfants depuis bien longtemps. Jonesy, moi et une cinquantaine d'autres étions massés à l'intérieur d'une maison du CORE et COFO¹. Il y avait trois ans de cela. Des représentants du congrès de l'égalité raciale étaient venus nous parler. La campagne d'inscription des Noirs sur les listes électorales commençait à peine. Ils avaient besoin de volontaires. Deux hommes et deux femmes se tenaient au milieu de la chapelle. Ils étaient jeunes. Ils parlaient avec tant de vigueur. Nous avons besoin de vous. De chacun de vous. Femme noire, homme noir du Mississippi, nous avons besoin de votre courage. Combien de temps les laisserez-vous vous empêcher de parler ? Pas longtemps, dit quelqu'un. Combien de temps encore accepterez-vous de ne pas exercer votre droit de vote ? Un droit fondamental. Plus jamais, cria un autre. C'est de ça que je parle : de la peur qui vous paralyse. Combien de temps encore voulez-vous habiter avec elle ? Combien de temps encore lui laisserez-vous prendre toute la place ? Par notre silence mes frères, mes sœurs, nous disons que nous sommes d'accord alors que nous suons à même notre front chaque jour. Nous avons besoin d'actions et de gens qui veulent se tenir debout. Personne ne parla. Mes lèvres se séparèrent. Moi, aujourd'hui, et aussi longtemps que Dieu le voudra, je me tiendrai debout. Jonesy tira ma robe comme un enfant. Je le regardais. Rosa, et moi alors ? Quoi ? dis-je. Il fronça les sourcils. Je tendis la main. Suis ta femme, mon frère. Debout. Aujourd'hui. Il regarda ma main, la prit au creux de ses paumes sèches et il dit Moi aussi.

Mes doigts triturèrent mes lèvres. Je n'avais presque plus la force de prier. Amour, qu'est-ce qui te retient donc ?

Jonesy et moi roulions tranquillement. Il gardait une main sur le volant, son autre main tenait la mienne. Ma tête reposait sur son épaule. Il sifflait joyeusement. Les journées de travail ne semblaient pas le désespérer. Cela n'avait rien à voir avec son physique. C'était à l'intérieur de

¹ CORE : Congress of Racial Equity ou en français, congrès de l'équité raciale. COFO: Council of Federated Organizations ou en français, conseil des organisations fédérées. Le COFO était la coalition regroupant les principales organisations reliées au mouvement des droits civiques. Cette coalition opérait au Mississippi.

sa poitrine : ce battement que j'entendais. Son cœur avait la certitude qu'il y aurait du temps pour faire autre chose. Son esprit aussi. Peut-être ne laissait-il tout simplement pas son désarroi paraître. Il travaillait comme charpentier. Je cuisinais dans un café réservé aux gens de couleur. Depuis combien de temps l'esclavage avait-il pris fin ? J'avais l'impression que l'on s'agenouillait encore. Foutu Mississippi ! J'empruntais les mots de Fanny Lou. Comme j'avais hâte d'être sous le soleil de midi non pas pour pleurer, mais pour briller ! Que chaque fibre de ma peau s'abandonne aux assauts du soleil. Parmi toutes les choses qui m'étaient interdites, personne ne pouvait m'enlever le droit de rêver. J'aperçus notre vieille maison au loin. Deux petites silhouettes noires étaient assises sur les marches. Jonesy soupira bruyamment. Je pressai sa main contre la mienne. Il gara la voiture. Je descendis aussitôt. Fanny Lou, cria Jonesy. Je lui fis signe de se taire. Lala, en pleurs, était assise sur Tina ; elle avait l'air triste. Je pris Lala dans mes bras, poussai Tina dans le dos et les fis entrer à l'intérieur. Jonesy claqua la porte derrière nous. Ne pleure pas ma chérie, dis-je à Lala. Tatïe va te préparer une bonne soupe bien chaude. OK ? Ses yeux en forme d'amande me fixaient. Je la déposai au sol, nouai un tablier autour de ma taille et m'affairai devant le fourneau. Lala tenait fermement ma jupe comme si j'allais m'enfuir. Je lui souris et caressai son menton. Si seulement cette enfant n'avait pas la peur constante de voir sa mère s'éclipser ou s'évanouir en état d'ivresse avancée. C'est horrible ! Tina devait grandir plus vite que prévu pour chuchoter à sa petite sœur que tout irait bien même si elle n'en était pas sûre et que la peur lui rongerait l'estomac. Tina deviendrait une femme forte. Elle serait courageuse dans toutes les circonstances de sa vie. Au cœur d'une enfance pénible : sa mère indigne sur un canapé trop petit, la main se balançant doucement au-dessus de vomissures vieilles d'une nuit passée à désespérer. Combien de fois n'ai-je pas volé au secours de mes nièces ? Combien de fois les ai-je hébergées quand leur mère manquait à l'appel ? Jonesy avait même proposé que nous les logions définitivement chez nous. J'avais refusé. Je ne voulais pas séparer des enfants de leur mère, ma sœur. Je n'en avais pas le droit. Je priais le Seigneur quand je savais qu'une autre raison motivait mon cœur. Je ferais tout pour elles, que Dieu soit mon témoin. Jonesy s'assit à la table en compagnie de Tina. Il lui demanda ce qui s'était passé. Tina, d'une voix monocorde, disait toujours la même chose : maman, partie, bourrée, pris Lala, on est venu ici. Jonesy soupira. Il fulminait contre Fanny Lou, la traitant de femme odieuse, d'alcoolique, de lâche. Il ne s'est jamais bien entendu avec ma sœur. Ils ne se comprennent pas, ne parlent pas le même langage. Je lui ordonnai de se taire devant les enfants. Un bol de soupe

servi, quelques sourires apparurent au coin de leur bouche. Je les rassurai en leur promettant que tout irait bien. Mon cœur ne pouvait en être sûr. C'était douloureux de consoler ces enfants alors que j'étais dans le doute. Tina et Lala devaient supporter toute la misère du monde sur leurs maigres épaules noires. Mais ce devait être cela aussi, ce dont parlait Mamie. Il fallait les reconforter et ce serait à moi de faire en sorte que tout se passe bien. Pour qu'elles n'y voient que du feu, ma fille. Je me tuais tous les jours à travailler, Rosie. Ton enfant verra bien que t'es fatiguée, mais inutile de lui raconter que tu pleures la nuit. Tu souris, Rosie. Même si ça a l'air d'une grimace. Tout cela me semblait impossible. Les coups de feu que j'entendais la nuit étaient bien réels. Pourquoi mentir alors ? Je ne voulais pas mentir à Tina et Lala, mais je n'avais rien de plus sucré à leur offrir que le goût amer du réel.

Je couchai les deux petites. Je restai là, juste un peu. Lala se retourna au moins cinq fois avant de se lever. J'observai sa petite masse dans le noir. Qu'est-ce qu'il y a La ? Elle vint dans mes bras. Elle pleurait doucement. Je commençai à la bercer. Tina se leva et vint appuyer sa tête contre ma poitrine. Je fredonnai. Tina mit sa petite main dans la mienne. Je l'entendis murmurer pourquoi tu n'es pas notre maman. Ces paroles étaient à peine audibles. Je ne sais pas si elle me posait la question ou si elle maudissait quelqu'un à force de ne pas recevoir sa dose quotidienne de tendresse et de baisers. C'était son dû. On le lui enlevait chaque jour. Mon cœur aurait pris la fuite si ma cage thoracique n'avait pas été là pour faire office de prison. Les mots à peine audibles de Tina, comme s'ils n'étaient rien du tout, réveillèrent un picotement au creux de mon ventre. Je restai immobile et continuai à chanter.

J'agrippai mon ventre lorsque je vis sa silhouette. Ma main était tendue vers la poignée de la porte d'entrée. J'entendis Jonesy crier quelque chose. Je n'avais pas bien entendu. Mon corps fut parcouru d'un frisson. Je posai la main contre la porte. Que se passait-il dehors, juste devant ma maison ?

Les gouttes d'eau suspendues à la pointe de mes cheveux tombaient sur le sol. Je me tenais immobile, au milieu de ma chambre, devant le miroir de la commode. J'observais toujours mon corps après une douche. Je ne pouvais pas le voir au complet, mais je pouvais m'examiner de la tête jusqu'au bas ventre. Je caressais doucement mes épaules, mes bras, mon ventre. Jonesy aimait tant ce corps. Je tentais de le saisir non pas selon la réflexion que me renvoyaient ses yeux, mais à travers les miens. Jonesy n'était pas là, couché nu, pour me dire ce qu'il chérissait. Qu'y avait-il d'autre à aimer ? Tête bien haute, fière, un milliard de cheveux, de grandes mains, mes longs doigts, une poitrine lourde, mes jambes que Jonesy affectionnait tant. Je soupirai. Je chassai Jonesy de mes pensées. Donc mes jambes. Je glissai les doigts le long de mon nombril. J'agrippai mon ventre. À quoi sert ce ventre ? Et cette chair, mes os, chaque pore de ma peau ? Je caressai mes bras du bout des doigts. J'étais beaucoup plus que l'image que me renvoyait le miroir. J'étais le courage de Mamie, la volonté, la force, l'entêtement, la résilience. J'avais une opinion, des choses à dire. Je vis les poils de mes bras se hérissier. Je reculai jusqu'à mon lit et me laissai tomber. Je fermai les yeux.

Il parlait si fort. Non, il criait. J'aurais préféré qu'il chante. Jonesy hurla quelque chose : Rosa !

J'ouvris les yeux. J'étais encore étendue sur mon lit, nue, une main sous la tête. J'ignore combien de temps j'avais dormi. Une faible lumière passait sous la porte. Mes yeux étaient si lourds. Je passai la main sur mes lèvres. Elles étaient douces. Je me levai et pris ma robe de chambre posée sur la chaise. J'entrouvris la porte de la chambre où dormaient Tina et Lala. Je me dirigeai vers la cuisine et m'arrêtai au cadre de porte. Jon mettait de la nourriture dans deux assiettes. La radio était allumée. J'aimais bien sa posture. J'avais envie de lui faire l'amour. Tout de suite. Il me regardait avec un sourire triste. Je m'approchai de lui et passai ma main dans ses cheveux frisés secs. Ce n'était pas nécessaire de parler. J'entendais les échos de ma ville en ruine. Chaque

jour, la radio crachotait une histoire d'horreur. Un représentant du SNICK² avait été assassiné devant chez lui. Combien de morts encore ? Combien en faudra-t-il pour que cela s'arrête ? Jonesy me regarda avec un air indigné. Je le fixai. J'avais encore le pouvoir d'agir, au nom de tous ceux qui tombaient. Il me tendit une assiette. Je m'assis sur ses cuisses. Nous mangeâmes, silencieux, avec pour bande sonore le chaos du Mississippi.

J'entendis une porte de voiture claquer. Je regardai par la fenêtre. Jonesy traînait les pieds. J'ouvris la porte et le pris immédiatement dans mes bras. Comment vont-elles ? Ça peut aller, grogna-t-il en caressant mon dos. Et Fanny Lou ? Il soupira. OK, je crois. Il me repoussa gentiment et fixa son regard dans le mien. Il dégageait une légère odeur de transpiration. Il avait de grands yeux avec des cils trop longs. Il sourit. Il se sentait coupable de ramener les filles chez ma sœur. Viens R, on va descendre à l'église, ils veulent nous voir. J'ai croisé Sébastien en revenant ici, dit-il. Oui, mais fais-moi l'amour avant, lui ordonnai-je.

L'air était chaud, lourd, odorant. Le ventilateur suspendu au plafonnier ne faisait que le déplacer. Nous étions environ soixante personnes entassées dans le petit local derrière les cabines de confession. Jonesy parlait avec animation avec Sébastien et Carmel. J'étais assise à une table avec Moïse, Quinn et quelques autres. J'étais distraite. Je ne suivais pas la conversation. J'observais Eunice qui donnait le sein à son bébé de vingt jours. Kiki tentait d'attirer l'attention de sa mère en lui tirant le bras d'une main et en frottant les yeux avec l'autre. Pourquoi amener des enfants ici ? Cédric et Mawlory couraient autour de Jonesy, Sébastien et Carmel. Jonesy attrapa Mawlory et me regarda. Je détournai la tête. Une porte claqua. Deux grands hommes noirs étaient entrés en compagnie de trois femmes et deux hommes blancs. Nous n'avions pas le choix de faire entrer les Blancs par la porte d'en arrière. S'ils étaient vus ici, en notre compagnie, les ennuis entreraient aussi. Plusieurs Noirs avaient été menacés par la police locale de devoir quitter la ville parce qu'ils se promenaient en voiture avec des Blancs. Tout ceci était insensé. Sheila prit un microphone. Quelqu'un lui fit signe de monter sur une chaise. Elle refusa de la main : elle était grande. Elle nous annonça que cinq cents étudiants blancs descendraient

² Student Nonviolent Coordinating Committee ou en français, comité de coordination étudiante non violente. SNICK était la façon courante de désigner le comité.

dans le sud en juin pour aider les gens à s'inscrire sur les listes électorales. Ils suivraient également une formation. Ils voulaient en même temps connaître la volonté et le courage profond de chacun. On leur expliquerait comment le système d'inscriptions pour le vote fonctionne tout en leur enseignant des techniques de résistance et d'autopréservation non violentes. Il fallait remettre le Mississippi à la une des journaux. Sheila prenait tout ce travail à cœur. Elle était notre guide. Elle s'impliquait de toutes les manières possibles. Elle était intelligente et sensible. J'aimais cette femme que j'avais connue lors d'une manifestation. Elle veillait à ce qu'une tâche soit confiée à chaque volontaire : certains aidaient les gens à se déplacer en bus, d'autres recrutaient des bénévoles. Un homme leva la main. Sheila le pointa du doigt. Il s'interrogeait sur la raison pour laquelle des Blancs devaient aider à la lutte alors qu'ils étaient responsables de tous nos malheurs. Les cris fusèrent de toutes parts. Une autre raconta que son fils et ses amis avaient été battus par des ségrégationnistes. Un autre proclama que cet été de la liberté était une bataille de Noirs, donc elle devait se régler entre Noirs. Sheila coinça le microphone entre ses deux grosses cuisses et leva les deux mains en signe de paix. Bob, son mari, posa une main sur son épaule. S'il vous plaît, dit-elle avec force. Tout le monde se tut. Sa voix résonnait dans tout le local. Nous avons tout tenté. Nous avons demandé la protection du gouvernement contre les sévices du KKK. Rien. Chaque jour, des Noirs meurent. Je ne veux plus voir les corps de mes amis et de ma famille, repêchés comme des poissons dans la rivière Tallahatchee. Une des femmes blanches qui était entrée par l'arrière plus tôt avant la rencontre se leva. Elle se nommait Jules. Elle venait simplement aider. Elle trouvait cela d'une tristesse infinie que les hommes et femmes noirs qu'elle rencontrait s'étonnent qu'une femme blanche leur adresse la parole. Une dame noire dit que les Blanches venaient voler leur mari. Jules hocha la tête négativement. Sheila fit signe à la dame de se taire. Elle remercia Jules. Un cri de bébé retentit. Nous n'avons pas besoin de la division puisque nous sommes déjà profondément seuls, dit Sheila. Maryse se leva et commença à chanter. D'autres voix rejoignirent la sienne. Je fis résonner la mienne tout en me levant. Rien n'est plus miraculeux que la musique, Rosie. Elle nous rassemble, nous donne du courage. Nos voix n'étaient qu'une.

J'ouvris la porte d'entrée. Il y avait un corps sur le sol. Mes pieds ne me permettaient plus d'avancer. J'aurais voulu dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

Ses lèvres étaient chaudes. Ma peau rebondissait à chaque poussée. J'émettais un soupir à chaque caresse. Ses mains me fouillèrent. Sa peau était moite. Mes mains s'agrippèrent à son dos. Je lui mordis une oreille. Sa langue me chatouilla. Mes cheveux caressaient ses épaules. Il grognait à chaque assaut de ma bouche. Son regard s'engouffra dans le mien. Je lui tins fermement les cheveux. Un moment d'éternité pour jouir. Il se laissa tomber sur moi. Je plaçai mes bras autour de son corps. Nos ébats semblaient durer toute une vie, en admettant que les nôtres soient éternelles. Il n'y avait que nos deux corps enlacés au milieu de couvertures disparates. Nos pieds secs entremêlés. Mes doigts sur ses lèvres. La fenêtre fermée. La chaleur étouffante. Ma poitrine comprimée. Il n'y avait rien dehors. Pas de coups de feu, pas d'enfants battus, pas de femmes et d'hommes dans la rivière, pas de sang sur les perrons des maisons, pas d'incendies. Il n'y avait que des gens qui marchaient tranquillement le long de la route, des jeunes de toutes les couleurs s'entassaient dans une voiture et les enfants jouaient dehors. Je tendis la main vers la table de chevet pour attraper un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes. Arrête de fumer R, c'est pas bon pour une femme de fumer. Ah oui ? Qui t'a dit ça ? dis-je en portant la cigarette à mes lèvres. Nos enfants, dit-il en toussant. Quels enfants ? Il soupira. Je caressai ses cheveux. Je voulais fumer. Je n'avais pas envie de parler. Mon ventre gronda. Tu veux manger ? Je ne répondis pas. Il se leva, attrapa son pantalon et sortit de la chambre. Je restai allongée.

Il faisait déjà noir dehors lorsque je décidai de me lever. Je sortis les jambes hors du lit et mis une robe de chambre. Mes doigts traînèrent le long des murs. Je m'assis à table. Jonesy déposa une assiette devant moi. Tu m'as entendu me lever ? Il sourit, espiègle. Il s'assit et m'effleura la nuque. Je fermai les yeux. J'aime ça, dis-je en détachant chaque syllabe. Rose, c'est calme, tu trouves pas ? Jon, dis-je d'une voix grave. Je repoussai mes longs cheveux dans mon dos. Je ne pourrais pas. Ou tu ne veux pas, dit-il. Je sentis l'exaspération m'envelopper. De l'anus à mes côtes en passant par mon bas-ventre jusqu'à serrer ma poitrine une minute. Mes épaules tendues et voûtées, ma gorge sèche. Les mots s'échappèrent de ma bouche. Jonesy. Arrête. Je-ne-pourrais-pas. Mes yeux s'écaraillaient. Je suis bien avec toi. Si notre vie était différente, je voudrais peut-être des enfants ou peut-être pas. Je ne peux pas le savoir parce que

ma vie, ici, maintenant, tout de suite, signifie la tristesse, la violence. Oh ! je ne suis pas toute seule. Je vis cela avec toi, mais c'est moi qui porterais cet enfant comme un fardeau. Chaque jour, mon ventre grossirait et je ne pourrais pas empêcher cette boule de croître. Non, Ro... Écoute-moi, le coupai-je. Mes mains cherchaient un appui. Je ne peux pas. J'ai assez de force pour continuer à lutter. Juste assez, Jonesy. Tu comprends ? C'est tout ce qu'il me reste. Je ne suis pas en paix. Je serai en paix quand le Mississippi sera silencieux, quand mon esprit sera silencieux, que mes bras seront ballants, quand je ne retiendrai plus mon souffle. Une fois que tu donnes ton amour à des enfants, il n'est pas question de le reprendre. Quand j'aurai peur, je ne pourrai pas leur bander les yeux et trembler en toute liberté. Et si je tombe, ils seront seuls. Je pense souvent à Tina et Lala. Je suis anéantie de les voir traverser toutes ces difficultés. Je les aime énormément. Tu sais ce que Tina m'a soufflé l'autre jour ? Qu'elle aurait aimé que je sois leur mère ! Moi ! Ma sœur... Elle est fatiguée. Ou lâche. Ou déprimée. Tout cela à la fois, je ne sais pas. Je ne veux pas t'obliger à accepter ce choix. Je peux donner la vie, mais je peux également décider de ne pas amorcer un cycle qui se résumerait à la misère, à l'indicible. C'est cela notre vie, amour. Mes lèvres tremblaient. Je les mordis avec force. M'aimeras-tu quand même ? Jonesy me regardait comme s'il ne me connaissait pas. Je le dévisageai. Son regard changea d'expression et il s'approcha de moi. Je levai les mains en guise de protestation.

J'étais assise sur les marches derrière la maison. L'air était léger comparé à celui qui bouillait à l'intérieur. La lune était ronde. Je frottai les deux mains contre mes cuisses. J'avais besoin de solitude et de calme. Mon cœur battait si vite. Je posai ma main sur ma poitrine. Des milliers de pensées assiégeaient mon esprit. Je songeai à Mamie. Qu'aurait-elle fait ? Qu'aurait-elle dit ? Ma jambe tremblait, je la retins. Je sentis une pression au fond de ma poitrine. Je secouai la tête. J'étais agitée. Je tapai du pied et chantai.

Il me saisit par les épaules. Qui est-ce Jonesy ? Que t'est-il arrivé ? Son visage était recouvert de sang. Ses mains étaient sales. Ses vêtements étaient tachés.

Tatie Rose ! Tatie Rose ! Tina et Lala entrèrent dans la cuisine en trombe en pressant leurs petits visages contre mes cuisses. Fanny Lou s'assit. Où est Jonesy ? demandai-je. Ton mari est dehors, ma fille. Je la toisai. Vous avez faim les filles, oui ? Asseyez-vous dans le salon. On va chanter aujourd'hui, tatie ? Oui, dis-je en riant. Vous allez choisir une chanson, d'accord ? C'est tout ce qu'elles veulent faire ces p'tites. Chanter, toute la journée, dit Fanny Lou. Je l'ignorai. Elle avait l'air nerveuse, le regard hagard. Elle gardait son sac à main serré contre son ventre. Jonesy entra dans la cuisine. Il me prit par les hanches et me regarda intensément. Je le regardai sans sourciller. Je savais qu'il repensait à notre dispute. Je lui adressais difficilement la parole ces jours-ci. J'avais eu besoin de temps pour réfléchir. Il avait respecté mon mutisme. Je tendis une joue en guise de réconciliation. Il y plaqua les lèvres et ouvrit la radio. Je détestais la radio. Chaque son qui sortait de cette machine n'était que mauvaises nouvelles. Nous écoutions tous les trois en silence. Les cris amusés et les rires des filles contrastaient avec la voix austère de l'animateur. Fanny Lou parut agacée. Ferme ça, y'en a marre d'entendre la même rengaine. On a compris. Merde, cracha-t-elle. Tais-toi femme, dit Jonesy. Jonesy, dis-je en fronçant les sourcils. Cette expression, « femme », m'horripilait. Il monta le volume. Les filles, dis-je. Elles sont de l'autre côté Rosa, répondit-il. L'animateur racontait d'une voix morte que trois jeunes hommes du nom de James Chaney, jeune noir, Michael Schwerner et Andrew Goodman, deux jeunes blancs, avaient disparu. Ils étaient partis ensemble enquêter sur l'incendie d'une église. Ils avaient été arrêtés puis placés en garde à vue. Depuis cette arrestation, ils n'avaient pas été revus. Cela faisait trois jours. Un frisson me parcourut le dos. Ma poitrine se serra. Une tristesse m'emplit le cœur. Je ne saurais dire pourquoi, mais cette nouvelle me donnait la nausée. Je ne sais pas si c'était la voix froide de l'animateur ou la pensée de ces jeunes hommes probablement morts. Je regardai par la fenêtre. De fines gouttes de pluie se déposaient sur la vitre. Qu'est-ce qui était différent ? Fanny Lou gloussa. Tout le monde connaît l'histoire. Des policiers, blancs (elle insista sur ce mot), les ont tous flingués. Fin de l'enquête. Les Blancs s'en sortiront à bon compte : aucune accusation, tout le monde s'en fout. Bon peut-être pas maintenant qu'y a deux blancs dans l'affaire. Elle rit à gorge déployée. Tais-toi Fanny Lou, ordonnai-je. Tu devrais avoir honte. Ces gens ont disparu. Ils avaient l'âge de ton fils. Elle me fusilla du regard. La ferme. Je t'interdis de parler de Marco, me lança-t-elle. Ne parle pas comme ça à ma femme, répliqua Jonesy. T'as pas de cœur. Mon cœur, y'est parti avec Marco, gémit-elle. Et tes filles ? dit-il. Elle détourna la tête. Laisse-la, dis-je à Jon en lui touchant le bras. Laisse-la.

Ses lèvres se décollaient à peine l'une de l'autre. Il murmurait des choses incompréhensibles. Je m'approchai de lui pour entendre ce qu'il soufflait. Son regard était fuyant. Je pris son visage entre mes mains. La peur m'envahit.

La disparition de James Chaney, Michael Schwerner et Andrew Goodman avait réveillé quelque chose en chacun de nous. La population était indignée. Cette violence était odieuse, nous devions tous le reconnaître. Les gens demandaient que justice soit faite. Je le demandais également. Le soir, après nos journées de travail, Jon et moi nous rendions au local à l'église. Nous faisons souvent du porte-à-porte pour encourager les gens à se rallier à la cause. Nous partions en petit groupe. Noirs et Blancs, riches et pauvres, jeunes et vieux. Cela n'avait aucune importance. Notre courage, nos voix et la musique guidaient nos pas. Nous vivions les derniers jours du mois de juin. La fièvre était à son comble. Je me sentais agitée. L'anxiété me rongait l'estomac. Dans les mauvais jours, le sommeil tardait beaucoup trop à m'envahir. J'occupais mon esprit à toutes sortes de tâches. Entre le travail au café et le soin des enfants de ma sœur, j'allais à l'église. Je lisais les livres que mon cousin subtilisait d'on ne sait où. Je participais aux activités du CORE et COFO. Je chantais. Les tâches ménagères que je n'aimais pas faire n'arrivaient pas à me changer les idées. Jonesy avait remarqué mon agitation. Mes bras étaient lourds, mes mains tremblaient sans raison. Il baisait chacun de mes doigts. Je retrouvais une sensation de relâchement lorsque je prenais mon bain. L'eau qui s'écoulait sur ma peau fatiguée m'apaisait. Je fermais doucement les yeux. Mes bras reposaient de chaque côté de mon corps. Mes jambes étaient molles. Mes orteils qui touchaient le fond de la baignoire picotaient. Mes cheveux couvraient mes seins. L'espace de ce moment, il n'y avait que le calme imaginaire d'une femme en parfaite harmonie avec sa vie. Ce calme durait jusqu'à ce que je retrouve mon reflet au milieu de ma petite chambre. Lentement, du murmure au cri, le bruit de la réalité s'élevait. *Battons-nous. Levons-nous.* Je repoussai mes cheveux dans mon dos. *Tatie Rose, j'ai faim.* Je mis ma culotte. *Voudras-tu des enfants R, un jour ?* Des bas tièdes. *Prends soin de mes mêmes ma sœur le temps que j'sois partie. S'te plaît.* Une jupe noire. *Tes longues jambes ma fille, comme une gazelle. Tu en auras besoin pour marcher longtemps.* Je passai mes bras dans les manches d'une chemise en coton. Mamie disait le coton nous tue. On le ramasse et j'étouffe

à le porter. Je touchai mes lèvres du bout des doigts et je quittai ma chambre. Je savais que je ne pouvais pas flotter, à demi consciente, dans mon royaume d'eau et de mollesse pour l'éternité. Mon cœur avait besoin d'ardeur. Je ne pouvais pas tout arrêter et rêvasser alors que j'entendais au loin la plainte de ceux qui peinaient à rester à la surface. Sois forte Rosie, maintenant et tout le temps. J'entretenais mon courage chaque jour pour qu'il enflamme le creux de mes mains, le milieu de ma poitrine, et porte mes pieds.

Le mois de juillet débutait avec force. Le soleil était accablant, plus que de coutume. L'air était chargé d'humidité. J'avais quitté le local plus tôt. Je marchais le long de la route. Mon front était inondé de sueur. Je m'arrêtais par moments pour l'éponger. Mon ventre était gonflé. J'aurais dû attendre que le soleil se soit couché. Jonesy était resté. Une manifestation était prévue la semaine d'après. Cela faisait deux semaines que les trois jeunes hommes avaient disparu. Depuis quelques jours, tout brûlait. Les maisons, les églises, les commerces et les locaux. L'organisation voulait mettre de la pression sur la police et le gouvernement. Il fallait éteindre ce brasier. J'arrivai devant chez moi, trempée. Je déposai mon sac au milieu de la cuisine et me dirigeai vers la chambre. J'enlevai lentement mes vêtements. J'étais épuisée. J'avais la nausée. Je remarquai du sang au fond de ma culotte. Je soupirai. J'avais mal à la tête. Je pris un bain froid. Mes pensées étaient mauvaises. Je ne rêvai pas cette fois-ci. Je mis une robe blanche, retournai dans la cuisine, allumai la radio sur le poste musical et m'assis sur une chaise près de la fenêtre, les yeux fermés. J'entendis claquer la porte d'entrée. Jonesy entra en trombe dans la cuisine. Tout va bien Jon ? Il haussa les épaules et déposa un baiser sur mon front. Viens avec moi au local, dit-il, j'aimerais t'avoir avec moi. Vas-y toi dis-je en tapotant mon ventre. Il caressa mon ventre, but un verre d'eau, m'embrassa les deux joues et repartit. Je me levai doucement en chantonnant, attrapai une de mes robes qui traînait sur une chaise, je pris mon matériel à coudre dans le placard sous l'évier et me rassis. Je me sentais coupable de ne pas pouvoir aller au local. J'aurais l'occasion de me reprendre au cours des prochains jours. Après le passage du crime d'Ève.

Minuit. Jonesy n'était toujours pas rentré. L'inquiétude ne quittait plus mon cœur. Je posai une main sur ma poitrine. Pourquoi étais-je dans un tel état ? Nous avons l'habitude de rentrer très tard lors des soirées passées au local. Je ne voulais pas être aussi nerveuse. J'agrippai mon

ventre. J'étais pendue à la fenêtre, attendant son retour. Je priai. Je baisai ma chaîne en forme de croix et je priai encore qu'il revienne. J'entamais un troisième Vierge-Marie quand le tonnerre fendit le ciel. Il n'y avait pas une goutte de pluie à la fenêtre. Mes doigts trituraient mes lèvres. Je n'avais presque plus la force de prier. Amour, qu'est-ce qui te retient donc ?

Je sursautai lorsque je vis une silhouette au loin. Ma main tendue vers la poignée de la porte d'entrée sans la toucher ; j'entendis Jonesy crier. Mon corps fut parcouru d'un frisson. Je posai la main contre la porte. Que se passait-il dehors, juste devant ma maison ?

Il criait. J'aurais préféré qu'il chante. Jon hurla quelque chose : Rosa !

J'ouvris la porte d'entrée. Le ciel était sombre. L'ampoule extérieure éclairait faiblement le perron. Jonesy s'agenouilla au sol. Il déposa un petit corps devant lui. Mes pieds ne me permirent pas d'avancer. J'aurais voulu parler, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

Il se leva et me saisit par les épaules sans rien dire. Il me regardait comme si j'avais pu deviner ce qu'il pensait. Qui est-ce Jon ? Que t'est-il arrivé ? Son visage était recouvert de suie. Ses mains étaient sales, ses vêtements tachés de sang.

Ses lèvres se décollaient à peine l'une de l'autre. Il murmurait des choses incompréhensibles. Je m'approchai pour entendre ce qu'il soufflait. Son regard était fuyant. Je pris son visage entre mes mains. La peur m'envahit. Il pointa le corps sur le sol. Parle enfin, dis-je abruptement. Il sursauta. Aide-moi Rose. Je regardai le petit corps. Vite, dit-il en se retournant. Je pris la tête, il souleva les pieds. Nous avançons avec difficulté. Vite Rosa. Je montai les marches. J'ouvris la porte d'une main. Nous déposâmes le corps sur le canapé. Il referma rapidement la porte. J'aurais voulu qu'il parle. Il marchait de long en large comme si je n'étais pas là. Il s'est passé une chose horrible, c'est ça ? demandai-je. La suie, le sang sur toi, ils sont morts, c'est ça ? Il s'effondra dans mes bras. Sa langue semblait lourde et pâteuse. Il m'agrippait de toutes parts, comme s'il voulait être certain d'être en contact avec un corps fait de chair et d'os. Il murmura ce que j'avais deviné. Cela prit du temps. Il avait quitté notre maison cet après-midi. Il roulait tranquillement. Il n'était pas allé à l'église. Il s'était rendu dans un autre petit local. Tout le

monde s'était donné rendez-vous. Le local était bondé. Vers 20h00, une fois le soleil couché, quelques Blancs étaient entrés par l'arrière : il ne fallait surtout pas qu'ils se fassent voir. La violence des affrontements s'était intensifiée depuis quelques jours. Surtout depuis la disparition de James Chaney, Michael Schwerner et Andrew Goodman. Il était question de stratégies, de volontaires, d'organisation, de gouvernement, de police, de racistes, de ségrégationnistes. La soirée s'étirait. Il pensait à moi. Vers 22h30, il a entendu des cris dehors. Des coups de feu comme si des chasseurs voulaient effrayer un coyote. Le coyote, c'était eux. Quelques-uns étaient sortis pour voir ce qui se passait, fusils sous le bras. D'autres coups de feu, puis une vingtaine de Blancs avaient fait irruption dans le local. Ils portaient le capirote. Ils avaient dit des choses qu'il n'avait pas saisies et ils avaient tiré. Ils avaient vidé leur chargeur sur Sheila. Bob. Eunice. Carmel. Sébastian. Robert. Moïse. Nos amis. Nos frères. Nos sœurs. Ce n'était pas suffisant. Ils avaient pris un bidon d'essence. Arraché le cardigan de Sandra. Fourré le cardigan dans le trou du bidon. Craqué une allumette. Ils avaient mis le feu. Ils étaient partis en riant comme de petits diables. Ils avaient mis le feu aux voitures et ils avaient crevé les pneus. Comment se fait-il que tu respires encore ? Que tu parles ? Les morts étaient tombés sur lui. Il ne pouvait pas bouger. Le feu se propageait rapidement. Il s'était levé en pensant à moi. Il avait entendu ma voix. Tout le monde criait, partout des hurlements de douleur. Pris de panique, il s'était rendu vers la porte arrière. Une main osseuse l'avait agrippé. Une petite voix l'avait supplié. Il s'était retourné. Il avait soulevé le corps sans réfléchir. Quelqu'un avait crié son nom. Il ne s'était pas retourné. Il avait vu sa voiture en flammes. Il avait attendu. Longtemps. Il avait pris la route. Il avait si peur de mourir. Il avait marché jusqu'ici. Jonesy expira bruyamment. Il resta là, blotti contre moi pour une éternité. Je caressai ses cheveux sales tout en observant la vieille femme blanche allongée sur mon canapé.

Que va-t-on faire d'elle ? dis-je. Faire ? Oui, faire. Enfin Jon, dis quelque chose. Il avait l'air hagard. Il me regardait d'une étrange façon. Il ne savait pas quoi faire ni de la femme ni de ses mains, ses pieds. Ni de ce qu'il avait vu et qui resterait gravé dans sa mémoire. Va prendre un bain, Jon. Il ne broncha pas. Va t'asseoir dans la chambre. Attends-moi là. Il traîna les pieds. Le frottement sur notre bois usé produisait un drôle de bruit. On aurait dit qu'il marchait sur des feuilles mortes. Mes yeux s'attardèrent quelque part entre son dos et sa tête. Je m'approchai doucement de la vieille femme. Elle avait l'air inconsciente. Je m'approchai encore, tout près

de ses lèvres sèches. Elle n'avait presque pas de lèvres. Un mince fil rose. Je perçus sa respiration. Elle était sale. Je n'osai pas la toucher. J'allai chercher une couverture. Jonesy était assis sur le lit. Il regardait ses mains. Je lui caressai les cheveux. Il me sourit vaguement. Je retournai dans le salon et posai la couverture sur elle. Je retournai dans la chambre sombre. Je plaçai les mains sous les aisselles de Jon pour mieux le soulever. Je détachai sa chemise. Il n'offrit aucune résistance. Je m'attardai sur son torse. Je posai ma main sur son sein gauche. Il leva les yeux. Je glissai la main sur la boucle de sa ceinture. Je la détachai. Je descendis la fermeture. Il tressaillit. Tu as froid, susurrai-je ? Je tirai son pantalon vers le bas. Je m'accroupis tout près de ses chevilles. Un pied, ordonnai-je. L'autre. Il s'accroupit à son tour. Je pris son visage entre mes mains. J'ignore comment étaient ses yeux, je ne voyais que leur blanc. Il appuya sa tête contre ma poitrine. J'enroulai mes bras autour de son corps. Il mit ses bras autour de mes hanches. Je chantonnai. Il raffermi son étreinte. Il pressa davantage sa tête contre ma poitrine. Je l'étreignis pour l'éternité, me sembla-t-il. Allez Jon, dis-je en caressant ses cheveux. Il se leva avec moi. Il prit ma main. J'ouvris la porte de notre petite salle de bains. Il entra aussitôt dans la baignoire. Je fis couler l'eau. Il ferma les yeux. Je touchai du bout des doigts l'eau qui s'écoulait du robinet pour m'assurer qu'elle n'était pas trop chaude. Je caressai son corps avec le pain de savon. Ses bras. Ses épaules. Son dos. Son ventre. Ses cuisses. Genoux. Chevilles. Orteils. Je remontai vers ses mains rouges. Ses aisselles. Je redescendis vers son pénis. Je passai la main derrière ses oreilles. Ferme les yeux. J'effleurai son visage du bout des doigts.

J'étais allongée sur notre lit, Jon près de moi. Je sentais son souffle chaud au milieu de mon dos. Je n'arrivais pas à fermer l'œil. Il y avait quelqu'un que je ne connaissais pas chez moi : cette femme. Cette pensée me terrifiait. Je fermai les yeux. Il fallait que je trouve le sommeil. Je ne pouvais pas m'inquiéter toute la nuit. Je fis un drôle de rêve. Un homme était assis sur notre lit avec une fillette sur les genoux et un petit garçon rieur accroché au pied. Il ressemblait à Jon. Il faisait beau dehors. Je m'étais approchée de la fenêtre. Il y avait une forêt verte, des chevaux galopaient la crinière au vent. Le soleil était éclatant. Au moment où j'essayais d'ouvrir la fenêtre, je m'étais réveillée en sursaut. Jonesy respirait sur ma nuque, la bouche entrouverte, une main pendant au-dessus de mon sein gauche. Je me levai doucement, l'esprit vacillant entre ma chambre et l'étendue verte. Je soupirai et j'entrai dans le salon. Elle se trouvait là où je l'avais laissée. Je plaçai la main devant son nez. Elle respirait toujours. Elle me parut si fragile,

prête à éclater en milliers de petits morceaux de verre. La peau de son visage était pâle. Elle avait besoin d'un bain. Je me dirigeai vers la cuisine et regardai par la fenêtre. Il pleuvait. Je préparai du café. J'entendis des pas. Jonesy entra dans la cuisine. Il se plaça derrière moi. Il enroula ses bras autour de mes hanches, posa un baiser sur ma joue. Jour R. Bonjour, dis-je. Je tournai légèrement la tête pour le regarder. Il ne souriait pas. Il me regardait normalement. La sonnette retentit. Il recula. S'il demande pour moi, souffla-t-il, j'suis pas là. Quoi ? Je ne comprenais pas. S'te plaît ! Je le fixai longuement. La sonnette retentit trois fois encore. Rosa ? Je le toisai. Je me dirigeai vers la porte d'entrée et l'ouvris tout juste pour que personne ne puisse voir l'intérieur. C'était Jeanne et Simon. Jon et moi les connaissions depuis longtemps. Ils se demandaient où était Jonesy. Je répliquai que je ne savais pas, je ne l'avais pas vu depuis hier soir. Jeanne me relata le désastre de la nuit précédente sur le perron de ma maison. On me cracha qu'il était parti. On m'assura qu'on aurait sûrement des nouvelles. Je hochai la tête avec vigueur. Ils repartirent. Je refermai la porte. Mon ventre bouillonnait. Jonesy était assis à la table. Il leva la tête. Je me cambrai à sa hauteur. Je n'ai pas aimé agir de la sorte, Jonesy. Ne me demande plus jamais de mentir ! Je le fixai. Il hocha la tête rapidement et regarda droit devant lui. J'étais en colère, j'avais du mal à me contenir. Je voulais le gifler. Le secouer. Qu'il m'explique, qu'il parle. Je tentais de garder mon calme. Il avait besoin de quelques jours. Quelques jours ? dis-je. Il ne voulait pas affronter le regard de ses frères, car il avait eu peur. Je m'assis près de lui. Tu as le droit d'avoir peur. Il secoua la tête de gauche à droite. Il n'y a pas de honte, Jon. Enfin, tu as sauvé cette femme. Je posai la main sur la sienne. Il me supplia du regard. Ne fais pas ça. Ils comprendront. Il voulait reprendre ses esprits. Il voyait les flammes devant ses yeux. Je me levai et passai la main à travers ses cheveux. Il colla son front sur ma hanche. Je ne savais pas quoi dire, il me rendait nerveuse. J'aurais voulu lui extraire ces images de son esprit, éteindre le feu. Il faut mettre la vieille femme dans la chambre des filles, dit-il. Des filles ? Oui, la chambre où Tina et Lala dorment. Oui, dis-je en inspirant profondément.

Je n'osais pas entrer. Il se faisait tard et elle ne s'était toujours pas réveillée. Cette femme dormait à poings fermés depuis trop longtemps. Nous n'avions pas le choix de la cacher. Je rendrais mon dernier souffle à la seconde où des yeux se poseraient sur son petit corps. Comme un objet embarrassant. Nous ne pouvions pas l'abandonner. Je refermai discrètement la porte et me dirigeai vers la cuisine. Jonesy était au téléphone depuis une heure. La radio était allumée.

L'animateur annonçait d'une voix éteinte que les trois jeunes hommes n'avaient toujours pas été retrouvés. Les jours s'égrenaient. Les chances étaient minces que nous les retrouvions en vie. Je m'agrippai au comptoir de la cuisine. Jonesy me regarda, inquiet. Je lui fis signe de la main que j'allais bien. La vieille femme avait besoin de soins. Jonesy connaissait un médecin blanc. Ils s'étaient rencontrés dans une ville voisine lors d'un rassemblement, il y avait deux ans de cela. Jonesy tentait de le convaincre de venir pour soigner la femme. Il m'avait assuré qu'on pouvait lui faire confiance. J'avais hésité à mettre une tierce personne dans le secret de la femme blanche. Mon quartier n'avait pas encore été pris d'assaut. Cette pensée m'envahissait. L'attente était terrifiante. Jonesy raccrocha le combiné. Le médecin viendrait. Il me prit la main. Nous pouvions lui faire confiance. Je priais le Seigneur qu'il dise vrai.

Jamie entra dans la cuisine. Alors ? dis-je. Elle va bien. Un peu secouée, mais elle va bien. Il s'assit en face de Jonesy et moi. Merci, dit Jonesy. Ce n'est rien, cela me fait plaisir de vous aider, dit Jamie. Il avait l'air sincère. Il entama la discussion. J'entendis : mobilisation, terreur, sang, mort. Je me levai. Jonesy m'interrogea du regard. Je lui souris en posant la main sur son épaule. Je marchai jusqu'à la chambre de la femme. Je n'osais pas frapper. J'entrouvris finalement la porte. Elle était couchée, la lampe de chevet était allumée. Elle releva sa petite tête dégarnie. J'entrai en laissant la porte ouverte. Elle me fit signe d'approcher. Je m'assis sur le bord du lit. Elle souriait. Son regard était chaleureux. Elle tenta de se lever. Je l'aidai. Je pris un oreiller et le lui mis derrière la tête. La couverture qui recouvrait son petit corps avait découvert un t-shirt blanc et noir. Il était sale, mais je distinguai le dessin d'un cheval. Ses seins étaient tombants, ils pendaient au-dessus de son ventre. Ses jambes étaient courtes et maigres, ses mains transparentes et bleues. Son pantalon rose était taché. Est-ce que vous allez bien ? dis-je. Elle s'appuya sur une fesse, passa sa main dans son dos et en ressortit une photo jaunie. Elle me la tendit. Il y avait un homme grand, beau, des cheveux en boucle, une grande bouche souriante. Il portait un t-shirt et un jean, il avait la main en visière. Il semblait être à la plage. Un beau jeune homme, dis-je en souriant. Elle plaça ses deux mains sur sa poitrine. C'est votre fils ? Elle hocha la tête positivement. J'observai encore la photo. Il avait l'air heureux. Je ne saurais dire pourquoi, mais la tristesse me submergea. Je lui rendis la photo. Où est-il ? Elle haussa les épaules. Vous voulez prendre un bain ? Je l'aidai à se lever. Elle trouva appui sur mon bras. Elle était si légère. Chaque mouvement semblait lui demander un effort colossal. Je marchai avec

elle jusqu'à la salle de bains. Elle s'assit sur le siège de toilette. Je fis couler l'eau. Elle retira son chandail, elle déboutonna son pantalon. Non, attendez, je vais sortir, dis-je gênée. Elle rit. Elle souleva ses seins avachis, tapota son crâne dégarni, tambourina son petit ventre blanc et ridé. Elle haussa les épaules. Je vais vous apporter des linges propres. Je refermai la porte.

Les rayons du soleil qui passaient au travers de mes rideaux déchirés réchauffaient ma joue. Je tournai la tête. Jon n'était pas là. Je caressai l'espace vide de son corps. J'enfilai une robe de chambre et me dirigeai vers la cuisine. J'entendis de petits rires amusés. Cela me rappela Tina et Lala. Jonesy et la vieille femme étaient à table. Ils jouaient aux cartes. Je m'assis près de Jonesy. Il plaqua un baiser sur ma joue et ramassa toutes les cartes. Tu joues ma Rose ? Je regardai la femme. Quel est votre nom ? Elle agita ses petits doigts. Donne-lui du papier, Jon. Moi, c'est Rosa. Je pointai Jonesy du doigt qui cherchait une feuille dans un tiroir. C'est mon mari, Jon. Le sourire de la vieille femme découvrit quelques dents manquantes. Jonesy posa devant elle un dépliant jauni et un crayon de plomb. Il plongea son regard dans le mien, il caressait tendrement ma cuisse. J'observai la vieille femme. Elle semblait hésiter. Elle retourna la feuille dans tous les sens. Peut-être ne se souvenait-elle plus de son nom ? Elle griffonna Augusta. Vous ne parlez donc pas ? Elle me regarda intensément. Sa bouche édentée s'entrouvrit, mais elle la referma aussitôt. Ce n'est rien, dis-je avec douceur. Vous savez, ces temps-ci, nous perdons tous un peu la voix.

Augusta avait trouvé refuge sur une des chaises de la cuisine. Elle me tenait compagnie, en silence. Elle m'aidait à coudre. Son écoute était exemplaire. Elle réagissait en riant, frappant ses cuisses ou la table. Sa présence entre mes murs était inhabituelle. Je n'avais pas su quoi penser lorsque Jon avait déposé son corps sur le canapé. Je n'en savais toujours rien, mais elle ne dérangeait personne. Il y avait des éclats de rire là où il y avait l'angoisse, les appels téléphoniques haineux, la terreur de la radio, la musique, les râles nocturnes de Jon et moi. Je la laissais parfois seule avec Jonesy. Le mois de juillet avançait. Le mois d'août serait bientôt à nos portes. Les manifestations et la mobilisation, tout ceci continuait. Jonesy répétait qu'il retournerait bientôt au local. Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'incendie. Il avait encore quelques craintes. Je lui répondais que tout le monde s'inquiétait de son sort. J'essayais d'être compréhensive. Il était presque décidé.

Je raccrochai le combiné, exaspérée. Fanny Lou avait la mauvaise habitude de m'appeler lorsqu'elle était complètement saoule. Augusta perçut mon exaspération et posa sa petite main osseuse sur mon épaule. Lou avait besoin de déverser son fiel au creux de mes oreilles. J'suis fatiguée ma sœur. Crevée. Non, ras-le-cul ma sœur. Ras-le-cul. Bang bang dehors. Bang bang dans mon cœur. Les filles font dodo. Ne veux pas les réveiller. Elles rêvent à des juments et des arcs-en-ciel. Des conneries, ouais. Dieu ? Pas de Dieu. Y'a foutu le camp. J'essaie, j'te jure, d'être une bonne mère pour les p'tites. Pas facile Rose. Pas facile, merde. Y'en a marre. Faut que j'déguerpisse. Y'a plus rien ici. T'as un homme toi. Un homme fort. Grosse queue. Il pourrait te donner un milliard de petits poneys si tu voulais, ma sœur. Ton homme croit que j'le déteste. Pas vrai. Dans l'fond, j'l'aime bien. Je l'aimais avant toi, tu sais. Ouais. Si le couillon de père des filles avait été comme ton homme. Au moins, je baiserais. Ça change les idées, baiser. J'ai froid. J'ai chaud. Mon ventre ralentit. J'ai rencontré quelqu'un, y'a quelques jours. J'suis fatiguée. Rien à foutre. Ah ! Rosa ! Si j'étais un peu plus comme toi, ça serait plus facile. Foutu foutoir ! Tu t'occuperas bien des filles si ce mec me flingue, si je crève, si j'rejoins Marco. Ses mots, ceux de Lou, ils m'asséchaient. Ils étaient lourds à porter.

Rosa. Rose. R. Rosie. Ma. Viens. Je courais dans un champ. L'herbe fraîche caressait mes chevilles, mon énorme chevelure était soulevée par l'air chaud. Je vis au loin Jonesy et Augusta sur une mule blanche. J'accourus vers eux. Jon me souleva de terre. Il m'embrassa férocement, il toucha mon ventre. Il était rond comme un ballon. C'est l'amour que tu portes ma Rose. Je souriais vaguement. Une petite fille descendit d'un arbre et sauta sur mes épaules. Jour Ma. Je t'aime, Ma. Je t'aime aussi, bafouillai-je. Jonesy rit à gorge déployée. Le soleil était brûlant. L'étreinte de la petite m'indisposait. Ses mains grassouillettes s'accrochaient à mon cou. Je me retournai. Il me sembla apercevoir Fanny Lou. Elle boitait. Je ressentis une douleur aiguë dans le bas-ventre. Je m'accroupis. Le poids de la petite m'écrasait. Je criai. J'ouvris les yeux d'un coup. J'étais dans le creux de mon lit. Jon pesait de tout son poids sur mon ventre et ma poitrine. Je sentais son érection contre ma cuisse. J'avais besoin d'un bain. Je repoussai son corps chargé de sommeil et me levai. J'ouvris la porte de la chambre d'Augusta. Elle ronflait. Dans la salle de bains, j'enlevai ma robe de nuit. Je m'agrippai au lavabo. Je caressai mon ventre. Je priai trois fois.

Une petite voix me tira du sommeil. Une voix rouillée, confiante. Je me levai d'un coup et me rendis dans la cuisine. Augusta avait les yeux fermés. Elle chantait. Je connaissais cette chanson. Elle avait l'air sereine, les mains croisées. Ses jambes se balançaient gaiement. Ses épaules tremblaient un peu. Elle avait donc une voix. Ma voix claire se mélangea à la sienne, chevrotante.

*Je suis en vie
Oui, je suis en vie
Que l'on pave ma route d'amour et de clarté
Quand j'ai peur
Que je crie
Que je souffre
Je chante cette chanson d'amour
Je suis une combattante du monde
J'avance chaque seconde
Je suis une combattante du monde*

Je m'agenouillai près d'Augusta. On aurait dit qu'elle se préparait à dire quelque chose, mais rien. Elle me fixait. Elle sortit la photo de son fils de la poche de sa chemise. Il vous manque ? Ma question était idiote. Il est évident qu'un enfant perdu vous manque. Ce doit être horrible, dis-je. J'ignorais ce qui était arrivé à son fils. Elle avait encore le courage de sourire. Vos enfants sont ceux qui doivent contempler vos vieux jours. Ils devraient vous chuchoter que vous les avez formés pour cette vie. Vous ne devriez pas avoir à scruter la terre sous laquelle est enfoui le corps de ce qui s'est détaché de vos entrailles pour grandir. Je la regardai avec tristesse. Je songeai à Fanny Lou qui s'éteignait chaque jour depuis la perte de Marco. L'une pleure, l'autre sourit. Non, cette peine, je ne la connaissais pas. Je ne désirais pas la connaître. Je ne la connaîtrais jamais.

Jonesy se levait tôt depuis deux jours. Il m'aidait à la cuisine et aux tâches ménagères. Il passait du temps avec Augusta. Cet horrible voile gris qui couvrait ses iris semblait glisser petit à petit hors de ses yeux. Il me disait Rose, j'veis mieux. Je vais retourner au local. Bientôt. Cette semaine. J'peux pas continuer à me cacher, tu te serais pas caché toi. J'suis désolé de t'avoir mise dans une telle situation. Tu es une femme exemplaire, ma femme. Il caressait mes hanches, embrassait ma lourde chevelure, couvrait ma nuque de baisers. Je sentais son malaise. Il pensait m'avoir laissée tomber. Le temps, au Mississippi, transformait les gens. De plus en plus de

cœurs, d'âmes, resteraient à jamais marqués par le Mississippi. Nous bâtissions notre futur. Nous n'étions pas tous prêts, mais nous n'avions pas le choix de nous lancer. Je comprenais qu'il avait vu la terreur, cette nuit-là. Mon cœur n'était pas habitué à la rancœur. Je voulais me garder légère. L'air du Mississippi était chaud des brasiers. Je n'avais même pas songé à ce qu'il adviendrait de nous quand notre maison serait rasée par les flammes. Ce jour viendrait. J'en avais la vive impression. Bien que ces pensées fussent douloureuses – elles me pinçaient le cœur –, je voulais être prête pour sauver ceux que j'aimais. Cet amour-là me permettait d'avancer. Combien de fois avais-je répété que je n'abandonnerais pas ?

Fanny Lou dévisageait Augusta. Son regard était indifférent ou méprisant. Je savais exactement ce qu'elle pensait. La chienne. Elle a trouvé refuge dans une maison de Noirs. Elle doit pas se sentir détestée là, hein ? Elle a de la chance. Elle aurait dû brûler avec les autres ! Je grimaçai. Lou plongea son regard dans le mien. Son regard était froid. Elle était assise bien droite. Je jetai un coup d'œil à Augusta. Elle avait les mains croisées et souriait gentiment. Fanny Lou avait appelé plus tôt dans l'après-midi. Elle avait besoin de quelques jours. Elle était venue avec Tina et Lala. Elle avait jeté leur sac à dos au milieu du salon. Elle les avait poussées dans le dos. Les filles s'étaient calmement assises par terre. Fanny Lou m'avait suivie dans la cuisine. Elle s'était arrêtée net à la vue d'Augusta. Sa bouche s'était crispée en un sourire mesquin. Elle s'était avancée vers la table en riant. J'avais apporté des sandwiches aux filles et j'étais revenue dans la cuisine. Ma sœur dévisageait Augusta, elle me dévisageait. Où vas-tu Lou ? Elle haussa les épaules. Je me barre pour quelques jours. Pas longtemps. J'reviendrai chercher les mêmes. Une douleur aiguë se réveilla au milieu de mon ventre. C'est qui la vieille ? Mon amie, dis-je. Ton amie ? Gare à toi Rosa, dit Lou d'un ton glacial. Fais pas confiance à la vieille. Quoique vu sa gueule, elle a l'air inoffensive. Son sourire découvrait des dents grises. Arrête ! Pourquoi es-tu si vilaine ? Tu connais quelqu'un de gentil, toi, Rosa ? Elle repoussa ses cheveux dans son dos. Jonesy entra dans la cuisine par la porte qui menait à notre petite cour arrière et s'arrêta net en voyant Fanny Lou. Un mort-vivant, dit-elle d'un air absent. Elle se leva d'un bond. J'me casse. J'ai rien à voir avec tes histoires, ma sœur. Elle quitta la cuisine, j'entendis ses pas résonner jusqu'au salon. 'Revoir maman. Pas de réponse, seulement une porte qui claque. Une étrange

sensation raidit mes épaules. Ma sœur traînait des ondes négatives. Que Dieu me pardonne d'être submergée de si noires pensées. Tout était dans sa voix. Ses mots. Son regard. Sa bouche. Même sa démarche ! Que Dieu me donne la force nécessaire pour avancer. Que mes pas soient inondés de votre lumière lorsque toutes les autres, y compris la mienne, seront éteintes.

La visite de Fanny Lou m'avait rendue nerveuse. La façon dont elle avait claqué ma porte d'entrée me donnait des frissons. Augusta tentait de me réconforter. Son aide me touchait bien que je ne la connusse pas beaucoup. Je ne voulais surtout pas être triste devant les filles. J'essuyais mes mains moites sur les pans de ma robe et je relevais la tête. Mais je n'étais pas en paix. Je me concentrais sur les petits rires des filles et d'Augusta, les sons légers du plaisir. Je m'y accrochais. Jonesy s'était enfermé dans notre chambre après la visite de Lou. Je respectais sa solitude tout comme il avait appris à respecter la mienne. Je m'inquiétais pour lui. Je lui faisais confiance. Alors que je commençais à préparer le souper, Jonesy entra brusquement dans la cuisine. Rosa, demain, je ne recule plus. Alors, ne recule pas, dis-je d'une voix chaude.

J'entendais au loin le hennissement d'un cheval apeuré. Mes seins traînaient au sol. J'avais à quatre pattes. Mon visage était inondé de pleurs. Rosa, viens. Des enfants m'appelaient. Pourquoi ne pouvais-je pas avancer plus vite ? Ils me racontèrent leurs cauchemars. Si tu nous quittes Ma, nous aurons peur. Le ciel est gorgé de sang. De sang ? dis-je apeurée. Je me retournai. Mes pieds s'enfonçaient dans la boue. Je ne pouvais plus avancer. Je me couchai sur le dos. Le ciel avait une étrange couleur. Un petit visage flottait au-dessus du mien. Je caressai le nez de la fillette. Elle souriait. 44 souffla-t-elle. 44 quoi ? dis-je. Réveille-toi ! cria-t-elle. J'ouvris les yeux. J'avais mal à la tête. Jonesy ronflait légèrement. Mes nuits s'alternaient entre un rêve et l'écho du vide. Quelle horrible sensation ! Ma bouche avait un goût de fer. J'insérai un doigt à l'intérieur : je m'étais mordu la joue. La porte de ma chambre s'ouvrit. Tina et Lala m'observaient. Je leur souris dans un soupir.

De l'eau bouillait sur la cuisinière. Augusta me fit signe de m'asseoir alors qu'elle préparait des œufs pour les filles. Je lui indiquai de la main que je ne voulais rien. Je n'avais pas faim. Je pensais à Fanny Lou, j'avais le ventre noué. Je regardai par la fenêtre. Le ciel était gris depuis hier. Sombre. Je vis un éclair. Puis le tonnerre gronda.

La journée avançait lentement. L'air était humide, j'étouffais. Je n'arrivais pas à rester en place. Ma peau était chaude. Les orages illuminaient le ciel. Jonesy entra dans la cuisine. Il avait mis son chapeau. J'y vais. J'suis prêt. Fais attention, tu le veux bien, dis-je en posant mes mains sur ses larges épaules. Il me fit ce sourire. Il m'embrassa. Je sentis sa langue dans ma bouche. Il baisa mon front. Il pressa mes mains dans les siennes, salua les filles et Augusta. Je le suivis du regard sur la route. Mes yeux s'attardèrent au milieu de son dos. Le tonnerre gronda encore. Augusta caressa mes cheveux. C'est seulement un orage, Rosa. Sa voix était comme son sourire. Je la dévisageai. Je n'étais pas surprise qu'elle parle pour la première fois. L'orage électrisait mon cœur.

Cavaliers de la liberté

Écoute. J'ai besoin de quelques jours. Pas longtemps. J'reviendrai. Où vas-tu aller Lou ? Pas loin. Je me raclai la gorge. Enfin, tu vois Rose, j'vais faire le ménage. Quelques jours, ma sœur. Je l'entendis soupirer. Je savais bien qu'elle dirait pas non. Bien sûr Lou. Amène les filles. Je vous attends toutes les trois. C'est ça et merci. Je raccrochai le combiné. Tina ! criai-je. J'entendis ses petits pas sur le parquet pourri. Oui Ma, dit-elle. Tatie Rose nous attend alors prépare vos trucs. Pour toi et ta sœur. Oui Ma. Elle quitta la pièce les épaules voûtées. Souris jamais cet enfant. Je me dirigeai vers ma chambre. J'enlevai mon t-shirt pour enfiler une chemise noire. Je passai les mains sur ma jupe froissée. J'enlevai mes sandales et je mis mes souliers rouges. Je pris mon sac à main et retournai dans la cuisine. Je me versai un verre de scotch que je bus d'un trait. Je tapai du pied. Grouillez-vous ! criai-je. J'entendis un faible Oui Ma. Je me versai un autre verre. On est prêtes, dit Tina. Je détournai la tête. J'avais l'impression de voir deux fois leur père. Je grimaçai. Allez, on y va, dis-je en me levant. Tina prit la main de Lala. Vous manque rien ? dis-je en regardant Tina du coin de l'œil. Non Ma. Je pris les clés sur la table. J'ouvris la porte d'entrée. Les filles sortirent avant moi. Je regardai à l'intérieur un instant. Ma, dit Lala. Je sursautai. Je refermai rapidement la porte.

Je garai la voiture. Je pris les sacs des filles sur le siège avant vide et je descendis. Les filles coururent vers la maison de Rosa. Tina et Lala frappèrent la porte de leurs poings. Je les rejoignis. Calmez-vous, dis-je. Rosa ouvrit la porte. Elle souriait. Entrez, allez, dit-elle. Je poussai les filles dans le dos. Elles se blottirent dans les bras de Rose. Je les observai. Je jetai les sacs des filles au milieu du salon. Elles s'assirent par terre. Je vais vous apporter des sandwiches, dit Rosa en caressant leurs mentons. Ma sœur était toujours si douce. Je ricanai. Elle me regarda froidement. Je l'ignorai et me dirigeai vers la cuisine. Je m'arrêtai net à la vue de ce petit bout de femme assise, les mains croisées. Rosa entra. Elle ne dit rien et commença à préparer les sandwiches des filles. Je m'avançai lentement, tirai une chaise et m'assis. Je ne pus m'empêcher de ricaner encore. Rosa quitta la cuisine avec les sandwiches, puis revint. Je dévisageai la vieille chose, puis Rosa. Où vas-tu Lou ? Je haussai les épaules. Je me barre pour quelques jours. Pas longtemps. Je reviendrai chercher les mêmes. C'est qui la vieille ? Mon amie, dit Rosa. Elle avait l'air fière. L'ancienne souriait. Ton amie ? Gare à toi Rose, dis-je d'un ton glacial. Fais pas confiance à la vieille. Quoique vu sa gueule, elle a l'air inoffensive. Je ris à gorge déployée. Pourquoi es-tu si vilaine ? dit Rosa. Tu connais quelqu'un de gentil, toi ?

Rose, la sainte rose. Le cœur bourré de bonté, d'intentions si bonnes. Mon cul, ouais. Y manquerait plus que les flics se ramènent chez elle à cause de la vieille. Comment cette femme de rien du tout avait atterri chez elle ? J'aurais foutu deux claques à ma sœur pour la ressaisir. Jonesy entra dans la cuisine. Quel homme ce Jones ! Il s'arrêta net en me voyant. Un mort-vivant, dis-je. On l'avait pas revu depuis que le local avait brûlé. La mort traînait chez ma sœur. Je me levai d'un bond. J'me casse. J'ai rien à voir avec tes histoires ma sœur. J'reviendrai bientôt. C'est temporaire. Quand ? demanda Rosa. Je haussai les épaules, ramassai mon sac, traversai rapidement la cuisine et le salon sans même jeter un regard aux p'tites. La porte claqua derrière moi. Une étrange sensation traversa mon vieux ventre, mes épaules. Je fis craquer mes jointures. Je passai la langue sur mes lèvres sèches. J'inspirai profondément. Putain, je me sentais légère. Je montai dans ma voiture. Y faut que j'oublie tout ça. Les filles seront bien avec leur tante. Loin de leur mère poivrote. Après tout, elles doivent bien savoir que je les aime. Je les ai mises au monde, non ? Elles peuvent pas comprendre la peine qui me fend le cœur. Elles comprendront quand elles auront des gosses. Marco, mon unique garçon. Il a fallu qu'il meure, que ces sales Blancs s'en prennent à lui parmi tous les autres enfants à arracher à leur mère. Quelle merde ! Son beau visage barbouillé de sang et de salive. Ses yeux dans les miens, ses mains dans les miennes. Comment pourrais-je oublier ce jour ? Il reste les cauchemars. La terreur de ma maison vide. C'était un bon garçon. Rien à voir avec son père : Alastor Marcus Finlay Jr. Un radin. Un menteur. Un salopard. Une merde. Je l'ai connu, j'étais encore belle, jeune, bien ferme. Il avait susurré toutes sortes de douceurs à mon oreille. J'aimais ça. Il me donnait l'attention que je recevais pas de Jonesy, trop occupé à reluquer le cul de Rosa la Sainte rose. On dirait qu'elle cherchait toujours à faire mieux que moi. C'était dans ce qu'elle disait, ses manières, ses gestes. Mais rien aurait pu m'empêcher d'être fière quand Marco est né. Ensuite, y'a eu Tina et Lala. Après la naissance des filles, Alastor a changé. On dirait qu'avoir des gosses l'avait transformé ou plutôt, ça avait réveillé le sale monstre qu'il était vraiment. Entre deux engueulades, son poing sur ma gueule. Je disais rien. Mamie savait que quelque chose allait pas. J'endurais et puis un bon jour, il est parti. Il en avait sûrement eu marre de me taper sur la gueule. Y foutait rien ce mec. Un bon à rien. J'avais même pas eu le temps de le menacer, de lui crier de partir parce que j'avais mal à la mâchoire. Un matin, il s'est barré. Il le savait même pas, il m'a délivré. Après ça, j'pensais plus à Alastor. Ma colère s'est transformée et j'avais que d'l'amour pour les gosses, enfin, surtout pour Marco. Il avait de son père la grandeur et la carrure. Le reste, c'était

moi. Marco chantait à l'église. Il s'occupait de ses sœurs. Il voulait que notre ville maudite respire. J'crois à tout ça, moi aussi, avant que le sang de mon fils n'éclabousse mes jours et mes nuits. Il était presque un homme. Il avait un grand cœur. L'ennemi a piégé mon fils. S'il y avait réellement un Dieu, c'est moi qu'on aurait enterré. Pas mon fils. C'est sur mon cercueil qu'on aurait jeté des fleurs. Les larmes auraient mouillé la terre. Le prêtre aurait débité des conneries pour moi. Je n'aurais pas eu à me rappeler mon fils, à le louer, à raconter qu'il était un bon garçon, qu'il aurait fait de grandes choses. Pourquoi y a-t-il fallu que j'enterre mon fils ? Pourquoi y a-t-il fallu que l'on croie qu'une aube désengorgée de notre sang se lèverait, un bon jour, sur le Mississippi ? Pourquoi y a-t-il fallu que Marco se balade dans une voiture avec des Blancs ? Un voyage de la liberté³ avec les cavaliers de la liberté⁴. Une putain de balade en voiture. C'est si simple. Ces voyages de la liberté, c'était contre la violence, les racistes, la ségrégation. Nègre ou Blanc, femme ou homme, c'était pas important. L'important était d'être ensemble dans un bus, dans une voiture. Mais tout ce qu'on essayait de faire se retournait contre nous. La mort s'invitait à chaque fois. Elle est venue chercher mon fils. Chacune de nos actions était maudite. C'est le frère de Carolina, Emmanuel, qui est venu cogner à ma porte, ce jour-là. Son neveu se trouvait dans la même voiture que Marco. Nos fils devaient rentrer d'un de ces putains de voyages de la liberté. J'attendais mon Marco, mais il rentrait pas. Emmanuel m'a conduit vers la fin de ma vie. Il disait rien. Je ne disais rien non plus. J'avais pas envie d'entendre ce qu'il pourrait m'apprendre. Au loin sur la route, j'ai vu une fourgonnette. J'ai dit à Emmanuel d'arrêter sa bagnole pourrie. J'ai marché lentement. Y'avait trois corps sur le bord de la route. Y'avait un jeune Noir, on aurait dit un adolescent, allongé sur le ventre, la bouche grande ouverte. Un peu plus loin, le fils de Carolina, Jimmy, était aussi étendu par terre comme un poisson. Carolina pleurait à quelques pas de lui. On aurait dit qu'elle pouvait même pas s'approcher de son fils. Mon Marco. Mon Marco sans vie, sans joie, sans force. Le corps de mon Marco criblé de balles. Je m'suis agenouillée. J'ai soulevé son corps. Il était déjà lourd. Je l'ai traîné sur le gravier. Emmanuel me disait de le laisser là où il était. Je l'ai flingué du regard. Je disais rien, mais j'avais la bouche grande ouverte. J'essayais de dire quelque chose. J'ai arrêté de traîner le corps de mon fils. Je me suis assise sur le bord de la route. J'ai appuyé la tête de Marco contre ma

³ Traduction de Freedom Rides.

⁴ Traduction de Freedom Riders.

poitrine. Y'avait rien. Pas de cris. Pas de pleurs. Le temps s'est arrêté. C'est tout. Pourquoi y'avait des corps sur le bord de la route ? Pourquoi personne disait rien ? C'est un mec qui passait par là qui a retrouvé les corps. Des gens morts sur le bord de la route et personne réagit. Tout le monde s'en foutait. J'ai enlacé le corps de Marco jusqu'à ce qu'on me l'arrache pour de bon. On l'a enterré six jours plus tard. J'ai pas pleuré. À quoi bon ? Ça l'aurait pas ramené. Les p'tites pleuraient sans cesse. Rosa disait rien. Elle était juste là. Jonesy aussi était là. Tout le monde voulait me soutenir. Leur foutue présence a rien changé à la mort de Marco. Il était toujours six pieds sous terre. À cause d'une foutue balade en voiture. Je savais même pas comment on avait pris la vie de mon fils. Personne savait. On avait retrouvé les corps abandonnés sur le bord de la route comme de la merde de chien. J'avais même pas eu droit à des explications avant les funérailles de mon fils. Pas de bruit. Pas d'enquête. Pas de justice. Rien que des funérailles horribles, bizarres, irréelles. On étouffait à l'intérieur de l'église, le jour des funérailles. J'étais abattue. Je suis. Tous ces gens qui pleuraient. C'est moi qui avais tout perdu, pas eux. Le prêtre avait bien parlé. Carolina tenait ma main. Elle criait, pleurait, s'agenouillait, priait, chantait, relevait le menton et pleurait encore. Moi, je voulais réveiller mon fils. À la toute fin, tout le monde chantait.

*Je prie, Seigneur
Avant que je n'entre à la maison
Guide mon cœur vers toi
Guide ma main vers toi
Guide mes pas vers toi
Tu es ma lumière, Seigneur
Je ne pleure pas de tristesse
Mais de joie
Car je rentre à la maison, Seigneur*

Mes lèvres tremblaient. Mes mains aussi. Mon cœur palpitait, y'avait une douleur au milieu de ma poitrine. J'étais entourée de tout ce monde et j'étais pas foutue de chanter. Ma bouche entrouverte, mais pas un son. Marco aurait voulu que je chante. Je regardais le sol. Après la cérémonie, tout le monde s'est rendu chez Carolina. J'étais piteuse, malade, morte. Tout le monde murmurait. Ça mangeait sans faire de bruit. Moi, je buvais. Les filles étaient assises près de moi. Les gens me serraient la main en souriant. J'avais envie de les gifler. Quel cirque ! Tout

ce que je voulais, c'était rentrer chez moi et me coucher. J'avais un mal de tête atroce. Et puis, la sonnette a retenti. Puis des cris. Bordel de merde ! Qu'est-ce qui se passait encore ? J'en avais assez d'avoir à faire le deuil de mon fils. Ma tête et surtout mon cœur en pouvaient plus. Carolina, Emmanuel et une Blanche ont fait irruption dans le salon. J'ai eu comme réflexe de me lever. Emmanuel avait ses gros bras autour de la Blanche. Qu'est-ce qu'elle foutait ici ? Carolina s'est avancée vers moi. Assieds-toi Lou qu'elle a dit. Gabriella connaissait Jimmy et Marco. Elle a quelque chose à nous dire, dit Carolina. Elle était là Lou, le jour où nos fils sont morts. Je l'ai dévisagée. Gabriella ? Je ne la connaissais pas. Pourquoi Marco avait jamais mentionné ce nom ? Ils avaient osé laisser entrer chez eux la Blanche qui se trouvait avec Marco le jour de sa mort, alors que je venais tout juste de l'enterrer. Elle pleurait déjà. Son visage salopé par les pleurs. Quelques personnes ont protesté, mais Emmanuel a calmé tout le monde. Carolina s'est assise. Elle a mis sa main sur mon bras. J'ai grimacé avant de finalement m'asseoir. Je n'étais plus sûre de vouloir savoir ce qui était arrivé. J'avais enterré mon fils alors que je n'avais pas de réponses et voilà que cette Blanche se présentait. C'était Dieu qui voulait dire quelque chose ? Fallait-il que je fasse la paix avec tout ça ? Je secouai la tête en levant les yeux vers le plafond. Non, t'as rien à voir là-dedans. La seule chose qu'il y avait à comprendre, c'était la mort de Marco. Il avait été abattu avec violence. Qu'est-ce que j'avais besoin de savoir d'autre ? Personne n'avait rien fait pour empêcher ça. Je voulais pas mettre de nom sur cette fille. Elle était responsable de tous mes malheurs. Je voulais lui crier de foutre le camp. Le regard plein d'indulgence d'Emmanuel a croisé le mien. La Blanche s'est raclé la gorge. Elle était dans la fourgonnette avec Marco, Jimmy, l'adolescent (il s'appelait Lionel) et deux autres Blancs. Ils ont remarqué deux voitures qui les suivaient. Le Blanc qui conduisait a accéléré. Une des voitures les a rattrapés puis leur a bloqué le chemin. Ils ont été forcés d'arrêter. Elle dit qu'ils pensaient ne pas se faire remarquer parce que la soirée était déjà bien entamée. Quatre Blancs se sont avancés vers leur voiture. Quand ils ont vu Marco, Jimmy et Lionel, ils leur ont dit de sortir. Ils avaient des flingues. Les deux autres Blancs et elle sont descendus aussi. C'était des ségrégationnistes avec la rage. Ils leur ont dit que les humains et les rats devaient pas se côtoyer. J'ai tout fait pour pas gueuler. Marco et Jimmy tentaient de calmer le jeu parce que Lionel avait peur. Les ségrégationnistes leur ont dit de pas s'approcher d'eux en les menaçant de leur flingue. Les deux Blancs se sont interposés. Un des racistes a ri et leur a demandé s'ils savaient ce qu'on faisait aux amoureux des nègres. Marco et Jimmy se sont énervés. Lionel a commencé à courir pour

sauver sa peau. Bang ! Ils lui ont tiré dans le dos, les trois pourritures ont commencé à battre Marco et Jimmy alors que l'autre pointait son flingue sur les deux Blancs. Gabriella leur a crié d'arrêter. Mon cul que ce fut suffisant. Ils n'arrêtaient pas de les frapper avec leurs pieds, leurs poings. Ils ont craché sur leurs corps endoloris. C'était pas assez : les chiens ont braqué leur fusil sur Marco et Jimmy. La fille dit qu'elle ne sait pas combien de fois le canon de leur fusil a retenti. Tout ce qu'elle a pu constater, c'est que Marco et Jimmy étaient morts. Les deux autres Blancs qui étaient dans la voiture avec elle les ont suppliés de les laisser en vie, qu'ils étaient pas des amoureux des Nègres. Les ségrégationnistes ont parlé entre eux. Y'en avait toujours un qui pointait son fusil sur eux. Ils ont finalement dit qu'ils pouvaient se considérer chanceux d'être encore en vie, qu'ils se sentaient l'âme charitable. Ils leur ont commandé de remonter dans la fourgonnette. S'ils les revoyaient avec des Noirs, c'est une balle dans le crâne qui les attendait. Ils leur ont crié de foutre le camp, y'avait rien à voir. Trois noirs morts sur la route, c'était rien. Les deux Blancs et elle sont montés dans la voiture. Les ségrégationnistes les ont suivis. Les deux Blancs l'ont ramenée chez sa tante et depuis ce jour, elle ne les avait pas revus. Gabriella s'est tue. Elle reniflait bruyamment. Elle pleurait toujours. J'espérais de tout cœur que la chienne ne soit pas surprise d'être en vie. Carolina s'est levée, elle s'est assise près de la Blanche, a mis ses bras autour de ses épaules. J'arrivais pas à y croire ! Cette saleté avait survécu et maintenant, elle recherchait quoi ? La pitié ? Carolina pleurait toutes les larmes de son corps. Je les dévisageais, elle et la Blanche dans ses bras. Je me suis levée. J'ai regardé cette fille à qui il arrivait jamais rien. Je l'aurais battue, piétinée. J'ai ri. Tu te sens mieux, ma chérie que je lui ai dit en la fixant droit dans les yeux. Lou ! a dit Emmanuel. Lou quoi ? j'ai répondu en regardant toujours Gabriella. Pourquoi tu viens ici nous raconter ça ? Lou, c'était une amie de ton fils, dit Carolina. On y a presque laissé notre peau Madame et puis je vous devais bien ça, dit Gabriella. On aurait dit qu'elle avait honte. Je n'ai pas mis le nez dehors depuis cinq jours. Après cette soirée (elle voulait dire meurtre), j'étais si effrayée. Je ne suis pas d'ici (elle pleurnichait). Je viens de New York. Je suis venue faire le bien. Je ricanai. Eh bien, on peut dire que t'as lamentablement foiré. Tu me dois rien. La Blanche se leva à ma hauteur. Elle a inspiré profondément. J'aimais beaucoup Marco, Madame. Énormément. J'ai presque arrêté de respirer. J'ai regardé cette fille un bon moment sans sourciller. J'ai entrouvert la bouche, mais pas un mot. J'ai grogné. Marco m'a dit que vous étiez tendre, Madame. J'ai grimacé. Elle a mis ses bras autour de ses épaules et a quitté le salon. Ramenez-vous les filles, on se casse. Emmanuel

s'est placé devant moi. Ce n'est pas de sa faute, Lou. Gabriella n'a pas voulu la mort de ton fils ni de Jimmy. Ouais et bien moi non plus. J'ai poussé les filles dans le dos et j'ai quitté cette foutue maison. J'ai plus jamais revu Carolina et Emmanuel. Leurs regards pleins de jugement, j'en ai ras le cul. Les mots de Gabriella me hantaient autant que la mort de mon fils. *J'aimais beaucoup Marco*. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Non, moi, j'aimais Marco. Cette Blanche, elle l'aimait pas. Si elle l'avait vraiment aimé, elle serait restée loin de lui pour pas qu'il souffre à cause d'elle, pour pas qu'il meure ce jour-là. C'était comme une balle qui avait traversé ma tête et je vivais quand même. La douleur me tuait. Mon cœur battait toujours. Pourquoi Emmanuel et Carolina avaient permis à cette Blanche de raconter cette histoire sordide ? Elle était en vie et pas mon fils. Cette fille avait vu mon Marco mourir et elle avait fait quoi pour empêcher ça ? Rien. Est-ce que mon fils aimait cette Gabriella ? Et ces sales ségrégationnistes, ce jour-là, ils avaient eu la haine au cœur plus que d'habitude parce qu'ils ont tiré sur mon Marco et Jimmy et Lionel. Et ils sont repartis. Pourquoi ils ne leur ont-ils tout simplement pas dit de se barrer et de jamais revenir ? C'est l'enfer depuis ton départ, Marco. Je ne me suis jamais rattrapée. J'suis juste une vieille femme découragée. J'ai pas tenu le coup. J'ai glissé vers le bas. J'ai abandonné tous les combats. Je suis maudite comme cette putain de ville. J'y ai cru pourtant. À notre bataille, soigner ces entailles. À notre révolution, la route vers la réconciliation. J'espérais les voir tomber. Ces murs et ces barrières entre les Noirs et les Blancs. Les Noirs seraient libres. Plus jamais nos cœurs en déséquilibre. Il a fallu que j'encourage Marco, que je bourre son crâne d'espoir. J'ai arrêté de prétendre que le futur serait lumineux quand ils ont arraché de leurs dents mon âme. Rosa espère qu'un jour, tout ira mieux. Elle verra. C'est pas la liberté qui va triompher, mais le sang. Y'aura pas de soleil resplendissant. Elle verra quand tout s'écroulera. Elle aura que des yeux pour pleurer. Il n'y aura que des âmes écorchées. Elle comprendra quand ses espoirs se changeront en deuil. Le deuil de la vie. Elle comprendra quand plus personne n'aura envie de chanter. On regardera nos mains ensanglantées. Les Blancs auront coupé toutes les langues. C'est la haine qui va gagner. Le désespoir va nous soigner. Rosa a pas d'enfants, ça lui épargne une peine. Si y'a une chose que j'aie faite pour Tina et Lala, c'est les empêcher de cultiver l'espoir. Au moins, j'ai contribué. Que quelqu'un m'en soit témoin.

Je garai ma voiture. J'attrapai mon sac à main sur le siège avant. Je montai les marches de ma vieille bicoque. J'ouvris la porte. Il me fallait toujours une minute avant de me décider à

entrer. Je sentais la présence de Marco partout dans cette foutue baraque. Je secouai la tête et traînai mon corps à l'intérieur. Je titubai entre les bouteilles vides et le vomi séché. Je me dirigeai vers la cuisine, pris un verre qui traînait dans l'évier, attrapai la bouteille de scotch sur la table et me laissai tomber sur le canapé. Mon sac à main était encore accroché à mon épaule. Je le lançai à travers la pièce. Je versai de l'alcool dans le verre et détachai ma chemise à moitié. Il fallait que je me prépare pourtant. Pour mon grand départ. Fallait encore que je me lève. Ma bouche avait un goût amer. J'allais décamper. M'enfuir. Abandonner. L'important était que je m'éclipsais. Je laissais à Rosa le soin de parler de mon départ comme elle voudrait. J'y pensais depuis un bon moment. Y fallait que je me barre. Je ne pouvais plus rester ici. Cette satanée ville me tuait. Elle me donnait la nausée. Je partais pour quoi ? Pour recommencer ? J'y croyais pas, mais fallait que je déguerpisse avant que Rosa et les filles m'enterrent. J'avais rencontré, y'a quelque temps de ça, Reggie. J'en avais pas après l'amour. Ça faisait longtemps que la vie avait fini de me faire des cadeaux. Reggie avait un peu d'argent. Il voulait une femme avec qui passer le temps. Je voulais surtout son fric. Je rêvais de me recueillir quelque part pour peut-être commencer à pleurer Marco. Je sentais que le moment était venu. Mon corps se remplissait d'alcool, de queues, d'amertume, de peine et de merde. Y fallait que je me vide de tout ça. J'avais besoin d'être seule. Tout laisser derrière. Mamie Nina serait probablement déçue de toute ma vie. Du moins, après le sale meurtre de mon Marco. Quand Mamie nous a quittés, j'avais ressenti un pincement au cœur, mais Rosa avait été beaucoup plus triste que moi. C'était pas que je n'aimais pas ma mère. Non, c'était autre chose. Elle était malade. J'étais soulagée que la mort l'emporte. Elle avait enfin son moment de répit. Marco avait beaucoup aimé Mamie. Ça me faisait du bien de penser qu'elle était partie avant lui. Ma mère était fière de moi. C'est ce qu'elle disait en tout cas. Elle était fière de mes gosses. Elle m'aurait pas reconnu aujourd'hui. Personne ne me reconnaissait. Moi, je reconnaissais ma sale peine, comme une pénitence. C'est tout ce qu'il restait de moi. Certaines nuits, j'entendais la voix de Marco. L'alcool y était peut-être pour quelque chose. Je voyais mon fils. J'entendais sa voix profonde, riche, belle. Il aimait chanter. Ça lui venait de maman. Ça me rendait folle de ne plus pouvoir écouter de musique. Peu importe la chanson, ça me faisait penser à mon fils. Je pouvais pas entendre les p'tites chanter. C'est Marco qui devait chanter. C'est sa voix qui devait me transporter et la mienne qui accompagnerait la sienne. On aurait dû pouvoir chanter ensemble. On pouvait plus rien aujourd'hui. Merde ! Je pouvais plus rien. Je savais ce que les gens pensaient de moi. Les bonnes

femmes me toisaient, car j'allais plus à l'église. Leur sale Dieu, je le leur laissais. J'en voulais plus. Jonesy croyait que j'étais cruelle. Une femme sans cœur comme il disait. S'il savait combien mon cœur était gâté, il n'oserait même pas ouvrir la bouche. Et Rosa. Elle devait bien faire semblant d'être compréhensive. Je ne pouvais plus supporter leur pitié. Demain, j'allais m'évaporer. J'avais quoi à perdre ? Foutu Mississippi ! Tu pourras continuer à brûler sans moi.

J'ouvris lentement les yeux. Il était quelle heure ? Je dormais depuis longtemps. Je tournai la tête vers la fenêtre. Le ciel était gris. Il y avait quelques gouttes de pluie sur la vitre. Un temps de merde. J'avais trop bu. Il était sûrement tard. Je me surpris à penser aux p'tites. Elles devaient chanter comme d'habitude. Ce Bon Dieu de Reggie devait passer ce soir. Le départ. Je soupirai tout en pinçant mes yeux avec le pouce et l'index. Je tentai de me lever, mais je me recouchai immédiatement. Ma tête était lourde. Je tentai de me lever une seconde fois. Ce dut être trop rapide parce que je déglobillai juste à côté de mes pieds. Je gémissais. J'étouffais. J'enlevai ma chemise. Mes seins étaient lourds. Je crachai sur le sol. Fallait que je lave mon corps de négresse. Je traînai les pieds jusqu'à la salle de bains. Je poussai la porte. J'entrai dans la baignoire sans même enlever ma jupe. L'eau tomba sur mon corps. J'enlevai la jupe. Je restai sous l'eau quelques minutes sans même prendre le temps de me savonner. Je fermai l'eau et passai une serviette autour de ma poitrine. Je retournai vers ma chambre puante. Je m'assis sur le lit. J'entendis le téléphone sonner. Je passai la main sur mon visage. Putain. Qu'est-ce qu'ils me veulent tous ? Je sentis les rides sous mes doigts. Je retirai la serviette que je jetai sur le vomi. Je me levai pour mettre une culotte, des bas, une jupe noire, une chemise noire, un cardigan rouge, des chaussures. Je me dirigeai vers le garde de robe. Je sortis une grosse valise. Je voyagerais léger. J'avais plus des saloperies qui se trouvaient dans cette maison. J'avais pas besoin de grand-chose. Vêtements, chaussures, photos. J'ouvris les tiroirs de la commode. Je sortis les vêtements un par un. Je fis le tri. Je pliai ce qui était bon et le jetai dans la valise. Je me penchai pour ramasser quelques chaussures, sandales. Merde, mon dos. Il me tuait. Je m'assis par terre les jambes écartées. Je lançai près du lit ce qui était bon. Je me relevai. Bordel que c'était pénible ! Je pris les photos cachées sous le matelas. Le bracelet de Mamie sur la table de chevet. Mon chapeau sous le lit. Je traînai la valise derrière moi. Je me dirigeai vers la cuisine. J'avais faim, mais j'avais de la chaleur dans le fond de ma gorge. Je me servis un verre de scotch. Je tendis la main vers la radio, mais je me ravisai. J'me croyais où là ? Chez Rosa ?

Allez, allume Ma. Je me retournai lentement. Marco se tenait là, toutes dents sorties, appuyé au cadre de la porte. Je secouai la tête tout en soupirant. Merde, c'est pas le temps Marco. J'vais me casser là. Il s'avança vers moi et mis ses deux mains sur mes épaules. Encore de mauvaise humeur ? Ça va toujours pas ? Je souris et caressai sa joue. Ça va. Je m'assis. Marco ouvrit la radio. Il s'assit en face de moi. Il commença à chantonner. Il prit ma main dans la sienne. Tu vas où Ma ? Faut que je foute le camp d'ici fils. Ta vieille mère en peut plus. Il secoua la tête. On aurait dit qu'il comprenait. C'est pas facile, Ma, j'sais. Tina et Lala vont comment ? Elles vont bien. Elles sont chez Rose. Tu sais, c'est mieux comme ça. Tu vas les abandonner comme ça ? Sans rien dire ? Ça te ressemble pas Ma. Non, Marco. Les gens, dehors, j'le vois bien, ils me jugent tous. Mais pas toi, mon fils. Je l'implorai du regard. Y faut que je parte. C'est la merde ici. L'air est empoisonné. J'y ai pensé. C'est mieux pour tout le monde. Si tu disparais ? Comme ça ? Sans rien dire ? Oui, Marco. Sans rien dire. Fils, écoute. Il faut absolument que maman te demande avant que tu t'en ailles pour de bon. Quoi ? Gabriella, tu. J'arrivais même pas à finir la phrase. Elle a dit quelque chose cette fille, un jour. Je m'essuyai la bouche. Tu l'aimais Marco ? J'espérais qu'il dise non. Je voulais l'entendre dire Je ne l'aimais pas Ma. On était seulement des bons copains. Mais il dit rien. Tu l'aurais aimé si tu l'avais connu autrement, qu'il lâche comme une bombe. Tu as oublié comment tu te battais toi aussi Ma ? Je ris nerveusement. Je laisse ça à Rosa. Y'en a marre et t'as pas répondu à ma question, Marco. Je plongeai les yeux dans les siens. Il serra ma main plus fort. Y'a pas de réponse, Ma. Je veux juste remonter le temps fils, pour que tu vives, que tu respires. Peux pas Ma, dit-il en souriant. Je sais, mais c'est ce que je voudrais. J'aurais préféré que ce soit une de tes sœurs. Voilà ! Bordel ! Il me regardait d'une drôle de façon. Ma, dit-il, j'comprends ce que tu ressens. Je t'assure. Il essuya mes larmes. Tu pleures enfin Ma. Il caressa mes joues. La douceur. Mon fils était là. J'étais sur le point de partir. Ses mots me faisaient un bien fou. Il recommença à chanter. Je baissai la tête. Peux plus faire ça, fils. Si tu peux. Il me prit dans ses bras et me berça doucement. Sa voix, elle entraînait au creux de mon oreille et après, elle créait tout un foutoir dans ma poitrine et mon vieux ventre. J'entendis le tonnerre. Il me repoussa gentiment. Va y avoir un orage, Ma. Je me retournai pour regarder par la fenêtre. C'est juste un orage, fils. Je me retournai vers lui. Il avait disparu. Marco ! Le plancher craqua. Je me dirigeai vers ma chambre. J'allumai la lampe. Marco ! Rien. Le vide, ma Lou. J'entendis l'eau s'écouler des robinets. J'ouvris la porte de la salle de bains. Rien. J'entendis les gouttes d'eau sur la vitre. J'allai dans

le salon. Rien. J'entendis un bruit. Je me dirigeai doucement vers la cuisine. Marco, dis-je encore. Rien. Ma valise avait glissé sur le sol. Je me laissai tomber sur la chaise. Je ris doucement. Ton fils est plus là pour te bercer, ma Lou. J'allais vider cette maison en partant pour de bon. Plus de Marco. Plus de Tina. Plus de Lala. Plus de souvenirs. Plus de cris, de terreur. Je pris une flasque remplie d'alcool dans mon sac à main. Je bus une gorgée. J'essuyai mes lèvres du revers de la main. Le klaxon d'une voiture se fit entendre. Je regardai vers la porte d'entrée. Je rangeai la flasque. Je pris la valise et me dirigeai lentement vers la porte. Je l'ouvris. Un temps de chien. Il pleuvait des cordes. Je vis un éclair dans le ciel. Ça y était. Je regardai une dernière fois à l'intérieur avant de fermer. Ce n'est qu'un orage ma Lou, dis-je en descendant les marches.

Augusta posa la main sur mon épaule. Elle caressa mes cheveux. C'est seulement un orage, Rosa. Sa voix était comme son sourire. Je la dévisageai. Je n'étais pas surprise qu'elle parle pour la première fois. L'orage électrisait mon cœur. Déjà tes pieds te menaient loin, amour. Déjà, mes bras voulaient que tu reviennes. Je collai les paumes de mes mains contre la vitre. J'aurais passé au travers. J'aurais couru vers Jonesy. Je lui aurais crié de revenir, de ne pas partir sans moi, de m'attendre. Nous aurions pris la route ensemble, main dans la main. Pourquoi étais-je si angoissée ? Ce n'était pas la violence qui sévissait dehors qui m'effrayait. Je savais comment était le monde dans lequel je vivais. Je le subissais. Je le combattais. Jonesy le combattait avec moi. Pourquoi avais-je soudainement si peur que ce monde n'engouffre toute ma vie ? N'avais-je pas dit que je me battrais aussi longtemps que mes pieds me porteraient ? Pourquoi craignais-je peur que le départ de Jon n'allume un brasier que même ma force ne pourrait éteindre ? Augusta resserra l'étreinte de sa main sur mon épaule. Je posai la mienne sur la sienne. Toutes mes pensées, même mes angoisses et mes peurs sont avec toi, amour. Sens mes yeux vagabonder au milieu de ton dos, amour. Je ne te perdrai jamais de vue. Ne reviens-tu pas toujours ?

Jonesy était parti depuis quelques heures. Les filles avaient soupé. Augusta se trouvait dans le salon avec elles. J'errais dans la cuisine. Un bain me calmerait-il ? Je repoussai mes cheveux vers l'arrière. J'allumai la radio et tapai du pied. Je fermai les yeux. À cet instant précis, j'aurais voulu entendre ma mère chantonner en ma compagnie. Elle m'aurait dit Si tu doutes, chante, Rosa. Je n'aurais pas peur. Mon ventre ne serait pas noué. Mes mains ne reposeraient pas inutilement contre mes cuisses. Je chantonnai plus fort pour enterrer mes inquiétudes. Je m'avançai vers la fenêtre. La pluie n'avait pas cessé. Je me surpris à penser à Fanny Lou. Elle était venue chez moi, avec ses enfants, en même temps que la pluie. Elle était si imprévisible. Seigneur, veillez sur elle. Mon ventre ne pourrait supporter toute cette nervosité plus longtemps. Il fallait que je retrouve mon calme. Je pensais à ma mère. Je pensais à Jon. Je pensais uniquement à ce qu'il y avait de beau. Il y avait tant de choses pour lesquelles je devais remercier le Seigneur. Je ne pouvais pas permettre à la peur et au doute de s'installer dans mon cœur. Je sais que tu n'es pas loin, amour. Ne revenait-il pas toujours ?

Je caressai le nez de Lala, puis de Tina. Il faut dormir les filles. Il est déjà très tard. Parle-nous de Solange, dit Tina. Solange, dis-je pensivement. Solange Jones était une amie chère de Mamie.

Y'a longtemps, Rosie, me racontait-elle. Elle la soignait lorsqu'elle était fatiguée, *lorsque mon maître dessinait des cerisiers dans mon dos, Rosie*. Elle lui apportait du pain et de l'eau. Solange jouait de la guitare. Ce n'était pas comme les vraies guitares, Rosie, disait ma mère les yeux étincelants. Elle l'avait faite elle-même. Ça ressemblait à rien du tout. Elle chantait comme un pied en plus. Mamie disait que Solange était assez vieille pour être sa grand-mère. Ma mère n'avait jamais connu son père. Sa mère lui répétait qu'elle n'avait rien à raconter à son sujet, qu'elle ne se souvenait plus de lui. Si ma mère m'a appris à faire à manger, Solange m'a montré l'essentiel comme chanter et prier disait Mamie. J'ai vite compris que si j'avais connu mon pa', il ne m'aurait pas appris plus. Un bon jour, elle ne revit plus Solange Jones. Sa mère lui répétait qu'elle était sûrement morte quelque part comme tous les autres nègres ou bien qu'un Blanc l'avait achetée. Mamie ne pouvait pas le croire. Elle s'était posé tant de questions jusqu'au jour où elle eut épuisé toutes les possibilités. Je racontais aux filles que Solange Jones avait décidé de partir un jour, mais qu'elle avait promis de toujours aimer Mamie. Pourquoi qu'elle est pas restée ? demanda Tina. Et bien parfois, Tina, bien des choses éloignent deux personnes. Y'a toujours un temps qu'y faut partir dit Tina dans un murmure. C'est parfois bien plus compliqué Tina dis-je avec douceur. Elle soupira. Je mordis ma lèvre inférieure. Bon, les filles, le sommeil vous attend depuis bien trop longtemps. Je baisai leur front. Je quittai leur chambre pour me diriger vers la mienne. Même dans la distance, l'amour était possible. C'est ce qui nous gardait éveillés lorsque la noirceur s'épaississait. L'amour et l'espoir. Je mourrai quand je ne pourrai plus aimer. J'enlevai ma robe. Oui, c'est à toi que je pense, Jon. J'enlevai ma culotte. Personne ne pourra me dire comment, quand, où et pour combien de temps je devrais t'aimer. J'enfilai ma robe de chambre. Je t'aimerai longtemps, je crois, Rose. Je mis mes sandales et me dirigeai vers la salle de bains. Oui, cela, tu me l'as dit après notre toute première nuit d'amour. Les yeux langoureux de Jon me torturaient l'estomac. Je lui avais répondu : c'est faire l'amour ou moi que tu aimeras longtemps ? Il avait ri. Je me souviens de cette nuit, je n'étais même pas nerveuse. Cela n'avait pas été maladroit ou gêné. Cela avait été sensuel et intense. J'ouvris le robinet, l'eau s'écoula. Jon n'avait pas été le premier garçon avec qui j'avais fait l'amour. Je n'avais pas eu une tonne d'histoires. J'entrai dans la baignoire. Les deux seuls amants que j'avais eus avant lui étaient des amis de mes cousines. Nous nous amusions à les appeler nos amants. Celui qu'on avait embrassé, l'autre qui avait caressé nos seins et le téméraire qui s'était hasardé entre nos cuisses. Jonesy avait instantanément saisi toutes les couleurs et nuances de mon âme.

J'apercevais clairement les siennes. Il disait que je n'étais pas comme les autres femmes. J'avais 18 ans. Je n'étais pas encore la femme d'aujourd'hui. Je le devenais, pas à pas. Je savonnai mon corps. Jonesy était toujours resté le même. Si j'ai changé, c'est parce que tu m'as rendu meilleur ma Rosa, disait-il. Voyait-il toujours le feu devant ses yeux ? Je priais que non. Ma foi est avec toi, amour. Reviens chez toi.

Je sortis du bain. En traversant le couloir, je remarquai la lumière de la cuisine. Je m'essuyai rapidement. J'enfilai la chemise de Jon qui colla à ma peau encore humide. Je mis une robe de chambre et des sandales. Je passai les doigts à travers ma chevelure mouillée. Je coiffai mes cheveux pour en faire une longue tresse. Je quittai la chambre et entrai dans la cuisine. Augusta, dis-je en souriant. Rosa, répondit-elle. Encore debout ? Je m'assis près d'elle. Elle bâilla. Et toi ? Le ton calme de sa voix me surprit. Je vais me coucher dans quelques minutes. Tu n'as pas à rester debout, Augusta. Est-ce que tout va bien ? dit-elle. Oui, bien sûr. Allez, je vais t'aider à te coucher. Je pris son bras. Elle s'appuya contre moi. Nous marchâmes vers sa chambre. J'ouvris la porte. Elle s'assit sur le lit. J'allumai la lampe de chevet. Je l'aidai à ramener la couverture sur son corps. Rosa, commença-t-elle. Elle humecta ses lèvres sèches. Tu as l'air inquiète. Il ne faut pas t'en faire comme ça. Elle tapota ma main. Je vais me coucher aussi dis-je. Je me levai tout en éteignant la lampe. Bonne nuit Augusta. Bonne nuit, murmura-t-elle d'une voix à peine audible. Je retournai dans ma chambre. Je posai ma robe de chambre sur le fauteuil usé. Je ne ressentais pas de fatigue, mais je me résignai à me coucher. Je tournai la tête vers l'espace vide du corps de Jonesy. Il devait bien être 23h00. Je joignis les deux mains. Que Dieu m'accompagne dans la tourmente, dans les moments de noirceur tout comme dans les répit de lumière, que je ne doute point de ton amour, Seigneur. Donne-moi ta force, Seigneur, pour que ma foi ne faiblisse jamais et permets-moi d'aspirer à de meilleurs jours même si je n'en suis pas digne. Je baisai mes mains. Que ta lumière nous inonde tous, Seigneur. Je baisai mes mains à nouveau.

Je m'étais assoupie. Je tournai la tête vers la fenêtre. Je vis un éclair, puis j'entendis le tonnerre. Je m'assis au bord du lit. Je m'étirai le dos. Je balançai mes pieds en chantonnant. La sonnerie de téléphone retentit. Je me levai d'un bond. Je courus jusqu'à la cuisine. Je ne pris même pas le temps d'allumer. Je décrochai le combiné. Rosa ? Jon ? Mon amour, tu vas bien ? Je vais bien

et toi ? Ça va, dit-il. Comment ça se passe ? Tu sais R, dit-il, tu avais raison. Tout le monde a compris. Enfin, personne ne m'a traité de lâche. J'm'étais imaginé tellement de fois comment ça allait se passer, ma Rosa. J'étais parti comme ça tu vois et cette p'tite main qui demandait de l'aide au milieu du feu. Il s'interrompit. J'ai eu peur pour rien. T'avais raison, comme d'habitude. Je ris. Bon, tu vois. Il rit à son tour. J'aurais voulu voir son sourire. C'est la pagaille ici reprit-il. Les battements de mon cœur accélérèrent. Tout est pire. C'est ce mois de juillet, tu sais. Je ne dis rien. Tout brûle, tout le monde. Il ne finit pas sa phrase. Il eut un petit rire découragé. J'aimerais qu'on soit déjà rendu à la fin et qu'on ait gagné. Ce serait bien, mais c'est tout aussi bien de se battre pour triompher, non ? Il ne répondit pas tout de suite. Ouais, t'as sûrement raison. Il se racla la gorge. J'vais rentrer, Rosa. J'voulais seulement entendre ta voix. Et on organise une marche, mon amour. Tu vas marcher avec moi ? OK, dis-je tendrement. Je t'aime, ma Rose. Je t'aime aussi. Fais attention sur la route. Fais comme si j'étais déjà là, Rosa. Il raccrocha avant moi. J'aurais aimé lui parler encore, juste un peu. Je quittai la cuisine, ouvris la porte des filles, celle d'Augusta. Toutes les âmes de cette maison dormaient à poings fermés. Il n'y avait que moi à ne pas trouver le sommeil. Je retournai dans la cuisine. Je pris un verre dans l'armoire et y versai du lait. Le silence de la maison m'enveloppait. J'entendis craquer le plancher. Je vis le petit corps émerger de l'ombre. Voyons, pourquoi es-tu debout ? la réprimandai-je gentiment. Et toi ? Aide-moi. Je pris son bras et l'aidai à s'asseoir. Un verre de lait ? Je ne refuse jamais un verre de lait. Ça fait dormir les enfants, dit Augusta. Mais ce n'est pas très efficace pour les adultes, dis-je. Je versai le lait dans un verre. Je le posai devant elle. Je m'assis et la regardai porter le verre d'une main tremblante à ses lèvres. L'attente Rosa, dit-elle en posant le verre sur la table. L'attente est une terrible ennemie. J'appuyai ma tête contre la paume de ma main. Je parlais avec Jon il y a un instant. Tu t'inquiètes pour lui ? dit Augusta. Je repoussai ma lourde chevelure dans mon dos. Je haussai les épaules. Mamie, commençai-je. Augusta fronça ses sourcils blancs. Mamie Nina. C'est ma mère. Elle est décédée. Je suis désolée. Non, il y a longtemps. C'était horrible. Ma mère était une femme solide, entêtée, généreuse. Quand j'ai l'impression de manquer de courage, je pense à elle. Mamie m'a tout appris, je lui dois beaucoup. Devrais-je même dire que je lui dois tout ? Cette femme... Elle m'a tant inspiré. Elle m'a appris à prier, à aimer, à chanter. Ma mère n'était pas une femme éduquée, mais j'ai compris le monde avec elle. Jonesy dit souvent que je ressemble à ma mère, mais que je suis ma propre femme. Ta propre femme ? dit Augusta. Il veut dire, je crois, que je suis une

femme à part entière. Il voit tant de choses en moi. Je chassai Jonesy de mon esprit. Il vous aime vraiment. Ses yeux étincelaient. Je ne pus m'empêcher de rire, un rire spontané et jeune. Je l'aime tout autant. S'il m'entendait, il dirait qu'il m'aime davantage. Et des enfants, pourquoi n'avez-vous pas d'enfants ? demanda Augusta. Je fronçai les sourcils. C'est un choix. Le mien, devrais-je préciser. Je te dirai peut-être une autre fois. Oh, Rosa, je n'ai pas voulu être indiscrete. Non, ce n'est pas grave. C'est un sujet qui me met facilement dans tous mes états, voilà tout. Elle pencha sa petite tête sur le côté. Les enfants, c'est très précieux, Rosa. J'ai perdu trois enfants avant d'avoir David, mon fils. Sur la photo, tu te souviens ? Je suis désolée, Augusta. C'était la volonté de Dieu, dit-elle d'un ton solennel. On ne peut y échapper. Elle me regarda droit dans les yeux et plissa les siens. Elle resta silencieuse. À quoi pensait-elle ? Elle rejeta son dos vers l'arrière et gratta son front d'une main nerveuse. Tout n'est pas que fatalité, dit-elle lentement. Il y a toujours une leçon à apprendre. Et cela, c'est une bonne chose. Quand Albert est mort, mon mari, que Dieu ait son âme (elle fit le signe de croix), j'ai pensé qu'il serait bien où qu'il soit, qu'il veillerait sur David et moi. La maladie a emporté le pauvre homme. Il a travaillé toute sa vie. Il ne parlait pas beaucoup. Il était très calme. Ma tante disait qu'il devait avoir un terrible secret. Quel secret gardait-il caché ? demandai-je amusée. Il n'y avait pas de secrets, répondit-elle en haussant les épaules. Il n'était tout simplement pas comme les autres hommes, à parler fort et à donner son opinion sur tout. C'était mon idée de venir au Mississippi, dit-elle avec une pointe de fierté ou de tristesse, je ne saurais dire. Et cela n'a pas dérangé ton fils ? Elle secoua la tête. Non, cela l'a enchanté. David avait rencontré des jeunes lors d'un voyage à Atlanta. Ils étaient avec le comité. Elle posa la main sur le front. Le comité étudiant de coordination non violente, dis-je. Elle me pointa du doigt. Oui, voilà, ce comité-là. David me racontait les choses horribles qu'il entendait à l'université sur les personnes de couleur. Il n'était pas d'accord avec toutes ces insanités, mais il préférait ne pas protester. Il avait peur. Il se rendait discrètement aux réunions du comité. Il s'est transformé par la suite, ce comité. Il est devenu plus violent. Enfin... Sache que ce n'est pas comme ça à Washington. Comment c'est ? C'est différent. L'air n'est pas aussi lourd. Quand nous sommes arrivés au Mississippi, nous avons tout de suite senti la différence. J'habitais un beau quartier. J'avais une belle maison. Je me souviens que les gens allaient danser. Les femmes sortaient. Il y a quelques années, j'adorais danser. Albert voyageait beaucoup. Il m'emmenait dans les clubs. Ça, c'était les années trente ou quarante. C'était magique, Rosa. J'ai toujours eu un faible pour Billie Holiday. J'aurais bien

été chanteuse moi aussi. Dans une autre vie... Bon qu'est-ce que je disais ? Tu parlais de ta maison à Washington. Ah oui ! Ma maison. Il y avait une grande cour. David allait à l'école. Puis, la vieille a pris d'assaut mon corps. Je ne pouvais plus suivre le rythme. Parfois, je gardais les enfants de mes voisines lorsqu'elles avaient mieux à faire. Ça ne me dérangeait pas. J'aime beaucoup les enfants. Si je n'avais pas eu David si tard, je n'aurais pas hésité à en faire d'autres. Tu regrettes de ne pas en avoir eu davantage ? Non, bien sûr que non, Rosa. Dieu m'en a donné un, pourquoi être mère de ne pas en avoir eu plusieurs ? Je voulais vraiment être mère. Ma mère à moi a été bonne pour moi. Mon père travaillait. Nous vivions bien. Je ne me souciais de rien. Je rêvais de la même chose, de fonder une famille. Ma mère aussi m'a tout appris, Rosa. Comment bien tenir une maison, faire à manger. Albert était le fils d'un ami de mon père. Il ne m'a pas plu tout de suite, mais je n'ai pas hésité à l'épouser. Quand tu dis que c'était le fils d'un ami de ton père, enfin, tu lui étais promise ? Elle me fixa longuement. C'est exactement ça, mais, dit-elle en levant son index, j'ai appris à reconnaître ses qualités. Ah ! Rosa, quand j'étais une petite fille, je rêvais d'un beau mariage. C'est en grandissant, dit-elle prudemment, que j'ai compris. Que ça n'existe pas. Les contes de fées n'existent pas. Les gens font parfois des choses horribles. Elle s'avança légèrement. Mon grand-père avait profité de la révolution industrielle. Il avait des compagnies en Caroline du Nord. Il s'intéressait aux cigares et aux cigarettes. Ses affaires étaient importantes pour lui. Il disait qu'il avait de la main-d'œuvre presque gratuite. Les Nègres, ses petits esclaves personnels, disait-il. Elle me fixa un long moment sans sourciller. Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre. Je fermai les yeux. Je pensai tout de suite à Fanny Lou. Pourquoi Augusta me racontait-elle cela ? Cherchait-elle le pardon ? Mon pardon ? Le pardon de quiconque ? Les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Je tapotai ma poitrine de mes mains. Je tournai la tête vers Augusta. Je ne suis pas comme lui, Rosa. Je m'avançai et me plaçai derrière elle. J'observais sa petite tête dégarnie qui tremblait. Je ne suis pas fière de ma famille, Rosa. Le seul jugement valable vient du Seigneur, Augusta. On ne choisit pas sa famille, ajouta-t-elle sans me regarder. Je voyais ma mère, fatiguée, souffrante dis-je. Elle était encore comme une esclave à travailler pour des Blancs. Cela faisait partie de sa vie. Comme si c'était normal. Il faut que la haine cesse de faire partie de notre quotidien. N'est-ce pas exactement ce que toi et moi nous faisons, lorsque nous nous rendons au local ? Lorsque Noirs et Blancs marchent côte à côte dans la rue ? Lorsque tu te trouves chez moi, au milieu de ma cuisine ? Je voudrais que ces choses soient normales et qu'elles ne relèvent plus d'un miracle. Les yeux d'Augusta

étaient écarquillés. On peut se battre ensemble, dis-je. Rosa, combien d'autres encore auront la force ? Je l'ignore, dis-je. Nous restâmes silencieuses. Je n'avais jamais eu le cœur à la haine. N'était-elle pas celle que Jonesy avait sauvée des flammes ? Que protégeait-elle dans les recoins de son cœur ? Elle m'avait parlé de sa vie, mais je n'en savais rien. Que savais-je de la vie de quiconque ? Un rien peut motiver un cœur, alors, que savoir de toute une vie ? Augusta balançait ses pieds vers l'avant, puis vers l'arrière. Ses minces lèvres remuaient légèrement. Elle chantait :

*Mon chéri, quand tu pars
Je pleure toute la nuit
Il n'y a rien pour me consoler ici-bas
À part tes bras
Reviens, car je m'ennuie
Je ne veux pas être triste aujourd'hui*

Elle éclata de rire. Qu'est-ce que c'est ? dis-je. Pas grand-chose. Une chanson que je chantais lorsque j'étais petite fille. Ça m'amusa. Washington, dit-elle soudainement. J'y suis née et je pensais faire mes vieux jours là-bas. Avec David, Albert et mes petits-enfants. Il n'est pas trop tard pour y retourner, suggérai-je. Non, mais ce ne serait pas la même chose. Le sud, c'est comme la guerre, dit Augusta. À Washington, les gens ne voulaient pas savoir ce qui se passait ici. Des gens que je connaissais préféraient fermer les yeux. C'était plus facile. Il y avait toutes sortes de rumeurs. On avait l'impression de parler d'un autre univers. Elle commença à tripoter sa veste. Ça l'est, dis-je. Je suis venue à cause de David. Il voulait absolument participer à quelque chose de plus grand que lui. C'est ce qu'il disait. Je n'avais plus beaucoup de force, regarde-moi, mais nous sommes venus ici. Il ne voulait pas faire comme les autres jeunes. Il n'avait plus envie d'acquiescer à tout ce qui se racontait. On aurait dit une obsession. Il était si tourmenté. Je priais pour mon fils. David a rencontré des jeunes du comité. Il m'a proposé qu'on parte au Mississippi. Je ne crois pas avoir fait avancer la cause, énormément, mais bon... David était jeune, lui, il pouvait encore changer quelque chose et ne pas avoir peur de qui il était. Rosa, je ne dirais pas non à un second verre de lait. Je pris le pot de lait et remplis son verre. C'est bien comme ça ? demandai-je. C'est parfait. Elle prit le verre de ses deux mains et le porta à ses lèvres. Je ne t'ai jamais vue au local avant, dis-je. Je n'ai jamais rencontré David. Augusta essuya du revers de la main le lait qui dégoulinait sur ses lèvres. Je ne pouvais pas venir tout le temps. Elle leva les pieds. Ces deux-là ne me mènent plus très loin. Nous aurions été amies si

nous nous étions rencontrés avant le feu ajouta-t-elle. Je souris. Tu n'es pas fatiguée ? dis-je. Non, dit-elle en bâillant. Dis-moi, comment as-tu rencontré Jonesy ? Chez ma cousine dis-je. Je l'aime depuis ce jour. J'aimais mon fils plus que tout au monde dit Augusta. Il n'y a rien de plus précieux que l'amour d'une mère pour ses enfants. Vous aimiez Albert, non ? Je crois, Rosa. Je ne serai pas triste lorsque ma vie se terminera, dit-elle lentement. J'ai fait ce que j'ai pu. Elle me regarda droit dans les yeux. C'est étrange la façon dont on s'éloigne de nos proches, dit Augusta. J'ai une sœur. Je ne lui ai pas parlé depuis au moins vingt ans. Tu es chanceuse d'avoir ta sœur dans ta vie. Je ne suis pas particulièrement proche de Fanny Lou. J'aimerais bien voir ma sœur, lui parler au téléphone et lui dire bonjour, dit Augusta. Juste une fois. Je regardai par la fenêtre. La noirceur était moins épaisse. Le soleil se lèverait dans quelques heures. La pluie et les orages n'avaient toujours pas cessé. Cette nuit, tu n'es pas très loin dans mon esprit, mon amour. Il doit bien être trois heures du matin, dit-elle en bâillant. Je ne répondis pas. Jonesy revenait au galop dans mon esprit. Ne crois pas, amour, que j'ai même un instant cessé de penser à toi. Tu es tout simplement suspendu ailleurs dans mes pensées. Mais qu'y avait-il de si terrible ? Il n'était pas encore rentré. N'avais-je pas déjà dit qu'il revenait toujours ? La visite de Fanny Lou m'avait bouleversée. Je ne savais pas pourquoi. Tout était dans sa démarche, dans sa façon de parler. J'avais tout de suite eu un mauvais pressentiment. J'inspirai profondément. Non Rosa, tes peurs n'ont rien à voir avec Lou. C'est ta tranquillité qui vacille. Je me serais levée. J'aurais quitté cette cuisine. J'aurais traversé le salon. J'aurais ouvert la porte d'entrée. J'aurais couru vers toi. Je t'aurais rencontré à mi-chemin. Tout de suite, j'aurais reconnu ta carrure, ta démarche. Le vent aurait soufflé ton odeur jusqu'à mes narines. Et que m'aurais-tu dit ? Tu m'as manqué, ma Rosa. La sonnerie de téléphone retentit. Je me levai lentement. Est-ce toi ? N'es-tu pas en route vers notre maison ? La sonnerie de téléphone retentissait toujours. Rosa. Je regardai Augusta droit dans les yeux. Le téléphone, dit-elle d'une voix chevrotante. Ne vas-tu pas répondre ? Je m'approchai, avançai la main. Je décrochai le combiné. Rosa ? Ce n'était pas la voix de Jonesy. C'était Lydia. Je ne lui avais pas parlé depuis des mois. Paul était à l'église, dit-elle. Sa voix semblait si lointaine. La police a débarqué. Et puis boom, cria-t-elle dans le combiné. Tout le monde est sorti. Ils se sont battus avec la police. Je portai la main à mon front. Je ne comprenais pas ce qui se passait. On aurait dit que Lydia parlait sous l'eau. Mon cœur allait exploser. Il allait sortir de ma poitrine. J'en étais certaine. Je m'appuyai contre le mur. Augusta se leva. Je levai la main en signe d'attente. Je secouai la tête de gauche à droite. Je fermai les yeux, les

rouvris. Je fis répéter Lydia un nombre incalculable de fois. Je n'entendais pas ce qu'elle disait. Je ne comprenais pas ses mots. Mon ventre me faisait souffrir. Je posai la main sur mon estomac. Les pieds me picotaient. Je grattai mon bras. Ma tête allait s'ouvrir. Non, c'est mon cœur qui s'arrêterait. Je levai lentement les yeux vers Augusta qui fit un pas vers moi. Je tenais fermement le combiné dans la main droite. Il allait fondre. Mon corps allait se fendre en deux et son contenu se répandrait sur le sol. Le visage d'Augusta était d'une telle blancheur. Que se passe-t-il, Rosa ? Il y a de drôles de fruits dans les arbres, dis-je d'une voix caverneuse.

Prisonniers de la liberté

Ce que je veux... Je m'accroupis. Une main releva mon menton puis caressa ma joue. Mamie. Ma Rosie. Je n'ai pas le droit de m'écrouler. De pleurer. D'avoir peur. Mais je suis effrayée. Je levai les yeux vers ma mère. J'ai terriblement peur. Je voudrais continuer à rêver. Ne pas me réveiller. Il n'y a pas de bruit dehors. Je pris la croix qui pendait à mon cou. Seigneur, aide-moi. Si tu es là, comment pourrais-je me sentir désemparée ? Il est là, Rosie. Je voudrais que le téléphone ne sonne jamais. J'ai peur d'être le rocher sur lequel on s'appuie. Et toi fille, t'as pas dit que même dans la peur, tu continues de marcher ? Mais je tremble, Mamie. Je frissonne. Mes cris vont jaillir d'une minute à l'autre et se transformeront en hurlements. Si tu étais là, Mamie... C'est des larmes que je vois là, Rosie. J'essuie tes larmes, fille et je les prends. Toi, reprends ton arme et bouclier. Reprends-les. Tiens. T'es loin d'avoir fini. La lumière t'a pas abandonnée, fille. Elle a simplement dévié quelques instants. La vie est comme ça. Qu'est-ce que tu feras quand y'aura que des nuages dans ta maison ? Je me penchai pour raccrocher le combiné qui pendait. Que se passe-t-il, Rosa ? demanda Augusta. Il y a de drôles de fruits dans les arbres, dis-je d'une voix caverneuse. Je respirai le plus lentement possible. Mon cœur allait s'échapper. Je passai la main dans mes cheveux. Augusta, veille sur les filles pendant mon absence. Où vas-tu Rosa ? demanda-t-elle d'une petite voix. C'est Jon. Je me dirigeai vers la chambre. Je fermai mes yeux humides, puis relevai la tête vers le plafond, les yeux écarquillés. Je portai une main à ma poitrine et l'autre empoigna mon pendentif. Je mis une robe. Une veste. Mes vieux souliers. Augusta était immobile au milieu du salon. J'aurais voulu lui dire quelque chose. Je ne trouvai rien de mieux qu'un sourire las. Je commençai à marcher dans la nuit. Ma main ne lâchait pas mon pendentif. Mon cœur voulait se sauver hors de ma poitrine. Seigneur, je n'ai que mes mains pour le retenir. Je sentais la violence des tourments qui attaquaient mon esprit. Pourquoi ai-je l'impression que je ne pourrai plus jamais revenir sur mes pas ? Mon cœur battait la chamade. Que se passait-il là-bas ? Je commençai à courir. Chaque pas me rapprochait de lui. Je veux voir ton visage. Ton sourire. Entendre ta voix. Te prendre dans mes bras. Être à la maison dans les tiens. Seigneur, faites qu'il aille bien. Seigneur, donnez-moi la force. Mes chevilles me faisaient mal. À quoi devais-je m'attendre ? De quelle horreur serai-je le témoin ? Le mieux était de vider mon esprit de toutes ses images et de chasser de mon cœur toutes les appréhensions. Je ferai face à la réalité. Quelle qu'elle soit. Mais une réalité sans toi ? Je courus plus vite. Des années que je n'ai pas filé ainsi. Lou et moi nous enfuyions à toute vitesse lorsque nous voulions éviter les punitions de Mamie. Je trottais derrière Tina et Lala lorsqu'elles étaient toutes petites. Je

courais vers Mamie après mes leçons d'école chez le pasteur Halle. Il rassemblait le plus de jeunes enfants noirs possible et il nous apprenait à lire, à écrire, à compter. Nous n'avions pas le droit d'aller à l'école comme les autres enfants. Les Blancs jugeaient que ce n'était pas nécessaire qu'on apprenne et découvre le monde. Ils avaient peur qu'avec toutes ces connaissances dont ils nous privaient, nous devenions trop importants. Qu'on devienne quelqu'un, disait Mamie. Je me souviens de Jonesy qui galopait jusqu'à chez moi le soir, uniquement pour me voir disait-il. Il m'embrassait et repartait en courant. À quoi bon tenter de me vider l'esprit lorsque les gens que j'aime s'y incrustent et font ce qu'ils veulent de ma tête ? J'entendis derrière moi le bruit du moteur d'une voiture. La camionnette ralentit à ma vitesse. Il s'agissait d'un homme et d'une femme noirs. Je m'arrêtai. La voiture s'immobilisa quelques mètres plus loin. L'homme descendit. Il me fit signe de m'approcher. Où est-ce que tu vas comme ça ? Je dois me rendre à l'église St-James. C'est pas beau là-bas. Monte avec nous. Je m'assis à l'avant près de la dame. La camionnette redémarra. Elle va à St-James dit l'homme à l'intention de la femme. Elle me dévisagea. C'est le bordel qu'on m'a dit. Je gardais les mains jointes sur mes cuisses. Mon mari est là-bas. Elle me jeta un rapide coup d'œil. Elle prit ma main. J'vais prier pour vous. Encore heureux qu'on ait fait nos valises reprit-elle sans lâcher ma main. Où allez-vous ? À Philadelphie dit l'homme. Y'en a marre du Mississippi, de cette Bon Dieu de ville. Pourquoi rester ? Mon père est mort et mon frère aussi. C'est pas le paradis, mais bon, on a une chance dans le Nord conclut-il. Le nord. Comme une terre promise. Pourquoi ne sommes-nous pas partis, mon amour ? Pourquoi sommes-nous restés ? Vous avez des enfants ? demanda la femme. Non, je n'en ai pas. Les miens sont partis avant nous avec le frère de Rufus. Je prie le Seigneur qu'ils arrivent sains et saufs. Y vont arriver Stella dit Rufus. Hum hum marmonna-t-elle. Le trajet se poursuivit en silence.

La camionnette s'immobilisa. Je serrai les deux poings contre ma poitrine. Mon cœur. Il allait s'enfuir. Je descendis de la voiture. J'ignorai Rufus qui me priait d'attendre. Ce que je vis me coupa le souffle. Une masse d'air chaud souleva légèrement mes cheveux. Je levai les yeux au ciel. Il était orangé. La fumée irritait mes yeux. Je serrai les dents pour ne pas crier.

L'église St-James était en flammes. Comme toutes les autres avant elle. Il y avait, planté dans le sol, une énorme croix de bois en feu. Juste devant l'église. C'était l'œuvre du KKK. Une croix

en feu devant une église incendiée. Quel sacrilège ! Un des lieux où l'on planifiait toutes nos luttes. Je portai la main à mon front. Je n'arrivais pas à respirer. Y'avait-il des gens à l'intérieur ? Serais-tu encore au cœur du brasier ? Il y avait des gens blessés au sol. Ou peut-être bien morts. Trois policiers blancs aidaient des gens blessés à se lever. Quelques autres restaient immobiles près de leur voiture. Ils riaient. Rufus m'empoigna le bras. Attends ! C'est dangereux avec les flics. La police, dis-je froidement. Que feront-ils ? Ils peuvent bien m'arrêter. Il est là. Quelque part. Je dois le retrouver. Tu l'aides pas si on t'arrête ou pire... dit Rufus. J'ai fini d'attendre dis-je. Il soupira. Je ne te retiens pas. Partez, ta femme et toi. Allez rejoindre vos enfants à Philadelphie. C'est quoi ton nom ? Rosa. Eh ben, bonne chance Rosa.

Des gens couraient dans tous les sens. Je regardais parmi les morts étendus sur le sol et je vérifiais si Jonesy ne s'y trouvait pas. Mon cœur s'affolait à chaque visage. Je me sentis coupable de me réjouir lorsque je constatais que, parmi tous ces visages barbouillés de sang, je ne reconnaissais pas le tien. Rosa ! Je regardai par-dessus mon épaule. Rosa ! Lydia se jeta dans mes bras. Je mordis ma lèvre inférieure au sang. Elle me caressa les cheveux. Je savais que tu viendrais tout de suite, dit-elle. Est-ce que tu as vu Jonesy ? Elle hocha la tête négativement. Reste avec nous. Je la suivis. Yvette est blessée dit-elle. Lydia prit ma main. Il faut que je trouve Jon murmurai-je. Je ne voulais pas la suivre. Je pouvais à peine marcher. Depuis quand mes pieds ne me permettaient-ils plus d'avancer ? Il faut que je trouve Jon répétai-je. Paul est là-bas. Yvette était assise sur le sol. Elle a une jambe cassée, dit Lydia. Rosa dit Paul en levant les yeux vers moi. On va trouver Jon. Il doit bien être quelque part. Ricky regarde près de la route. Tu sais... Je levai la main pour qu'il se taise. Je m'agenouillai près d'Yvette. Tassez-vous de là ou on vous arrête tous dit un policier au loin. Je vais chercher Jonesy dis-je. Rosa dit Paul. Lydia mit la main sur le bras de son mari. Je me dirigeai vers la route. C'est donc ainsi que tu te sentais Lou. Peut-être pas. Au bord de la route. Ton fils étendu à terre comme un animal blessé. Seigneur, aide-moi à marcher. Le frère de Paul, Ricky, vint à ma rencontre. Rosa, y'a que cinq personnes sur la route. Tu comprends ce que j'veux dire. L'église a brûlé. Les Blancs battaient les Noirs qui essayaient de partir. La police, elle fout rien. Ils l'ont peut-être arrêté. Je regardai Ricky droit dans les yeux. S'ils l'ont arrêté, il ne sera peut-être pas vivant.

Je revins sur mes pas. J'entendis des cris derrière l'église en flammes. Je m'avançai dans le vacarme. Les battements de mon cœur accélérèrent. Que se passait-il ? Seigneur, donne-moi la force. Je m'arrêtai net.

Je les vis. Ces drôles de fruits. Les fruits dont Lydia m'avait parlé plus tôt cette nuit. Ce n'était pas des fruits savoureux. Prêts à cueillir. Aucun enfant ne serait excité de les porter à leur bouche. Ces fruits-là, suspendus à un arbre, ils étaient sales. Pourris. Noirs et sanglants. Deux hommes étaient pendus. Une branche chacun. Quelques personnes tentaient de les détacher. Je m'agenouillai. Je n'osais pas approcher. Je frottai mes yeux. Je regardai autour de moi. Le point de non-retour. Je me relevai. Où es-tu ? Ils décrochèrent le premier fruit. Puis l'autre. Je n'osais pas m'approcher de cet arbre. Mes mains tremblaient. Je m'avançai plus près. J'inspirai profondément et je courus vers l'arbre. Un homme me regarda. Ils sont morts ça fait longtemps dit-il. Je regardai leurs visages. Ceux-là – il pointa deux hommes du menton – les Blancs les ont battus quand ils ont essayé de les détacher. Je savais que je verrais ton visage. Ton chapeau était là, à quelques mètres de toi. Je le ramassai. Je m'agenouillai près de Jon. Je n'osais pas le toucher. Je ne m'étais pas risquée à m'approcher des arbres, car je savais que tu t'y trouvais. Je tentai de retourner le corps. Il était lourd. L'homme m'aida à le placer sur le dos. Mon fruit délicieux, te voilà. Je pris Jon dans mes bras. Je caressai ses cheveux. Ses yeux étaient enflés. Tout comme le reste de son visage. Je touchai ses lèvres ensanglantées du bout des doigts. Mon amour. Je n'en ai pas fini avec toi. Je n'ai pas encore fini de t'aimer. Je levai les yeux écarquillés au ciel. Jon, murmurai-je. Parle-moi. Je le berçai. Dis-moi quelque chose. N'importe quoi. Je ne pus les empêcher d'inonder mon visage. Les larmes. Je ne voulais pas trembler, mais je n'y pouvais plus rien. Il est mort ? demanda l'homme. J'enlaçai Jon et posai sa tête contre ma poitrine. Enlace-moi à ton tour. Juste une dernière fois. J'approchai mon oreille de sa bouche. Il respire, dis-je d'une voix à peine audible. Monsieur, aidez-moi. Il respire. Prenez les pieds dis-je. Aidez-moi à le transporter. T'as une voiture ? Je hochai la tête. Nous avançons lentement vers l'avant de l'église ou, du moins, ce qu'il en restait. Lydia criais-je. Paul ! La police avait déserté les lieux. Paul vint à notre rencontre. Il me poussa et souleva Jon. L'homme et lui l'emmenèrent jusqu'à la camionnette. Ils étendirent son corps à l'arrière. Yvette était assise juste à côté. Il est vivant ? demanda Lydia. Il respire répondis-je. Je remerciai l'homme. Il leva son chapeau et me souhaita bonne chance. C'était la deuxième fois, cette nuit, que l'on me souhaitait bonne chance.

Je ne veux pas être désemparée. Je n'ai besoin que de ta lumière, Seigneur. Rosa, on va aller chez moi. C'est moins loin dit Lydia. Faut pas qu'on traîne sur la route, dit Paul. Les filles sont toutes seules, dis-je. Paul va te ramener dit Lydia. Je vais veiller sur Jon et Yvette à l'arrière dis-je. La camionnette démarra. Nous laissons derrière nous les morts et les flammes. J'observai le ciel. Il était rosé. Je priais pour une aurore moins agitée.

Jonesy était couché sur le lit du fils de Paul et Lydia. Son œil droit était entrouvert. Je retirai sa chemise tachée et ses chaussures sales. Je lui laissai son pantalon. Je soignai ses blessures à l'aide d'un chiffon et de l'eau chaude. Il avait besoin d'un médecin, mais qui viendrait nous aider ? Je songeai à Jamie, l'ami de Jon, mais je ne connaissais pas son numéro de téléphone. Augusta connaissait peut-être un médecin. Il me fallait une assistance immédiate. Je n'étais pas formée pour soigner de telles blessures. Je n'avais que l'amour à prodiguer. Je craignais que cette fois-ci, ce ne soit pas suffisant. Tiens bon Jon, murmurai-je. La fumée avait noirci ses pieds. Je les nettoyai tendrement. Il avait des brûlures aux mains. J'épongeai son front, sa bouche. Je me penchai tout près de son visage. On a le temps Jon, susurrai-je. N'abandonne pas. Quelqu'un cogna à la porte. Entrez, dis-je. Le fils de Paul passa la tête dans l'embrasure. Cole, viens. Il s'avança. Il avait grandi. J'peux t'aider ? Veille sur Jon, tu veux ? Je vais aller chercher de l'eau. Est-ce qu'il a dit quelque chose ? Je tournai la tête vers Jon. Non. J'espère que ça ira, dit Cole. J'ai perdu mon grand-père y'a quelque temps. J'comprends quand même. Je lui souris, pris le bol d'eau et sortis de la chambre. J'ai envie de me coucher près de toi. J'ai la folie de penser qu'au contact de ma peau, tu te réveillerais. Tu me regarderais. Tu sourirais. Tu dirais n'importe quoi pour ne plus que je m'inquiète. Lydia, dis-je en entrant dans la cuisine, tu as un téléphone ? Approche, dit-elle. Je saisis le combiné entre mes doigts. Je tremblais encore. Je composai le numéro de Lou. Un coup. Puis deux. Trois. Quatre. Je raccrochai le combiné. Je m'inquiète pour Lou lâchai-je. Je n'ai pas de ses nouvelles et avec ce qui arrive... Je repris le combiné. Tina répondit. Tatïe ? Vous allez bien ? Ouais. Et Lala ? Elle va bien. Je peux parler à Augusta s'il te plaît ? Il y eut un silence. Elle peut pas se lever, tatïe. Je rentre bientôt, d'accord ? Bientôt ? répéta Tina. Ne t'inquiète pas. Veille sur ta sœur. Je raccrochai le combiné. Paul posa sa main sur mon épaule. T'inquiètes pas, ma sœur. Je n'étais pas en paix. Je n'arrivais pas à croire que tout irait bien. Que je n'aurais pas à me soucier de quoi que ce soit. Je retournai à la chambre. Je posai le bol d'eau au sol. Lydia entra à son tour. Elle se plaça à mes côtés. Elle me tendit une

tasse. Essaie de lui faire boire ça dit-elle. Elle se pencha près de la bouche de Jon. Y'a du souffle. Qu'est-ce que c'est ? dis-je. Du thé. Ça devrait l'aider un peu. Elle posa la main sur mon épaule. Paul et moi, on va te ramener chez toi. Jon sentira qu'il est chez lui. Cole, dit-elle, aide Rosa à lui donner le thé. Cole leva la tête de Jon très lentement. Je caressai sa bouche avant d'approcher la tasse au bord de ses lèvres. Ça va couler tout seul Rosa dit Lydia. Lève sa tête un peu plus Cole, dis-je. Le mouvement de sa gorge indiquait que le liquide chaud descendait tranquillement. Voilà dit Lydia. Ça réveillerait un cheval. Cole, va chercher des vêtements propres ordonna sa mère. C'était vraiment une sale nuit dit-elle. On tombe tous comme des mouches. Sacrée ville. Je haussai les épaules. Ce n'est pas la ville, Lydia. Ce sont les gens qui y habitent.

Je montai à l'arrière de la camionnette avec Jon. Le soleil était chaud. L'air était léger. La brise douce sur mon visage. Je détachai mes cheveux. Le ciel était si bleu. Il n'y avait pas de nuages. Je frottai les mains contre ma jupe. J'avais l'impression qu'il s'agissait d'un jour comme un autre. Comme si rien ne s'était passé. Il n'y avait pas eu de terreur. De cris. De flammes. Ce nouveau jour était lavé de tout ce qui s'était passé hier soir. Je passai la main dans les cheveux de Jon. Je pris sa main entre la mienne. En réalité, cette nuit nous a enlevé des gens qui comptaient pour quelqu'un. Les hommes blancs décidaient de la valeur de nos vies. Ils jouaient à un jeu audacieux. Ils s'amusaient à jouer à Dieu. C'est dangereux, des hommes qui se donnent autant de pouvoir. Et nous, Noirs, nous devons soit le reconnaître soit mourir. Je regardai Jonesy. Toi et moi, nous avons déjà décidé.

La camionnette se gara devant la maison. Paul et Lydia descendirent du véhicule. Je descendis à mon tour. La porte d'entrée s'ouvrit. Les filles coururent vers moi. Je m'agenouillai et les pris dans mes bras. Tatïe, dit Tina, on s'inquiétait pour toi. Vous allez bien les filles ? Elles hochèrent la tête positivement. Augusta, elle va bien ? Ouais dit Tina, mais ses jambes lui font mal qu'elle dit. Et man' ? dit Lala. Elle va bien murmurai-je. Attendez-moi à l'intérieur. Lydia prit les filles par les épaules. Je me tournai vers Paul. Tu as besoin d'aide ? Laisse-moi faire dit-il. Il rapprocha le corps de Jon près du plancher de la camionnette. Paul plaça ses mains sous les aisselles. Il le glissa doucement sur le sol pour ensuite le soulever d'un coup. Il mit un de ses bras autour de ses larges épaules. Les orteils de Jon traînaient dans la poussière. Sa tête ballotait dans tous les sens. Rosa, prends l'autre bras dit Paul. Je mis le bras droit de Jon autour de mes épaules. Nous

le soulevâmes du sol. Nous montâmes les marches lentement. Ça va Rosa ? dit Paul. Ça va aller toi ? dis-je. J'ouvris la porte. La chambre est par là. Je croisai le regard d'Augusta qui était assise dans le canapé. Paul observa Augusta un instant avant d'entrer dans la chambre. Il coucha Jonesy sur notre lit. Il s'essuya le front. Voilà ! Il devrait être bien là. Merci Paul. La violence nous a rapprochés on dirait, dit-il. On n'a pas à se perdre de vue. S'il y a quoi que ce soit, viens me voir. Notre maison est la tienne. Il me serra dans ses bras. Je n'hésiterai pas, murmurai-je. Il tapota mon dos puis me repoussa. Nous retournâmes dans le salon. Je t'ai laissé un pot rempli de thé sur le comptoir de la cuisine dit Lydia. Prends soin de lui, d'eux et de toi si possible. Tout va bien avec la dame blanche ? dit-elle dans un murmure en approchant son visage du mien. Oui, ce n'est pas un problème. Ne t'inquiète pas. Téléphone-moi demain dit Lydia. Elle toucha gentiment ma joue. Au revoir tout le monde dit Lydia. Paul leva son chapeau en guise de salut. Je les suivis dehors. Lydia me salua une dernière fois. J'attendis que leur voiture ne devienne qu'un point noir. Je refermai la porte et m'appuyai contre celle-ci. Augusta, Tina et Lala m'observaient. Je relevai le menton. Les filles, allez dans votre chambre. Je viendrai vous voir tout à l'heure, d'accord ? Tina prit la main de Lala. Je m'agenouillai près d'Augusta. Je posai la tête sur ses genoux tremblants. La nervosité avait diminué et la fatigue prenait maintenant d'assaut mon corps. Je n'avais pas dormi de la nuit. Ma tête était si lourde qu'elle aurait pu tomber. Éclater. J'avais peur. L'espoir me tenait éveillée. J'avais chaud. J'avais froid. J'étais exténuée. Le sommeil ne viendrait pas. J'avais des doutes. Ma foi était plus forte. Augusta commençai-je. J'avais la bouche pâteuse. J'ai vu les flammes moi aussi. Les mêmes que Jon. Celles qui ravagent tout. Celles qui doivent nous faire tomber. Celles qui nous rapprochent de la mort. Je relevai la tête et posai le menton sur son genou. Ils ont brûlé l'église. Il y avait cette énorme croix en feu. La police ne faisait rien. Il y avait des gens sur le sol. C'était horrible. Tu parlais de fruits dit Augusta. Je parlais des gens pendus à un arbre. Elle pinça les lèvres. C'était abominable. Jon a tenté de les aider et les Blancs l'ont battu. Jon a besoin d'un médecin. Je connais un médecin dit soudainement Augusta. Mais il n'y a qu'un seul problème. Il vit à Washington. Je ne sais pas si Jon tiendra le coup aussi longtemps dis-je faiblement. Aide-moi, dit-elle. Je l'aidai à se lever. Nous entrâmes dans la cuisine. Elle s'appuya contre le mur et décrocha le combiné. Je me dirigeai vers la chambre. La poitrine de Jon se soulevait très lentement. Je recouvris son corps avec une de nos vieilles couvertures. Je me couchai près de lui. Je posai ma tête sur son épaule et fermai les yeux.

Et comme à son habitude, Jonesy ne cesse plus de mordiller mon oreille, caresser mon ventre, frotter ses pieds secs sur les miens. Il me regarde. Il ne sourit pas. Il ne parle pas. Je caresse sa joue, brûlante. Il fait glisser ses doigts entre mes cuisses, chatouille mon clitoris. Je soupire. Je retiens mon souffle. Je le regarde fixement. Il humecte ses lèvres du bout de la langue. Il y a une perle de sueur à son front. Je caresse ses fesses. Son dos. Ses cheveux. Mes doigts s'impatientent. Je saisis fermement son pénis. Il a un drôle de sourire. J'ai envie de toi, ma Rose, dit-il. Le soleil se lève. Il frotte son nez contre le mien. Il entre à l'intérieur de moi. Il embrasse mon cou. Je cherche son regard. Ses yeux langoureux, la pesanteur. Je pose un doigt sur ses lèvres. Je fais un signe de tête vers la porte. Ses lèvres sont entrouvertes comme s'il allait dire quelque chose. Le bruit du verre qui se fracasse sur le sol me fait sursauter. Jonesy ne s'en formalise pas. Je le repousse. Rosa, gémit-il. Je mets ma robe de nuit puis ma robe de chambre. Je me dirige vers la cuisine. Augusta est agenouillée au sol. Je voulais du lait, dit-elle. Assieds-toi, dis-je. Je fais des dégâts. Je t'ai réveillée ? Non, pas du tout, dis-je. Je ne pouvais plus dormir dit-elle en se frottant les yeux. Ton pantalon est mouillé dis-je. Augusta trouve appui contre mon bras. J'ouvre la porte de la salle de bains, tourne les robinets et referme la porte. Je regagne la chambre. Jonesy est allongé sur le dos. Augusta a cassé le pot de lait. Jonesy ne répond pas. Il caresse mes cheveux. Tu te décides à me donner des enfants Rosa ? Espiègle, il choisit toujours ces moments après l'amour pour réitérer l'éternelle question qui tombe ennuyeusement au creux de mes oreilles. J't'ai donné le plaisir, ma Rose. Tu n'as pas fini de me donner du plaisir dis-je en riant. Sois sérieuse maintenant. Je feins de ne pas l'entendre. Je m'occupe à caresser ses cheveux raides. En riant, il ajoute que Mamie Nina a eu raison de m'appeler vieille fille. Elle serait fière, je crois, dis-je. Mamie Nina. Une femme solide comme le fer. Un cœur comme de la canne à sucre. Doux comme le coton. Elle disait quand je tremblais, Rosie, et que mes hurlements se transformaient en tremblements, je pensais à ta sœur et toi et à votre père. J'te dis tout passe Rose, même les mauvais moments. C'est comme ça qu'on devient forte. Pourquoi on n'irait pas dans le Nord, Jon ? Pour faire des enfants ? Non, pour recommencer. Il sourit. Al m'a dit qu'y'a du travail pour les Noirs là-bas. Tu crois qu'on serait mieux ? Je ne sais pas, dis-je en effleurant son menton avec mes doigts. Faut que j'te donne une vie, ma Rose. C'est ce que Mamie voudrait pour toi. Et je lui ai promis que je m'occuperais du mieux que j'peux de toi. On a déjà une vie

dis-je. Je me levai et abandonnai Jonesy dans notre lit. L'air était léger. Le soleil se cachait derrière les nuages, mais il ne faisait pas noir. Ma maison était lumineuse. Augusta préparait des œufs. Du pain. Le calme qui régnait dans chaque recoin des pièces. Mes pieds nus sur le bois ne faisaient pas bruit. Jonesy vint me rejoindre. Augusta parlait de David. On va sûrement aller dans le Nord, dit Jon. Je le regardai, étonnée. Ah bon, qui t'en a donné l'idée ? Je crois que ça te ferait plaisir. Y'a du travail là-bas, dit-il en s'adressant à Augusta. Je pourrais faire un autre métier. Y'a des bons emplois pour un Noir. Y faut penser à l'avenir. Vous avez raison d'y penser dit Augusta. Les choses se bousculent parfois et ce n'est pas drôle d'être... Elle cherchait un mot. Désemparée, dit-elle. Impossible que tu sois un jour désemparée mon amour, dit Jonesy. Je pris entre mes doigts le signe de croix qui pend à mon cou. Le Seigneur est toujours avec moi. Comment pourrais-je, un jour, me sentir désemparée ? Lou entra dans la cuisine avec Tina et Lala derrière elle. Bonjour les filles ! dis-je. Lou s'avança tranquillement vers moi. Je la serrai dans mes bras. Ça fait du bien de te voir, dis-je. Elle resserra son étreinte. Elle s'assit à la table. Jon engagea la conversation. Des années que je n'ai pas vu une telle scène. Pas de discussions enflammées, de remarques acerbes, de regards insolents, de sourires confisqués par la tension qui occupe tout l'espace de la petite cuisine. Simplement le calme. Mon amour, Lou viendra avec nous au local demain. Je posai la main sur l'épaule de ma sœur. C'est vrai ? dis-je. Ouais, ouais, c'est vrai. Me saoule pas avec un grand discours, Rose. J'vais venir parce que j'en ai envie. Je n'ai rien à redire ma sœur. Je suis simplement heureuse que tu viennes. Elle ne souriait pas, notre Lou, mais je sentais que son cœur profitait de notre présence, qu'elle se plaisait à être là, avec moi, près de nous. Je m'étais battue pour qu'elle me laisse entrer, qu'elle me laisse caresser ses cheveux ou que je puisse poser la main sur son épaule. Que Dieu permette qu'elle s'ouvre encore un peu. Elle va éclore, je le sentais. J'espérais chaque personne assise à ma table aussi heureuse que moi. Ce n'était pas une célébration, mais que nous soyons rassemblés me faisait un bien immense. J'entendis le hennissement d'un cheval au loin. Je tournai la tête vers la fenêtre. Il y avait beaucoup trop de lumière. Une main tira les pans de ma jupe. Je tournai la tête. Tatïe. Je regardai Jon. C'était le même visage tuméfié, sans voix. Tatïe, tu t'es endormie dit Lala. Je m'assis au bord du lit. Vous avez faim ? Je me levai. Augusta était assise dans la cuisine. Qu'est-ce qu'il a tonton ? dit Tina. Je dirigeai les filles dans le salon. Asseyez-vous. Elles prirent place dans le canapé. Une demi-vérité, Rosa. Il ne va pas très bien en ce moment. Il est blessé ? demanda Lala. Oui, il est blessé. Il va s'en remettre ? demanda Tina. Bien sûr

qu'il va s'en remettre. Qui l'a blessé ? dit Tina. Je ne répondis pas tout de suite. Il y avait... une bagarre... Écoutez les filles, promettez-moi que vous veillerez bien l'une sur l'autre. C'est très important. Peu importe ce qui arrivera, si vous avez besoin d'aide, il faut être là l'une pour l'autre. D'accord ? Elles hochèrent la tête. Je nouai le tablier autour de ma taille. Cela t'a fait du bien ? dit Augusta. Hum dis-je en étirant le cou. J'ai appelé mon ami, le médecin. Je lui ai dit que j'étais malade, que j'avais besoin de soins. Je ne sais pas s'il serait venu si... Je comprends, dis-je en l'interrompant. Merci Augusta. Ne t'inquiète pas. Jon a sauvé ma vie. Et après nous serons quittes. Elle rit. Il viendra dans quelques jours. Il tiendra le coup, dis-je. Je sais qu'il tiendra. J'en suis sûre et certaine. Il est solide, dit Augusta. Il est fait du même bois que ma mère, dis-je. Et le cœur, lui, il est doux comme l'herbe, chaud comme l'amour. Je cassai un œuf dans la poêle. Où est-ce qu'elle est maman ? demanda Lala. Je sursautai. Seigneur, je ne sais pas. Elle va bien chérie, dis-je. Est-ce qu'elle va venir bientôt ? dit Tina. Bien sûr. Mais je ne le savais pas.

Les filles étaient enfin endormies. Je décrochai le combiné. Pas de réponse. Que se passait-il donc, Lou ? J'aurais aimé pouvoir coucher ma tête sur l'épaule de ma sœur. Celle qui m'en voulait. Dans toute cette tourmente, j'aurais voulu qu'elle soit là. Je sais bien que Lou ne me donnerait jamais la présence que j'espérais. J'en rêvais tout de même. J'allai dans le salon retrouver Augusta. Les filles sont couchées, tu n'as pas envie de faire la même chose ? Elle massait ses genoux. Ils me font souffrir. Attends, j'ai quelque chose pour ça. J'allai dans la cuisine et pris un petit flacon dans une armoire. C'est une huile que Mamie utilisait lorsqu'elle ne pouvait plus supporter la douleur. C'est sa mère qui lui avait montré comment la préparer. Tu verras, tu te sentiras beaucoup mieux. Je retroussai son pantalon du bas vers le haut jusqu'au genou. On dirait que c'est enflé. C'est une chance que ton ami vienne dis-je en frottant mes mains huileuses l'une dans l'autre. Il pourra regarder ça. Je commençai à masser doucement. Elle gémit. Tu dormiras bien mieux, tu verras. Je ne savais pas comment je faisais. Pour garder mon calme. J'aurais tout brisé. Mis ma maison sens dessus dessous. Crié jusqu'à en pleurer. Mais je restais calme. Je n'avais pas le temps. Mamie disait que j'avais le droit de pleurer lorsque j'étais toute seule, quand personne ne regardait. Je n'avais pas osé trembler ce soir lorsque je m'étais retrouvée seule dans la cuisine. J'avais peur qu'on les entende mes tremblements. Je ne voulais pas que les filles s'inquiètent. Mais elles s'inquiétaient déjà. Et j'avais le sentiment de

ne rien pouvoir y faire. Elles avaient besoin de leur mère. Je redescendis le pantalon d'Augusta. C'est chaud dit-elle. Oui, c'est ça qui fait du bien. Je l'aidai à se coucher. Elle ferma les yeux aussitôt. J'aurais aimé pouvoir m'endormir aussi rapidement. Je mis mon manteau. Je priais alors que j'imaginai le pire. Je marchai vers la maison de Lou. J'avais laissé Augusta, les filles et Jon seuls. Pas pour longtemps. Il n'était pas tard. Je reviendrais avec Lou. Les filles seraient heureuses de voir leur mère. Et je ne m'inquièterais plus pour elle. De loin, sa maison avait l'air bien triste. Je frappai un coup. Puis deux. Puis trois. Puis quatre des deux mains. Je regardai par les fenêtres avant. Je me dirigeai vers l'arrière. La serrure n'était pas verrouillée. Je me dirigeai vers le salon. Cuisine. Chambre. Salle de bains. Aucune trace de Lou. Tout signe de vie avait disparu. Il n'y avait rien. J'avais l'impression que personne n'avait vécu dans cette maison. Cette maison s'était vidée de tous ses souvenirs. Je vous en supplie, Seigneur. Je soupirai puis m'accroupis. Les tremblements s'emparèrent encore une fois de mes épaules. Et les larmes de mes yeux. Lou ! Mais qu'as-tu fait ? Je n'arrivais plus à respirer. Je cognai le sol de mon poing. Qu'as-tu fait, Lou ? J'entendis le plancher craquer. Je levai les yeux. C'est bien c'que tu crois, ma vieille. J'ai pas eu le choix de me casser, ma sœur. Je me levai d'un bond. Sale égoïste ! as-tu pensé aux filles ? Que vont-elles devenir sans leur mère ? T'es là, pas vrai ? Mais je ne suis pas leur mère, Fanny ! C'est toi ! Hum, t'as pas envie de jouer à la merveilleuse maman, ma sœur ? Sainte Rose a plus envie de jouer ? Ça t'arrange plus là, hein ? Elle ricana. Tu ne peux pas les abandonner, Lou. S'il te plaît. Pourquoi pas ? Parce que tu es leur mère, criai-je. Non, Rosa. Arrête, Lou. Crache le morceau dit-elle d'une voix douceuse. Toi et moi, on connaît la vraie raison. Tais-toi, Lou. Ou quoi ? Je te les laisse, mes gosses, c'est un cadeau. Je n'en veux pas de ton cadeau, lâchai-je. Lou sourit de toutes ses dents. Elle tapota ma joue. Voilà ma sœur. Tu vois, c'était pas compliqué. Je m'écroulai sur le sol poussiéreux. Lou se pencha au-dessus de moi. Tu continues comme tu fais, ma sœur. Des bisous, tu leur donnes à manger, tout le bordel, et le tour est joué. T'as toutes les réponses, ma Rosie. Ne m'appelle pas Rosie. Putain, Rosa, Rose, R ! Je t'ai pas donnée de chance, on dirait. Je fermai les yeux. Tu n'as jamais donné de chance à personne, dis-je. Je les rouvris. Lou avait disparu. Comment allais-je faire pour me lever ? Prends ton arme et ton bouclier, Rosie. Mamie me tendit la main. Je l'empoignai. Qu'est-ce que je vais faire, maman ? Ta sœur te l'as dit, non ? Tu fais comme toujours. Et qu'est-ce que je fais si je ne sais plus comment, maman ? Mais tu sais Rosa, tu sais, ma Rose. Mamie caressa ma joue. T'as pas le droit d'abandonner, Rosa. J'essuyai les larmes qui roulaient le long de mes

joues. Je pris quelques vêtements et des souliers pour les filles. Je regardai autour de moi une dernière fois. Je quittai la maison comme tous ceux qui l'avaient fait avant moi. La douleur qui transperçait mon cœur de toutes parts était indescriptible. Je m'assis sur les marches. Kim, la voisine de Lou m'interpella. Elle est pas là, Lou. Où est-elle allée ? demandai-je. Elle haussa les épaules. Ça fait un moment que j'l'ai pas vue. La dernière fois que j'l'ai croisé, elle était saoule. C'était l'après-midi ou le soir. Un m'sieur est venu la chercher. Le bébé, au creux des bras de Kim, pleurait. Elle le secoua légèrement. Quel monsieur ? Kim haussa les épaules. Elle continua son chemin. Je repoussai mes cheveux dans mon dos. J'essuyai mon front en sueur. Je plaçai la tête entre mes mains. Rosa, tu veux un verre d'eau ? demanda Kim. Elle me fit un signe de tête. Nous entrâmes dans sa maison. Il y avait une cuisine et un salon non séparé, un lit en fer sous la fenêtre. Dans le fond, une salle de bains. Assieds-toi. Elle enveloppa le bébé dans un linge et le posa sur le lit. Quel âge a-t-il ? Elle a six mois. Elle me tendit un verre d'eau. L'eau était chaude. J'suis désolée pour Lou. Moi aussi, répondis-je. Et le père, où est-ce qu'il est ? Il est parti depuis longtemps, dis-je. Quelle malchance ! Mark, il travaille pour ça dit-elle. Elle leva les bras et regarda autour d'elle. Elle laissa ses bras retomber sur ses maigres cuisses. C'est mieux que rien. Y'a pire. Les p'tites, tu vas t'en occuper ? demanda-t-elle. Elles n'ont personne d'autre. Il n'y a que moi. Ah, Seigneur, j'me demande où est-ce qu'il est parfois, dit Kim. Elle but son verre d'eau d'un trait. Tiens bon ma sœur. Tiens bon. Elle tapota ma cuisse. Je bus mon verre d'eau. Elle m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée. Je repris la route vers la maison.

Je me dirigeai tout de suite vers la salle de bains. Je me serais bien éternisée, mais je n'arrivais pas à me calmer. Je n'arrêtais pas de penser à Lou. Je me demandais ce qu'elle faisait. Pourquoi était-elle partie ? Comment avait-elle pu ? Comment avait-elle pu abandonner ses enfants ? Je sortis de l'eau chaude. J'avais l'impression que la chute de chacune des gouttes sur mon corps emportait avec elle toutes les émotions que j'avais ressenties depuis la nuit dernière. Tous les doutes que mon esprit avait forgés. Dieu me testait-il ? Ma foi était comme la flamme d'une chandelle. Seules mes mains pouvaient empêcher l'air de l'éteindre. Mais c'était mon corps entier, la force que je puisais de toutes parts en moi qui la garderais allumée. Je m'essuyai, m'habillai. Je me couchai auprès de Jon. Je l'enveloppai d'un bras. Ma tête sur son épaule. Une main sur sa poitrine.

Le soleil n'était pas encore levé, mais ses rayons ne tarderaient pas à éclairer la chambre. Mes bras n'enveloppaient plus le corps de Jon. J'étais tournée face à la fenêtre. Je me retournai vers lui. Je plaçai ma main sur sa poitrine. Je soulevai son chandail. Je replaçai ma main. Je posai la tête sur sa poitrine. J'approchai mon visage de sa bouche. Son nez. Je secouai ses épaules. Ses cheveux. Ses joues. Je touchai sa bouche que j'embrassai ensuite. Je secouai son torse. Je me plaçai à califourchon sur son corps. Je posai encore la main sur sa poitrine. Puis l'autre. Puis les deux. Je passai la main dans mes cheveux. Je l'embrassai encore. Je posai ma tête sur son sein. Je fermai les yeux si fort. Ma bouche eut un goût salé tout d'un coup. Je fourrai ma tête dans son cou. Je pris ses mains entre les miennes. Je ne pouvais pas contrôler les tremblements de mes épaules. Bras. Mains. Le mal qui me fendait le ventre depuis les flammes. Le picotement de mes jambes. Mes orteils. Ton odeur. Je reniflai son cou. Où était-elle ? Son odeur s'était dissipée avec la fumée. Son sourire. Tes mots. Tu t'es tu à côté de moi. Je n'ai pas pu remettre les mots dans ta bouche. Chatouiller ta gorge pour que tu parles. Je me suis assoupie juste à côté de toi. Toi, tu t'es endormi près de moi. Ah, Seigneur, vous n'avez pas été patient avec moi. J'ai prié. J'ai espéré. J'ai gonflé ma foi d'amour de vous. Ah ! vous me testez. Et je perds aujourd'hui. J'ai dit que j'accepterais tous les obstacles que vous déciderez de m'imposer. Cet obstacle-ci, j'aurais voulu l'affronter libre. Et vieille. Seigneur, ayez pitié de moi, même si je ne suis pas digne de votre bonté. Mon amour. Voilà une éternité que j'ai chanté avec toi. Voilà une éternité que j'ai senti ton corps vibrer sur le mien. Mes yeux ont vagabondé au milieu de ton dos pour une dernière fois lorsque tu as marché loin de notre maison. Dieu t'a rappelé vers lui. Et lorsque je dirai ton nom, c'est le silence lourd de mon amour qui me reviendra en écho partout dans notre maison.

Je pris le combiné. J'appelai Raymond. Il décrocha tout de suite. Raymond, c'est Rosa. Je vais avoir besoin de toi pour une seconde fois. Il soupira. C'est pas... Je l'interrompis. Oui. Il soupira encore. Je viens tout de suite. Je raccrochai. Je me déplaçai jusqu'au salon, je m'assis près de Tina. Elle posa sa tête sur mon bras. Lala s'assit sur mes cuisses. Il faisait chaud. J'essuyai mon front. Je n'avais aucune idée de ce que je devais faire de mon corps. Venez les filles, on va s'asseoir dehors. Est-ce que maman arrive ? dit Lala. Je pris sa main dans la mienne sans répondre. Augusta somnolait dans le canapé. Je me laissai tomber sur les marches. Les filles s'assirent près de moi. Je caressai les cheveux de Lala. Est-ce que maman va venir ? demanda

Tina. Je gardai les yeux rivés sur la route. Fanny Lou traînait ses pieds dans la poussière. Elle sifflait. Elle arriva à notre hauteur. Elle s'assit près de moi. Alors, merveilleuse Rose, qu'est-ce que tu vas leur raconter ? Que leur mère est une putain d'égoïste ? C'est la vérité. Je suis une putain d'égoïste. J'ai sauvé ma peau, Rosa. Je l'observai. Si tu revenais Lou, je ne serais pas fâchée, tu sais. Elle rit. Ouais et tu me renfilerais les p'tites ? Je t'en prie, dis-je. Pas question, ma sœur. Tu peux t'imaginer toutes les conneries que tu veux, mais pas ça. Je détournai le regard. Écoutez-moi les filles. J'ai parlé avec votre maman, ce matin. Elle va très bien. Elle a des affaires à régler. Quand on pourra lui parler ? demanda Tina, sceptique. Elle rappellera et elle vous aime très fort. Tina soupira et commença à marcher devant la maison. Lala posa sa tête sur mon sein. Tu vois, belle Rose, c'était pas compliqué, hum ? Lou posa un baiser sur mon front. Bordel, Rosa ! Ça ira. Elle reprit la route. J'aurais voulu lui crier de ne pas me laisser seule. Pas elle aussi ! Un troisième creux se formait dans mon cœur. Le premier laissé par Mamie. Celui de Lou. Et l'autre laissé par toi. Ils n'avaient pas la même forme. La sensation n'était pas semblable, car l'amour était différent. Mais la peine, elle, me rongait l'estomac. On arrivait à la fin d'un livre quand je voulais retourner au début. Ou au milieu. J'aurais voulu changer quelque chose. Ah, Rosa, qu'aurais-tu pu changer contre la volonté de Dieu ?

Tina, dis-je, attache les boutons, tu veux ? Elle s'exécuta. Je passai les mains sur ma robe noire froissée. Je coiffai mes cheveux, ceux de Lala puis ceux de Tina. Je regardai par la fenêtre du salon. Je vis la camionnette de Paul. Allez, les filles. Paul va t'aider, dis-je à Augusta. Tina, ouvre la porte. Paul entra. Il posa un baiser sur ma joue. Il aida Augusta à se lever. Nous quittâmes la maison. Je m'assis en avant avec Lala. Augusta et Tina en arrière. Le chemin se fit en silence. La camionnette s'immobilisa. Augusta n'avait pas voulu rester à la maison. Il était dangereux pour elle d'être la seule personne blanche parmi les Noirs. Elle avait insisté. Je lui en étais reconnaissante. J'aurais voulu que Lou soit là. Shana et Carla me prirent dans leurs bras. Pépé Sam caressa mon dos. Je pris les mains des filles. Nous marchâmes en silence. Seule Janette chantait. Nous arrivâmes devant un amas de terre. Un trou énorme. Je regardai la pierre et fermai les yeux. Lydia mit la main sur mon épaule. Le Père Kessel s'avança. Mes amis. Il se racla la gorge. Nous avons perdu un fils, un frère, un oncle, un mari. Un homme courageux. Un homme qui avait la foi. La foi du Seigneur. Aujourd'hui, nous ne pleurerons pas. Nous allons célébrer un homme au cœur bon. Un homme aimé. Père Kessel me sourit. Jésus Christ a marché

librement vers la mort. Il est allé au-delà de la mort, car il a donné sa vie pour chacun de nous. L'amour était sa plus belle victoire. Ne croyez pas que la mort est la fin de toutes les fins. Non, elle n'est que le début. Par la mort, nous offrons notre vie à Dieu. Saint Jean dit : Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Il y a cinq jours, Jonesy a marché librement vers la mort. Il n'a pas craint les flammes. Il ne s'est pas soucié de la violence qui régnait en maître autour de lui. Il ne s'est pas non plus soucié des coups assésés par l'ennemi dans son dos. Il a voulu aider. Porter secours à son prochain. Il n'a pas fui la mort. Elle était imminente. Il l'a vue. Et il a continué. La mort n'est pas horrible. La souffrance qui amène la mort, elle, elle est hideuse. La mort n'est pas horrible, mes amis. Elle est beauté, car les bras grands ouverts du Seigneur vous attendent. Il y a la lumière. Celui qui aime Dieu dira que le jour de sa mort fut le plus beau de toute son existence. Et il sera heureux. Jonesy aimait Dieu. Oui, il l'aimait. Je joignis mes mains tremblantes l'une contre l'autre. C'est la vie éternelle qui commence. Comment cet homme a-t-il vécu sa vie ? Comme un criminel ? Un truand ? Un animal ? Personne ne peut dire que cet homme a mal vécu sa vie. Non, il a vécu sa vie dans l'amour du Seigneur, dans l'amour de son prochain. Une mort se prépare. Elle se prépare dans la façon dont nous vivons notre vie. Ne pleurez pas. Pleurez de joie, car Jonesy Little, homme de foi, se trouve près du Seigneur. De son vivant comme dans la mort, il veillera sur nous. Sa mort n'est pas vaine. Prions pour notre ami, fils, frère, mari. Prions pour son âme. Le Seigneur pardonne toutes nos offenses même si nous ne sommes pas dignes. Prions pour l'âme de Jonesy Little. Nous récitâmes un Notre Père. Nos voix tristes à l'unisson. Amen dit le père Kessel. Il me tendit la main. Je m'avançai. Je lui pris la main. Vous avez si bien parlé, mon père. Je crois qu'il aimerait voir nos sourires. Je n'ai que beauté à dire sur sa personne. Jonesy aimerait que je chante pour lui, dis-je.

*Je marche vers toi
Je marche vers toi, Seigneur
Je marche vers toi*

*Ce voyage est douloureux
Mais le courage se goûte comme un fruit savoureux
Il n'y a rien à craindre
La peur ne me retient plus
Je viens te rejoindre*

*Ma mère, ma sœur, mon frère
Ils ont marché vers toi, Seigneur
Lumière est ma prière
C'est un miracle
Je ne crains plus les obstacles*

*Je marche vers toi
Je marche vers toi, Seigneur
Je marche vers toi*

J'essuyai une larme du revers de la main. Cette journée était éprouvante. Je m'éteignis un peu à la première pelletée de terre sur ton cercueil. Et pour la sixième fois, cette nuit, j'allais dormir dans notre lit sans toi. Je caresserai l'espace vide. Je dormirai à l'endroit où aurait été ton corps, si tu avais été là. Et demain. Une septième journée sans toi. Je n'ai presque pas la force de recevoir tous ces gens venus t'honorer une dernière fois chez nous. Mais il ne faut pas que je me replie. Leurs mains légères sur mon épaule ou mon bras me font du bien. Je ne suis pas seule. Ni maintenant ni jamais.

Et un autre matin sans toi, Jon. Combien de matins comme celui-là restent-ils ? Beaucoup trop. Mon cœur vogue je ne sais plus où. Ma tête sait que tu n'es plus là, mais mon cœur... Il n'y croit pas. Il n'acceptera jamais le vide. Comment aurais-je pu me préparer à de telles tragédies ? J'ai toujours été forte. En toutes circonstances. Pourquoi ai-je la sensation que je n'y arriverai pas ? Je me sens désemparée, Seigneur. Mon cœur d'amoureuse et de femme doit faire une place pour un cœur de... Ah ! Jon, c'était ton désir et non le mien. Je n'ai pas le droit de penser comme cela. Tu n'as pas le droit, Rosa. Et je n'arrive pas à colmater le trou de ces pensées incessantes. Serais-je comme Lou ? Une égoïste ? Je t'aurais aimé égoïstement encore longtemps. Je te le jure ! Ah ! Seigneur, vous me testez encore. Et j'ai l'impression d'échouer. J'ai le vertige. Jamais je n'aurais cru Lou capable de... Lou a pris une décision. Elle a choisi. Et elle a fait le mauvais choix. Le pire choix. Le choix impensable. Tatie, dit Tina. Lala tirait ma jupe. On peut avoir du pain ? dit Tina. Je regardai Lala dans les yeux. Tatie ? répéta Lala. Je pris un couteau, coupai une tranche de pain et la lui tendit. Elle eut un sourire radieux que je ne lui rendis pas. Elle appuya sa tête contre ma cuisse et arracha un morceau de pain de ses dents. Je la repoussai. Allez dans le salon, les filles. Elles partirent en silence. Je passai les

doigts entre mes cheveux. J'avais la nausée. Où se cachait-elle, ma résilience ? J'en avais besoin immédiatement. J'avais l'effroyable sentiment de ne pas avoir le temps. Le temps de vivre mon deuil. La perte de toi, de tout ce que tu représentes. J'ai besoin de temps et je n'en ai pas. Et les filles ? Que ferai-je d'elles ? Que leur raconterais-je ? Quand sera-ce le bon moment pour leur annoncer qu'elles n'ont plus de mère ? Qu'elle ne les a pas aimés suffisamment pour rester ? Qu'elle les a abandonnées ? Qu'elles sont orphelines ? Que je les garderai auprès de moi ? Mais j'ai peur. Et si je n'arrivais pas à les protéger ? Est-ce seulement possible ? Comment pourrais-je apaiser la douleur de la perte de leur mère ? Et Tina n'avait-elle pas murmuré qu'elle souhaitait que je sois sa mère ? Elle ne le pensait pas réellement. Elle était seulement triste de voir sa mère si épuisée. Je pris la croix qui pendait à mon cou. J'aurais voulu me coucher dans l'herbe verte si haute que personne ne s'apercevrait de ma présence. Les rayons du soleil réchaufferaient chaque centimètre de ma peau. L'air serait léger. Mille chevaux galopants feraient trembler le sol. Et mes mains dans la terre tiède. Mais je ne sais pas comment ne pas me soucier des autres. Que dois-je faire alors ? Poncer ma peau comme une roche pour que les autres s'y sentent plus à l'aise ? Sur quelle épaule laisserais-je tomber ma tête alourdie par la peine ?

Augusta et les filles somnolaient sur le canapé. Je pris Lala endormie dans mes bras. Je secouai légèrement Tina. Elle se leva et prit ma main. J'ouvris la porte, couchai Lala et Tina se glissa sous les couvertures. Raconte-moi une histoire, murmura Tina. Demain, d'accord ? Je pointai Lala du menton. Il ne faudrait pas la déranger. Tina me fit dos. Je mordis ma lèvre inférieure et sortie de la chambre. Je retournai dans le salon. Augusta avait les yeux ouverts. Rosa, comment vas-tu ? Je ne peux pas dire que je vais bien. Je n'ai pas osé te demander, je ne veux pas, enfin, Rosa, pourquoi ta sœur n'est pas venue aux funérailles de Jonesy ? Je ne répondis pas tout de suite. Devais-je dire la vérité ? Pourquoi, hésitais-je ? Augusta habitait chez moi depuis des semaines. Je n'avais jamais hésité à laisser les filles seules avec elle. Je craignais qu'informer une autre personne du départ de Lou ne rende la chose trop tangible. Croyais-je encore qu'un jour, elle réapparaîtrait ? Elle ne reviendrait pas. Je le savais parfaitement. Cette pensée était immensément douloureuse. Je relevai le menton. Lou ne reviendra pas, Augusta. Que veux-tu dire ? Je veux dire qu'elle ne reviendra pas. Je suis allée chez elle. Tous les tiroirs étaient vides. Aucun vêtement à part ceux des filles. Il y avait bien quelques vieilleries sur le sol. Les meubles.

Kim m'a dit qu'un homme était venu la chercher. Augusta se taisait. Elle semblait chercher quelque chose à dire. C'est tellement triste dit-elle d'une voix à peine audible. Oui, c'est triste. Lou ne se souciait plus de personne depuis longtemps. Même de ses propres enfants qu'elle maudissait parce qu'elles ressemblaient à leur père. Et les filles dit Augusta, tu t'en occuperas ? Je n'ai pas le choix. Elles n'ont personne d'autre. Rosa, j'ai bien vu comment tu t'occupais d'elles. Tu les aimes et ce sont de bonnes petites filles. Ce n'était pas l'amour pour Tina et Lala qui faisait défaut. Tu sais, quand mon mari est mort, j'étais triste, dit Augusta. Je me suis posé tellement de questions... Je ne sais pas ce qui me faisait plus souffrir. La perte de mon mari ou de ne pas être certaine de l'avoir aimé suffisamment. Elle eut un petit rire sec. Enfin, je te raconte cela pour que tu saches que tu peux prendre le temps de respirer. Prends le temps. Mais quel temps ? dis-je. Je peux t'aider à t'occuper des filles. Et je suis certaine qu'une de tes amies n'hésiterait pas à te donner un coup de main. N'est-ce pas ? Je dois me coucher, Augusta. Je suis épuisée. Moi aussi, dit-elle. Je l'aidai à se mettre au lit. Je me rendis dans ma chambre. Je m'agenouillai pour prier, puis me couchai. Mes yeux étaient si lourds. J'avais une douleur au milieu du dos. Je frottai mes yeux puis bâillai. J'avais tant besoin de dormir. Je récitai une prière. Je sentis une chaleur contre ma joue. Un souffle sucré et moite sur mes lèvres. J'ouvris les yeux. Rosa. Jon, tu vas rester un peu ? Il ne répondit pas. Tu me manques, Jon. Je n'ai pas pu empêcher tout cela. Comment t'aurais pu, mon amour ? Il caressa mes cheveux. Rosa, t'es pas toute seule. J'suis là et Mamie aussi. T'es comme ta mère. Oublie pas. Ça ira R. Je ne sais pas, Jon. Lou est partie. J'ai les filles avec moi et Augusta... Ça ira, Rosa. Pourquoi t'as peur ? Je dois m'occuper des filles. Rien que tu puisses pas faire. Comment vais-je leur annoncer que leur mère ne reviendra pas ? Tu vas trouver comment, mon amour. T'as pas besoin de moi pour te reconforter. Tu sais faire tout seule. Et Augusta, elle tient le coup ? Oui, elle va bien dis-je. Elle a dû mal à marcher ces jours-ci. J'espère qu'elle n'est pas malade. Je lui ai proposé de retourner à Washington, mais elle n'a pas répondu. Elle a sûrement ses raisons dit Jon. Sûrement ... Je ne sais pas si elle a de la famille là-bas. Il doit bien lui rester quelqu'un. Ou y'a personne dit Jon. Je n'ose pas lui demander. Je n'ai pas insisté. Je caressai son menton. J'aurais aimé que tu sois là. Tu sais que j'aurais voulu être près de toi le plus longtemps possible, Rosa. C'est ce que je t'avais promis, non ? Notre mariage de rien du tout. Tu t'en souviens ? Comment pourrais-je oublier ? dis-je. Tu portais la robe de ta mère qui était beaucoup trop grande. Mais tu étais tellement belle ! J'avais un beau chapeau. Un très beau chapeau renchéris-je. Et dire qu'un Blanc

nous a mariés, R. Je ris. Il était très gentil dis-je. Mamie le connaissait, pas vrai ? Mamie connaissait tout le monde dis-je. Ça avait duré cinq minutes et je t'avais embrassé dix minutes dit Jon. Notre lune de miel, je n'oublierai jamais dis-je. On était chez ta mère Rosa ! dit Jonesy. Elle a été prévenante, dis-je. Elle a dormi chez le pasteur. Son sourire découvrit de belles dents blanches. Ah ! Rosa ! C'était doux. Tu sais, je t'en voudrais pas si tu prends un autre homme. Jon... Attends, écoute-moi. J'veux pas que tu sois toute seule. Je lui mordis la lèvre inférieure. Pourquoi tu dis ça ? T'es pas mal jeune. Forte, belle. Un homme serait bien chanceux de t'avoir. Faut que tu fasses ta vie, Rosa. J'ai pas besoin d'un homme pour refaire ma vie, dis-je. En tout cas, mon amour dit-il, t'as jamais arrêté de me combler. Et des enfants, alors ? demandai-je. J'ai pas vécu assez longtemps pour qu'on en ait. On aurait pas eu d'enfants, Jon. Tu crois ? dit-il avant de poser un baiser sur mes lèvres. Tu aurais vécu avec moi même si je n'en voulais pas ? Et maintenant, Rosa, t'en as pas deux ? Ce ne sont pas mes enfants, Jon. C'est tout comme, mon amour. Je soupirai. Rien arrive pour rien, Rosa. Le Seigneur a un plan pour toi. Oui sans doute murmurai-je. Jon caressa ma cuisse. T'es retournée au local ? Pas encore, dis-je. Je n'ai pas eu le temps d'y penser avec tout ce qui est arrivé. N'abandonne pas, hein ? Son regard était langoureux. Fais-moi l'amour, ordonnai-je. Il baisa mon cou. Sa langue coula au creux de mon oreille. Je sentis une main caresser mes cheveux. Rosa, Rosa, Sainte Rose. Je fermai les yeux et tournai la tête. Lou était couchée près de moi. Jonesy embrassait toujours mon cou. Il faisait chaud. Alors, belle Rose, tu penses qu'à ça hein ? Pas vrai ? Je ne répondis pas. Ton homme, il fait tout ce que tu veux ? Il te chatouille bien la chatte avec sa langue ? Il te fait crier à en crever ? Tais-toi Lou ! Elle caressa ma joue. Ce Jones ! J'me suis toujours demandé s'il faisait bien l'amour. J'suppose que oui. Tais-toi, répétei-je. Ça va comment avec les mômes ? Tu n'as pas le droit de demander ça. Tu ne t'inquiètes pas pour elles. Lou fit la moue. T'as raison. Je m'inquiète pas pour elles. Le portrait craché de leur père, ces gosses. Elles ressemblent peut-être à leur père, mais elles ne sont pas comme lui. Pourquoi leur reproches-tu ça ? Laisse tomber, Rosa, tu comprends rien. Tu sais pas ce que c'est. Tu sauras jamais. J'prends soin de moi maintenant. Je pleure Marco. J'l'avais jamais fait. Y a que ça qui compte. Tu sais pas c'est comment perdre son enfant. Le meilleur. Y'a rien qui répare ça. J'ai essayé de m'en occuper, des filles, mais j'avais trop de peine. T'as jamais voulu le voir. Putain, Rosa ! De toute façon, ces sales gosses, elles t'aiment bien plus que moi. Elle gloussa. Tu les as bien eues avec tes baisers et tes sandwiches. T'as voulu me laisser du temps pour pleurer, moi, j'ai pris ça comme

de la distance. Après tout, ça a plus d'importance toute cette merde. Tout ce que j'dis, c'est qu'il faut prendre le temps de chialer, ma sœur. Tu seras pas mieux que moi si tu pleures pas ton homme. Jonesy mordit mon oreille. C'est ce que tu voudrais, n'est-ce pas ? Que je sombre comme toi ? Non, ma sœur. Bordel ! C'est pas ce que j'veux pour toi. Elle tapota mon nez. T'es meilleure que moi, pas vrai ? Ça, t'as voulu le prouver toute notre vie. Y a toujours fallu que tu fasses mieux que moi. Comme si j'étais une moins que rien. Si tu sombres Rosa, ce sera juste de ta faute. J'ai toujours eu besoin de toi, Lou. Ah bon ? dit-elle. Tu es ma grande sœur et tu parles comme si je ne t'avais jamais aimé. J'ai toujours voulu être là pour toi, mais tu n'as jamais voulu saisir la main que je te tendais. Ne prétends pas que je n'ai pas essayé. Ouais, ouais, tout ça pour que t'aies bonne conscience, hum, la Sainte ? T'en as jamais rien eu à cirer de ma gueule. Y a que Jon qui comptait pour toi. Je la fusillai du regard. Relaxe, ma sœur. J'te comprends. J'aurais fait pareil si j'avais cette qualité d'homme sous ma jupe. Elle effleura mes lèvres de ses doigts. Ils étaient brûlants. Faut profiter de la vie, Rosa. Cette lutte de merde y a rien qui changera. T'as pas compris ? Le Mississippi change les gens, mais les loques qui y habitent, y peuvent rien changer. Elle retroussa le nez comme si une mauvaise odeur avait atteint son nez. Ce supposé été de la liberté va être comme de la poussière. Ça va retomber et on va balayer le tout. Y a que des problèmes. Pas de solutions, bordel. Et les Blancs vont continuer à danser sur nos tombes. Ma respiration s'accéléra. Jon mordit ma lèvre supérieure. Tout ce qui sort de ta bouche n'est que du poison. Elle s'approcha de moi. Tu me détestes tant que ça, Rosa ? Tu mens comme tu respire, Lou. Et toi Rose, t'étouffes, non ? J'essuyai les perles de sueur à mon front. La mort, la solitude, la tristesse te guettent furieusement, ma sœur. Tu vas te sentir comme un animal qui est sur le point de crever. Tu vas supplier qu'on t'abatte comme un chien. Elle approcha ses lèvres pulpeuses près de mon oreille. C'est pas difficile de glisser. Personne t'en voudra. Même pas Dieu. Je tressaillis. Le monde va pas s'arrêter. Ils vont continuer de s'entretuer. Y'aura de plus en plus de tombes. Et tu vas finir comme une vieille que plus personne voudra baiser. Tu vas tellement soupirer que ça pourrait réveiller ton homme mort. T'en dis quoi, Rosa ? Je plongeai les yeux dans ceux de ma sœur. Je ne la reconnaissais pas. Son énorme visage était lisse. Ses lèvres rouges. Elle n'avait pas un cheveu blanc. Pas une ride. La cicatrice sur sa joue gauche avait disparu. Elle posa un baiser sur ma joue. Jon pétrit mon sein droit. Une main sèche se posa sur ma cheville. Rosie ? Je relevai la tête. Mamie ! Je tentai de me lever, mais le poids de Jon et Lou à mes côtés m'en empêchait. Ma fille, ton arme et ton bouclier. Où

est-ce qu'ils sont ? Ils sont lourds, Mamie, au bout de mes doigts. J'les porte avec toi, Rosie. Je t'ai raconté un millier de fois, ma fille. J'ai respiré longtemps après que ton père soit mort. Pourquoi t'en ferais pas autant ? Des fois, c'est à penser que l'enfer, il est déjà sur terre. On m'a fouetté mille fois. J'aurais pu mourir mille fois. Mais j'voulais pas mourir, fille. Oh non ! Je me suis battue jusqu'au jour où mon corps a dit Anita, ça suffit. Que j'te vois pas abandonner, Rosie. J'ai peur, maman ! Tu crois que j'ai jamais eu peur ? Je te l'ai dit. Elle tenait fermement ma cheville. Tu pleures dans ton bain quand le robinet est ouvert. Tu peux crier en silence en faisant le souper. Et après, tu vis, ma chérie. Tina et Lala, tu vas en faire quoi ? Je secouai la tête de gauche à droite. Rosa, dit Mamie. Tu t'en occupes comme si tu les avais mis au monde. Fanny Lou fit courir ses doigts chauds le long de mon bras. Y'a rien de pire que des enfants abandonnés. T'es comme moi, Rosie. On s'entête à rester fortes. À vivre. Oublie pas, fille. Et chante. Ta voix, tu pourras toujours lui faire confiance. Mamie massa mes orteils. Ton arme et ton bouclier, Rosie. Jon glissa sa main entre mes cuisses. Je suis là, mon amour. Fanny Lou respirait tout près de mon oreille. T'as qu'à faire un choix, Sainte Rose. Je me réveillai en sursaut. J'étais en sueur. Je serrai mes cuisses l'une contre l'autre. J'étais mouillée. Je posai la main sur mon front. Mon cœur battait la chamade. J'avais l'impression qu'un millier de chevaux galopaient à l'intérieur de ma poitrine. Les fantômes n'étaient pas loin. Je n'étais pas seule. Ils ne me quitteraient jamais. Ils me pourchasseraient dans mes rêves et cauchemars. Jours et nuits. La porte s'entrouvrit. Tina et Lala entrèrent. Tatïe, est-ce qu'on peut dormir avec toi ? dit Tina. S'te plaît ? Je poussai mes cheveux dans mon dos. Venez, les filles. Elles grimpèrent dans mon lit. On n'arrive pas à dormir, dit Tina. On a essayé, renchérit Lala. Je caressai leurs cheveux. Vous savez quoi ? Je n'y arrive pas du tout non plus. On va essayer ensemble, d'accord ? Un bras pour chacune d'elle. Nous étions couchées en silence. Il n'y avait pas de bruit. Seulement le souffle léger de leur respiration. Je fermai les yeux pour trouver le sommeil.

Dépêchez-vous, les filles. Il ne faut pas être en retard à l'école. Elles se dépêchèrent à manger leur tranche de pain et leurs œufs. Je voulais que nous retrouvions un train de vie. Pas normal, juste un semblant de quelque chose. Toi, tu ne reviendrais pas. Nous, nous étions toujours là. Je ne pouvais pas réduire les minutes où je pensais à toi, car tu occupais toutes ces minutes. Il fallait que je remplisse l'espace entre elles. Si je t'avais expliqué, tu aurais compris, j'en étais certaine. Je mis un bandeau bleu autour de ma tête. Augusta, ça ira ? Ne t'inquiète pas. Je peux

demander au fils de Lydia de passer te voir si tu veux ? Non, Rosa, je me débrouillerai bien toute seule. J'ouvris la radio. Tu auras de la compagnie, dis-je. Je pris la route avec les filles. Et maman alors ? demanda Tina. Elle m'a demandé de m'occuper de vous pour quelque temps, répondis-je. Je m'arrêtai. Je prendrai bien soin de vous jusqu'à son retour. Tina sourit. Elle se doutait qu'il était possible qu'elle ne revoie plus sa mère. Jon avait raison. Mon cœur saurait lorsque le moment serait venu de leur annoncer que leur mère ne reviendrait pas. Et alors, que se passerait-il ? Je me surpris à penser qu'il n'arriverait rien. Elles avaient l'habitude de rester avec moi pour de si longues périodes de temps. Et moi aussi, j'y étais habituée. Rien que je ne puisse pas faire. Cela, c'est toi qui l'as dit, Jon. Il faut que je le croie aussi. Nous arrivâmes devant la maison du pasteur. Je cognai à la porte. Après quelques minutes, le pasteur Halle ouvrit la porte. Christina, Lavender, entrez chères petites, dit-il en riant. Bye tatie crièrent-elles en s'éloignant. Le pasteur Halle me prit dans ses bras. Son étreinte dura une bonne minute. Ma chère Rosa. Il prit mon visage entre ses deux mains et m'observa. Allez, assieds-toi une minute. Nous prîmes place sur les marches devant sa maison. Vous allez me demander comment je vais, n'est-ce pas ? dis-je sans le regarder. Et comment vas-tu ? Ça va aller. Il passa la main dans sa barbe grisâtre. Et Fanny Lou, hum, où se cache-t-elle ? Je ne sais pas, Halle. Elle est partie. Je n'ai pas de ses nouvelles depuis combien de jours déjà ? dis-je tout en regardant le pasteur dans les yeux. Je suis allée chez elle et... Lou a tellement souffert, ma fille. Cela ne lui donne pas le droit de faire souffrir ses enfants dis-je. N'est-ce pas ? Elle ne possède pas de droit sur la douleur. Il n'y a pas de droits sur la douleur, Rosa. Seul le Seigneur a réellement souffert. Il s'est sacrifié pour nous. Notre peine, celle que tu ressens ici Rosa (il posa la main sur ma poitrine), elle est là, elle t'accompagnera jusqu'à ta mort. Le Seigneur se souviendra des souffrances qu'il a mises sur ta route lorsqu'il te rappellera à lui. Il passa son bras sur mes épaules. Enfin, Rosa, tu fais ce qui est bon. Et entre toi et moi, on ne guérit pas vraiment. C'est vraiment toi qui dit ça, Halle ? Ce que je te dis, c'est que ça fait un mal de chien. Il rit. On les perd tous, ces gens qu'on aime. J'ai perdu ma Teresa et je fais ce qui est bon, Rosie. À part Mamie, il n'y avait que le pasteur Halle qui m'appelait Rosie. Va fille, fais ta route. Je le saluai de la main et me dirigeai non pas vers notre maison, mais vers toi. Je remontai légèrement les pans de ma robe. Je regardais mes pieds poussiéreux. Je chantonnais. J'avais recommencé depuis la nuit où les fantômes avaient pris d'assaut mon lit. Mamie m'avait dit de continuer à chanter, de faire confiance à ma voix. C'est exactement ce que j'avais fait. Je ne cesserais plus jamais. Je continuerais à vivre chacune

de ces journées en pensant à vous. Dans la dignité. Avec la peur et la foi. Et j'ai mon arme et mon bouclier, Mamie. J'entrai dans le cimetière. Il y avait beaucoup trop de Noirs enfouis sous la terre. Nous n'avions même pas le droit d'être enterrés dans le même sol que les Blancs. Même dans la mort, les Blancs piétinaient notre fierté. Avec tous ces crimes, les pompes funèbres étaient nombreuses et elles faisaient de très bonnes affaires. Après tout, il n'y avait que cela, des morts. C'est surprenant qu'il y ait encore assez de vivants pour tous les foutre en terre, raillait Lou. Pas une journée ne passait depuis la mort de Jon sans que je ne le visite. Je m'agenouillai devant l'amas de terre. Le soleil était brûlant. L'air et la terre étaient chauds. J'avais besoin de te voir, mon amour. De te parler. Tu me manques terriblement. Je sais, je te le répète chaque jour, mais c'est la vérité. J'aurais aimé que tu sois là. J'aurais voulu... Je posai la main sur la pierre tombale. Mamie disait qu'elle aurait aimé revoir mon père ne serait-ce qu'une fois. Moi, je donnerais le temps de ma vie pour caresser ton corps entier une dernière fois. J'effleurerais chaque centimètre. Je te sens encore, tu sais. Le temps pourra passer et effacer l'odeur de tes vêtements, mais je n'oublierai pas. J'ai fait ce rêve, il y a quelques jours. Un pas comme les autres. Celui-là s'est terminé en cauchemar. Nous avons commencé notre journée dans l'amour. Peau contre peau. Yeux dans les yeux. Mains dans les mains. Bouche contre bouche. Augusta nous a dérangés. Elle avait brisé le pot de lait. On a parlé d'aller dans le Nord. Tu m'as parlé d'avoir des enfants. On ne s'est pas disputé à ce sujet. J'ai préparé le déjeuner pour Augusta, toi, Tina, Lala, Lou et moi. C'était si gai et calme, mon amour. Ma sœur avait l'air sereine. Vous discutiez de choses et d'autres. Vous ne vous êtes même pas chicanés. C'était agréable. Elle allait même venir au local. J'ai regardé par la fenêtre. Le soleil était éblouissant et je me suis réveillée. C'était si étrange. Je fis des tracés dans la terre. C'était comme s'il n'y avait pas de chaos. Il n'y avait absolument rien dehors. Nous étions heureux. Mais en réalité... Tu n'es plus là et Lou non plus. Je dois affronter cela toute seule. Dieu l'a voulu ainsi. J'ai peur, mais moins qu'hier. Et le jour suivant, j'aurais moins peur et ainsi de suite. Un jour, la peur sera remplacée par autre chose. Le feu sommeille en moi. Je voudrais que tu me prennes dans tes bras. Je t'aime, Jon. Je t'aimerai toujours.

Je retournai chez le pasteur Halle. Les filles étaient surexcitées. Elles me racontèrent les choses qu'elles avaient apprises. Elles comptaient joyeusement. Lala se servait de ses doigts. Nous arrivâmes à la maison. Je préparai le souper. Augusta, assise à la table, découpait des

patates. Nous soupâmes toutes les quatre. Les filles hésitaient à rire. Je les encourageai. Augusta raconta une panoplie d'histoires. Mon esprit était bloqué sur tes lèvres. Je mis les filles au lit. Je leur racontai une histoire. Je retournai dans la cuisine. Augusta avait allumé la radio. Il fait chaud, n'est-ce pas ? dit Augusta. Mon front en est la preuve. Je suis trempée dis-je. La nuit sera chaude aussi. Augusta toussa. Tu n'as pas l'air bien dis-je. Tu dors sans arrêt. C'est la chaleur. Et je suis vieille. Elle haussa les épaules. Ton ami, le médecin, il ne viendra pas ? Je l'ai rappelé le lendemain de la mort de Jon. C'est une très longue route, Rosa. Je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire qu'il fasse tout ce chemin, qu'il vienne jusqu'ici. Ça ira, souffla-t-elle. Tu ne veux pas retourner à Washington ? Être chez toi ? Nous pourrions trouver quelqu'un qui ferait la route avec toi. Oui, sans doute dit-elle sans me regarder. Nous pourrions appeler quelqu'un, Augusta. Ne veux-tu pas appeler quelqu'un ? Elle ne répondit pas. Je pris une robe qui traînait sur le dossier d'une chaise, du fil et une aiguille dans une armoire et m'assis à la table. Je chantais. Augusta se joignit à moi.

Un cri perçant retentit. Je me réveillai en sursaut. Je m'étais endormie sur la table de la cuisine, la robe sur les genoux. Le soleil était levé. Je regardai par la fenêtre du salon. Il y avait des gens dehors. Certains brandissaient des torches. J'entendis un coup de feu. Puis un autre. Des cris. J'eus comme réflexe de m'accroupir. Que se passait-il ? Le pouls de mon cœur accéléra. J'entendis des pas dans le couloir. Augusta apparut dans le salon avec les filles. Lala pleurait. Rosa ? Je me levai rapidement. Que se passe-t-il ? demanda Augusta. Je ne sais pas ! Je crois qu'il y a une manifestation. Je ne sais pas répétai-je. Je pris Lala dans mes bras. Allons, ça va, ma chérie. Je la berçai. Tina tenait la main d'Augusta. Ça y est, murmurai-je. Je m'approchai de la fenêtre. Les gens scandaient le mot justice. Je dois vite sortir. Où vas-tu aller ? dit Augusta. Au local répondis-je. On peut venir avec toi ? demanda Tina. Non, écoute, c'est dangereux. S'il te plaît, tatie supplia Tina. Ne t'inquiète pas, je serai ici quand tu reviendras dit Augusta. Je regardai Tina et Lala et acceptai à contrecœur.

J'entrai dans le local en compagnie des filles. L'air était étouffant, comme d'habitude. Il y avait beaucoup de monde. Carla vint à ma rencontre. Elle me serra dans ses bras. On ne pensait vraiment pas te revoir de sitôt, ma sœur. J'suis contente de te voir. Ça fait trop longtemps déjà, dis-je. Carla sourit aux filles. Bonjour les filles ! Elles la saluèrent de la main. Elles ont grandi,

dit Carla. Asseyez-vous, dis-je. Ce n'est pas grave si je les ai emmenés avec moi ? Non, dit Carla. Y'a toujours pas de nouvelles des étudiants, continua-t-elle. On est le 25 juillet. On a un peu perdu espoir, mais bon... On essaie de faire bouger les choses. On va faire une grande marche ce soir. On va marcher dans le calme. C'était assez bruyant à côté de chez moi. Il y a eu des coups de feu, dis-je. Carla soupira. On arrive pas à calmer tout le monde, mais bon, au moins, on agit, pas vrai ? Je regardai autour de moi. J'y croyais encore. Je ne pouvais pas tout abandonner parce que mon cœur avait ralenti, ces dernières semaines. Nous avions tous perdu quelqu'un. Je m'ajoutais au nombre, qui ne cessait d'augmenter. Des gens déplaçaient une table. Un homme se leva. Et je le vis. Je m'avançai légèrement. Jon, est-ce bien toi ? Il souriait, immobile. Rosa ? Ça va ? Carla avait la main sur mon épaule. Je regardai encore. Jon n'était plus là. Mon imagination me jouait des tours. Oui, oui, dis-je. On va former une petite équipe, on va aller parler aux gens, tu viens ? Je hochai la tête. Je marchai lentement vers les filles. Lorsque Mamie s'est éteinte, je la voyais parmi les vivants de la même façon que j'avais vu Jon à l'instant. Parmi les visages au marché, à l'église, dans la cuisine, je la voyais. Il y a longtemps que je ne l'ai plus vue. Lydia m'avait dit que Mamie était certaine que je me débrouillerais seule, voilà pourquoi elle ne s'était plus manifestée. Un jour, je n'apercevrai plus Jon derrière une autre personne ou adosser à un cadre de porte, mais je ressentirai toujours sa présence. Et alors, je les rencontrerai, mes fantômes, lui et Mamie, entre une nuit agitée et un rêve. Même Lou que j'imagine alors qu'elle est quelque part, loin de nous. Je m'agenouillai devant les filles. Je vais partir avec Carla. Vous, vous restez ici bien sage, d'accord ? Allez rejoindre Pépé là-bas. Elles se levèrent. On peut venir ? demanda Tina. Non, tu vas rester ici avec Lala. Je les serrai dans mes bras.

La soirée était fraîche. J'allais rejoindre Carla et les autres. J'ai prié pour qu'aucun incident majeur ne se produise. J'avais un pincement au cœur. Je n'étais pas certaine que la police nous tolère. J'arrivai devant le local. Il y avait beaucoup de monde. Nous allions marcher pour James Chaney, Michael Schwerner, Andrew Goodman et pour tous ceux qui avaient combattu avec nous. Je pensai à Sheila et aux autres que nous avions perdus dans les flammes. J'ajustai mon foulard autour de mon cou. Rosa ! Je me retournai. Lydia me serra contre elle. Je suis contente de te voir dit-elle. Moi aussi dis-je. Paul est avec toi ? Elle le pointa du doigt. J'espère que ça se passera bien dit-elle. Je suis certaine que oui, dis-je. Paul vint à notre rencontre. Il m'embrassa.

Rosa, ça va ? Ça va. Restez ensemble ! cria quelqu'un à l'avant. Que Dieu nous protège. On a envoyé Cole chez toi dit Paul. Merci dis-je. Nous commençâmes à avancer. Je sentis une pression dans ma poitrine. Je n'avais pas peur. Quelqu'un se mit à chanter. Et une autre voix. Puis une autre. Moi aussi, je chantais.

Liberté

Nous sommes ici aujourd'hui

Nous serons là demain

Liberté

Qui a le droit de m'arrêter ?

Personne

J'ai dit liberté

J'enlèverai les chaînes de mon maître de mes pieds

Et je chanterai

Liberté

Je marche, je crie, je me bats pour

La liberté

Nous sommes ici ce soir

Que méritons-nous ?

La justice pour la liberté

J'entendis s'approcher plusieurs camionnettes. Je me retournai. Lydia pressa ma main contre la sienne. Je saisis mon pendentif. C'était des ségrégationnistes et des membres du KKK. Des cris s'élevèrent parmi la foule. Restez calme cria, quelqu'un. Ne les provoquez pas ! Nous avons le droit d'être ici et de marcher pacifiquement. La police ne tarderait pas à arriver. Qu'est-ce qu'on fait ? dit Lydia. Rien, dit Paul, on attend. Un coup de feu se fit entendre. Abattez-les comme des chiens ! hurla une voix. Lydia se mit à courir. Je la suivis. Paul prit ma main et courut devant moi. Un homme s'écroula sur le sol. J'entendis d'autres coups de feu. Et des cris. La sirène des voitures de police se fit entendre. Dispersez-vous ! C'est une marche illégale, cria un policier. Lydia trébucha et m'entraîna dans sa chute. Paul s'agenouilla devant nous. Lydia, ça va ? dit-il. Il s'écroula sur Lydia, elle poussa un cri qui me fit peur. Paul avait reçu un coup de matraque sur l'épaule gauche. J'en reçus un dans le dos et m'écroulai au sol. Les larmes inondèrent mon visage. Ma bouche était grande ouverte, mais je ne pouvais pas crier. La douleur me coupait le souffle. De la salive s'échappa de ma bouche. Je levai mon bras gauche pour toucher mes lèvres ensanglantées. Je tournai légèrement la tête. Paul était couché sur Lydia. Elle avait les yeux

ronds. Elle me souffla du bout des lèvres de ne pas bouger et je ne bougeai pas. Je fermai les yeux. Les bruits d'horreur me glaçaient d'effroi. Le gazon vert. Le soleil chaud. La chaleur de Jon près de moi. Mamie. Augusta, Lou et les filles pas très loin. Mon esprit tentait de s'échapper, mais j'étais toujours là, le visage sur l'asphalte bouillant. Les coups de feu perçaient la bulle de lumière que je tentais de créer. Paul gémit. Paul, dit Lydia. Il roula sur le côté. Lydia resta immobile. Rosa, dit Paul, tu peux te lever ? Je n'arrivais pas à émettre le moindre son. Rosa ! cria-t-il. Dis-moi que tu peux te lever ! Je peux, soufflai-je. À mon signal, dit Paul, on va se lever et on va courir. Les gens couraient dans tous les sens. La police arrêtait des manifestants aidés par des civils blancs. Un, deux, trois, maintenant ! dit Paul. Lydia m'aida à me relever et nous courûmes vers une rue plus calme. Lydia se pencha pour reprendre son souffle. Je m'appuyai contre le mur d'un bâtiment. Paul s'avança vers moi. Rosa, il poussa mes cheveux de mon visage, ça va ? Je hochai la tête. Il souleva mon bras. Appuie-toi ! On va aller à la voiture. Lydia, dit-il, viens. Elle se releva et marcha près de nous.

J'étais allongée dans ma chambre. Le doux son de la pluie me berçait. Quelqu'un cogna à la porte. Entrez, dis-je. Je raclai ma gorge. Entrez ! Paul apparut dans l'embrasement de la porte. J'peux ? dit-il. Je lui fis signe d'approcher. Je remontai la couverture jusqu'à ma poitrine. Il s'assit lourdement au bord du lit. Ton épaule ? dis-je. Et ton dos ? répondit-il. Je tentai de me lever. Doucement, Rosa. Je repoussai sa main et appuyai mon dos contre la tête de lit. Ça va, dis-je. J'humectai mes lèvres. Paul racla sa gorge. Tes lèvres, dit-il. Il effleura mes lèvres du bout des doigts. Je détournai la tête. Arrête Paul. Ça va aller ton dos ? dit-il. Je ne répondis pas. Rosa, j'avais pas su comment te le dire le jour des funérailles de Jonesy, balbutia-t-il, mais j'suis désolé. Je sais, dis-je. C'était un brave homme dit Paul. Si tu as besoin de quoi que ce soit, j'suis là pour toi. Mais t'es une femme forte, j'sais bien. Il caressa mon épaule. Je, j'ai... Lydia cogna à la porte et entra sans attendre. Paul enleva rapidement sa main de mon épaule. Elle s'assit à côté de lui. C'est bon signe que tu sois debout, Rosa. Elle me tendit une tasse de thé. Merci Lydia. Paul se racla la gorge. On va te laisser te reposer, dit Lydia en se levant. Paul suivit sa femme et referma la porte. J'étais épuisée. Je savais au fond de mon cœur que maintenant, plus que jamais, je devrais être prudente. S'il m'arrivait quelque chose... Les filles seraient seules. Augusta ne pourrait pas s'occuper d'elles. Je pourrais les laisser avec Lydia. Et le pasteur Halle ? Il y a bien quelqu'un qui s'occuperait d'elles s'il m'arrivait malheur. Et s'il n'y avait personne ?

Je ne pouvais plus penser comme avant. Les filles comptaient sur moi. Je suppose que Lou comptait également sur moi. J'eus un pincement au cœur. J'aurais voulu ne jamais avoir à prendre soin des filles. Aujourd'hui, je devais veiller sur elles. Je n'avais plus la confortable distance d'avant. Lou avait mis un terme à sa danse. Il y avait, quelque part, au plus profond de moi, une voix qui se battait pour se faire entendre. Celle qui murmurait que la route serait bien longue. Mes pieds seraient sales. Endoloris. La voix me disait que l'avenir était incertain. Mais tout irait bien. Ce n'était pas celle de Jon ni celle de Mamie. C'était la mienne. C'est à cette voix que je devais m'accrocher pour vivre toutes les journées où la lumière dévierait quelques instants. Je t'ai entendu, maman.

Je décidai enfin de me lever. J'avais l'impression d'être restée couchée pour une éternité. Le bas de mon dos me faisait souffrir. J'ouvris la porte de la chambre et traînai mes pieds dans le couloir. J'entrai dans la salle de bains. Il y a longtemps qu'un bain ne m'avait pas fait autant de bien. Je ne voulais penser à rien. Je voulais cet instant pour moi. Je passai un morceau de tissu savonneux sur ma peau. Je n'avais pas vu les filles et Augusta depuis hier soir. J'espérais qu'elles aillaient bien. Je me permis de rester au bain encore un peu, puis passai une serviette autour de ma poitrine. Je regagnai ma chambre, enfilai une chemise blanche et une jupe. En arrivant dans la cuisine, les filles crièrent Tatïe ! à l'unisson. Elles plaquèrent leurs visages sur mes cuisses. Augusta me tendit sa main que je pressai entre la mienne. Je m'assis près d'elle. Merci Cole d'avoir veillé sur elles dis-je. Pas de problème dit-il fièrement. Je vais faire à manger, dit Lydia. Lydia... dis-je. C'est rien, Rosa, laisse-nous t'aider un peu, OK ? Paul était assis, la tête baissée. Cole était debout derrière son père. Qu'est-ce qui s'est passé hier, pa' ? Pa' ! Paul sursauta. C'était quoi hier ? reprit Cole. Pas devant les filles s'il te plaît, dis-je. On en parle plus tard, fils. J'étais soulagée que Lydia s'occupe du souper, qu'elle soit là. Je n'avais pas envie de me soucier de ce genre de choses. Je caressai les cheveux de Lala. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas vu Lydia et Paul. Comme Paul l'avait dit lorsque nous avons amené Jonesy chez eux, le malheur nous rapprochait. Je connaissais Paul depuis qu'il était un jeune homme. C'était le cousin d'un des amis de Jon. Je me rappelle des soirées, nous étions jeunes, où l'on parlait jusqu'au petit matin à se soucier de rien. Je ne me souvenais pas de la raison pour laquelle je ne les avais plus revus, Lydia et lui. Il se passe tant de choses, les gens entrent et sortent des vies

si rapidement. On ne se rend compte de rien. Et ils réapparaissent aussi vite qu'ils sont partis. Ils étaient là, c'est tout ce qui importait.

Nous étions assis sur les marches devant la maison. Les gens vont pas arrêter, dit Lydia. À chaque fois qu'on va marcher, ils vont nous battre. Les racistes, rajouta-t-elle. Paul cracha sur le sol. Y'a personne de notre côté, dit-il. J'espère que tout ça va pas mal finir. Que veux-tu dire ? demandai-je. L'été de la liberté, répondit-il. J'suis fatigué, comme tout le monde. Ça donnera quelque chose, tu verras dis-je. Paul haussa les épaules. T'es bien optimiste, Rosa. Je n'ai pas le choix rétorquai-je. Je suis toujours en vie. Moi, j'ai peur de perdre espoir dit Lydia. Nous restâmes silencieux un moment. C'est qui la femme blanche, Rosa ? demanda Paul. Mon amie dis-je. Où est-ce que tu l'as rencontré ? dit Lydia. C'est une très longue histoire. Sois prudente, tu veux ? dit Paul. Hum hum marmonnai-je. Elle vient d'où ? reprit-il. De Washington, répondis-je. Elle va rester avec toi combien de temps ? Je ne sais pas. Tu devrais pas la garder avec toi. Arrête de me dire quoi faire, Paul ! Je me levai et croisai les bras sur ma poitrine. Rosa, Jon voudrait pas qu'il t'arrive malheur. Paul ! dit Lydia. Je t'en prie Paul, ne parle pas de Jonesy. Je veux juste t'aider. Le bon vieux temps... C'est fini le bon vieux temps, dis-je. Je vais aller chercher Cole dit-il en se levant. Lydia soupira. Il est nerveux ces temps-ci. Il veut pas mal faire, Rosa. Il s'inquiète pour toi, c'est tout. Paul réapparut en compagnie de son fils. Merci encore Cole ! Reviens quand tu veux, d'accord ? Je lui tapotai l'épaule. Lydia me serra dans ses bras. Paul me salua de son chapeau. Ils partirent sans se retourner.

Le soleil était radieux depuis quelques jours. Après les coups de matraque et les cris, sa chaleur m'apaisait. La terre était sèche. Il n'avait pas plu. Je me tenais sur la véranda. J'observais, amusée, un petit garçon et un chien. Je sentis tes mains autour de mes hanches. Mon amour, ça va être une bonne journée. Comment le sais-tu ? dis-je. Il fait soleil R dit-il en riant. Son rire m'avait toujours fait l'effet d'une décharge électrique. J'espère simplement qu'elle sera calme. Ce sera mieux, Rosa. Je me retournai. Évidemment, tu n'étais pas là. Le téléphone sonna. J'entrai dans la maison. Augusta racontait je ne sais plus quoi aux filles. Je décrochai le combiné. Allô ? Rosa, c'est Lydia. Bonjour Lydia. Comment vas-tu ? Ils ont retrouvé les étudiants. Mon souffle se coupa. Ils sont morts, rajouta-t-elle. On aurait dit qu'elle riait. On pouvait pas

s'attendre à autre chose, hein ? Je lâchai combiné et ouvrit la radio. Je repris le combiné. Après quarante-quatre jours, dit l'animateur, la police a retrouvé les corps de James Chaney, Michael Schwerner et Andrew Goodman dans une carrière. J'pensais pas qu'on les retrouverait dit Lydia. Et toi, tu t'attendais à quoi, ma sœur ? Je me retournai. Lou était assise sur la table. Elle portait son éternelle chemise rouge à col rond et sa jupe noire. Y sont morts, et puis ? Elle ricana et sortit un flacon d'alcool de son sac. Je l'ignorai. Oui, tout le monde pensait comme toi, finis-je par dire à Lydia. Je vais me rendre au local avec Paul. Carla m'a appelé. On se voit tout à l'heure, Lydia. Je raccrochai. J'allai dans le salon. Écoute Augusta, crois-tu que tu pourrais veiller sur les filles quelques heures ? Bien sûr, elles sont tranquilles. Si tu as besoin de quelque chose, tu n'as qu'à demander à Tina, dis-je. Quand je reviendrai, on pourra appeler quelqu'un de ta famille. On se voit tout à l'heure les filles. Je les embrassai. Tout va bien Rosa ? dit Augusta. On verra, dis-je. Sur le chemin, je vis Frank et il m'amena en voiture jusqu'au local. Carla vint à ma rencontre. Ça y est dit-elle. Ils les ont retrouvés. Il reste plus qu'à savoir maintenant ce qui va se passer. Nous nous assîmes côte à côte. Lydia et Paul s'assirent avec nous. Gina se leva. Écoutez-moi, mes amis. Le silence se fit peu à peu. James Chaney, Michael Schwerner et Andrew Goodman ont été retrouvés. Ils sont morts. Leurs corps pourront enfin être enterrés. Leur famille pourra faire le deuil. On a crié. On a marché parce que nous savons que le Klu Klux Klan et la police sont responsables. Oh oui, ce sont eux les responsables. Des Noirs sont morts parce qu'on les a vus parler avec la police. Écoutez, on a pas fini de marcher. On veut un vrai procès. Pas d'un procès bidon où les coupables s'en sortiraient sans aucune accusation. Nous marcherons. Les gens applaudissaient. La police va nous entendre, gronda Gina. Qu'ils nous entendent ! cria une femme en se levant. Qu'ils nous battent ! On est plus nombreux. Lydia prit ma main entre les siennes. Dès ce soir, nous allons marcher dit Gina. Et on marchera demain. Et le jour suivant pour que justice soit faite. J'espérais moi aussi que la mort des trois étudiants ne soit pas vaine. Ils étaient morts assassinés. Je voulais marcher pour chacune des vies que la violence nous avait arrachées. Ah Mississippi ! Quand pourrions-nous respirer librement ? J'entendis des cris. Restez calme, dit Gina. Les gens commençaient à se lever. Je suivis Carla à l'extérieur. Il y avait une foule de Blancs. Ils tenaient des pancartes où l'on pouvait lire Retrouvons notre pays. Qu'est-ce que c'est ce bordel ? cria un homme. Restez calme ! répéta Gina. Ils étaient libres dans ce pays. Les Blancs pouvaient faire comme bon leur semblait. Que voulaient-ils de plus ? Qu'est-ce qu'ils font encore ? dit une femme. Ils manifestent, murmurai-

je. Elle me jeta un regard d'incompréhension, comme si j'avais prononcé la pire des idioties. Il y avait des policiers sur place. Deux autres voitures arrivèrent. C'est une manifestation pacifique, dit un policier à l'aide d'un porte-voix. Plusieurs Noirs allèrent parler aux policiers qui semblaient les sommer de reculer et de rester calmes. Carla se faufila au travers de la foule pour rejoindre Gina. Je la suivis. Vous les tolérez alors que nous, vous ne nous avez pas permis de manifester, dit Gina. C'est injuste ! Reculez de mon visage M'dame, dit le policier. C'est injuste ! répéta Gina. Le policier s'avança à dix centimètres de son visage. Encore un mot et j't'embarque. Compris ? Gina, dit Carla en lui empoignant le bras. Ils veulent nous provoquer, dis-je. C'est dégueulasse, dit Gina. Plusieurs lançaient des insultes à la police. Certaines personnes commencèrent à bousculer les manifestants. Nous n'hésiterons pas à arrêter toute personne de couleur qui fait du grabuge, dit le policier. Restez calme ! Restez calme ! cria Gina. Les Blancs scandaient Retrouvons notre pays. À bas les maîtres, répondirent plusieurs. J'eus un haut-le-cœur. Qu'est-ce que tout ce ceci voulait dire ? Pas plus que ce que je savais déjà : ils ridiculisaient ce en quoi nous croyions. Trois étudiants avaient perdu la vie ! Et ils osaient scander ce slogan haineux. Ils voulaient nous décourager. J'avais juste assez de cœur pour chanter. Les autres ne tardèrent pas à se joindre à moi. Nous avons juste assez d'ardeur pour proférer notre indignation et notre colère.

Nous étions assis, Paul, Lydia, Carla et moi autour d'une table. La salle était presque vide. La plupart des gens étaient partis, la tête légèrement baissée, suite à la manifestation improvisée des Blancs. Nous étions silencieux. Nos regards se croisaient furtivement. Nos yeux s'accrochaient un instant à quelque chose au fond des yeux de l'autre. Puis nous détournions la tête. La jambe tremblante de Lydia secouait la table. Paul posa la main sur sa cuisse. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? lâcha Lydia. Qu'est-ce que t'aurais envie de faire Lyly ? dit Paul. Elle eut un sourire las et tapota la joue de son mari. Les Blancs, commença Paul, vont continuer ce qu'ils ont déjà commencé. J'ai comme l'impression qu'on pourra rien faire. Ces paroles me rappelaient Lou. L'espoir, on marche dessus quand on ramasse ce qui reste des bâtiments qu'ils ont brûlés dit-il. Le mien en tout cas. Parle pas comme ça, mon frère dit Carla. C'est pas rien qu'on soit tous assis, maintenant, autour de cette table, alors que mes sœurs, mes frères (elle frappa le sol de ses deux pieds), je marche sur leur os chaque jour. L'espoir, l'espoir... Elle s'interrompit. L'espoir, repris-je, tu as bien raison Carla, c'est que nous soyons tous là en ce

moment. C'est Malcom et King dis-je. Carla acquiesça d'un mouvement de tête. Ils ont déjà tué Evers dit Paul. Ils ont assassiné le géant devant chez lui. Sa femme et ses enfants ont tout vu dit Lydia. Si ça continue comme ça, reprit Paul, je vous jure, il restera plus personne. Je ne sais pas ce que le futur nous réserve, mes frères, mais j'espère que lorsque l'on reparlera de tout ça dans, disons, 50 ans, on dira qu'on a réussi. Moi aussi dis-je. Ils ont besoin de nous pour faire rouler l'économie dit Paul. Si on travaille pas gratuitement, ils nous foutent en prison. J'vous dis, y'a encore trop de chemin à faire. Et c'est ce que je disais tout à l'heure, dit Lydia, qu'est-ce qu'on fait? Il faut continuer à faire du bruit dis-je. Qu'on les oblige à nous écouter. Ils ne savent même pas comment nous vivons. En réalité, ils préfèrent ne pas nous connaître, car ils ont peur. En manifestant, nous les forçons à voir. Si leurs yeux ne sont pas complètement ouverts, je vous assure que nous sommes dans leur champ de vision. Ça fait longtemps qu'on leur répète de déboucher leurs oreilles, Rosa dit Paul. Ils nous traitent de barbares, mais avec tout le sang qui a coulé, moi, je les appelle des meurtriers. Lydia acquiesça de la tête. Je ne sais pas quels souvenirs je garderai quand le feu aura cessé, quand je rapiécerais le bas de mes robes couvertes de poussière. Qu'est-ce que Tina et Lala retiendront de tous ces sacrifices ? Je voulais qu'elles rêvent autant que moi. Je voulais qu'elles se rappellent Augusta. Je voulais qu'elles sachent qu'elles sont plus fortes que leur mère et moi. Je voulais que leur passé reste vif. Je voulais qu'elles luttent avec autant d'ardeur que ceux qui sont venus avant elles. Mais je sais ce que l'on me répondra. Nos désirs ont été piétinés par la violence. Nos bouches ont été cousues de terreur. Nos yeux ont pleuré des rivières de sang. Cet été, je l'avais si ardemment imaginé que j'ai peur aujourd'hui de penser à ce qu'il en restera. Cet été de la liberté, je l'avais voulu brillant. Je l'avais espéré révélateur. Je l'avais prévu chaud. Je l'avais désiré réparateur. Je l'avais souhaité déterminant. Il sera à jamais douloureux, cet été de la liberté.

Les rayons du soleil caressaient ma joue. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. J'avais quitté Paul, Lydia et Carla la veille au soir, avec un nœud au cœur et un point dans le ventre. La rage s'était logée quelque part en moi. Je n'étais pas surprise qu'elle ait trouvé une place parmi tout le reste. Depuis hier soir. Depuis quelques semaines déjà. Je ne voulais pas que mes espoirs, comme ceux de Paul, s'effritent. C'était une terrible sensation. Je ne savais pas quel rôle je devais jouer, mais je savais que je devais jouer un rôle. Je m'efforçais de donner mes meilleures

répliques. Pour tous ceux que j'aimais. Pour tous ceux que je ne connaissais pas, mais qui seraient affectés par les pages de mémoire que nous étions en train d'écrire. J'avais mauvais un drôle de goût dans la bouche. L'histoire nous dira ce qu'il y aura de mieux pour nous. Je détachai mes cheveux. Je mis une robe blanche en coton. Je priai longuement sous la fenêtre. Je tournai la tête vers notre lit. Je sortis de la chambre. Les filles étaient assises dans le salon. Elles tentaient de lire le journal. Augusta était assise sur une chaise près de la fenêtre. J'ouvris la radio de la cuisine. Je tapai du pied. Je pensais à toi, Jon. Je pensais à toi, Mamie. Je pensais à toi, Lou. Je pensais à vous, mes amis. J'avancais en sentant l'empreinte de vos mains dans mon dos. Si cette sensation ne me quittait jamais, j'aurais assez de vie pour continuer. Le téléphone sonna. Augusta et les filles me regardèrent. Je décrochai le combiné. Lydia ? Rosa, tout le monde réclame la tête du shérif, dit Lydia. On va marcher jusqu'au poste de police. Je lâchai le combiné et me dirigeai vers la fenêtre. Ils étaient nombreux dehors. Je me retournai vers Tina et Lala. Levez-vous les filles, on sort. Augusta... Va Rosa, dit-elle. Elle pointa du menton ses jambes. Je pris les mains des filles entre les miennes. Je jetai un dernier coup d'œil à la maison. Nous descendîmes les marches. Ils criaient Justice ! Réparation ! Moi, je chantais.

**La signature de la voix et du corps
dans *La compagnie des spectres* de
Lydie Salvayre**

Et je m'adresse à vous

Pourquoi ne pas m'adresser à vous, Lydie Salvayre ? Pourquoi ne pas vous transmettre cet essai comme l'on écrit une lettre ? Je m'immisce parmi les femmes qui gueulent, pleurent, tremblent, s'indignent, s'acharnent pour expliquer, parmi des voix rageant de se faire entendre et des corps brûlants se faisant violence. La voix et le corps sont indissociables. Ils se relancent constamment. J'ai été attentive à ce que les voix de Rose Mélie et Louisiane, mère et fille de *La compagnie des spectres*, avaient à dire. J'ai écouté. Si la voix m'a toujours intéressée, c'est peut-être qu'un jour, j'ai senti que la mienne était menacée, qu'il était possible que je ne sois plus en mesure de la faire résonner. Sans vraiment m'en rendre compte, j'ai commencé à écrire et à imaginer des voix. Aujourd'hui, je fouillerai ce que Rose Mélie et Louisiane ont à dire, sans oublier les personnages de mon propre roman, *Creuser des vallons*. Ce roman est une fiction s'inscrivant dans l'Histoire. Cela se déroule en juin 1964 au Mississippi, pendant « l'été de la liberté ». Des milliers de jeunes se sont déplacés dans le sud ségrégationniste des États-Unis pour aider les Noirs à s'inscrire sur la liste électorale. Dans ce contexte, la fiction est centrée sur le personnage de Rosa, jeune femme qui ne désire pas être mère malgré le vœu de son mari. Deux autres personnages interagissent avec Rosa : Fanny Lou, sa sœur, et Augusta, une vieille femme blanche. Fanny Lou représente le contraire de ce qui est attendu d'une femme et d'une mère.

Le processus de création que je décèle dans *La compagnie des spectres* a inspiré mon propre travail. Je ferai des liens entre vos voix et les miennes tout au long de la fouille que j'entame ici. Ce qui concerne cette fouille, c'est la signature du corps et de la voix qui résistent à toutes les définitions établies. Cette signature tient à la transgression des codes. Jean-Pierre Martin, dans son essai « Le critique et la voix : la double injonction », en parle en ces termes : « Proche du corps, du cri, elle serait comme une signature abstraite, une abstraction corporelle⁵. » Il faut apprendre à écouter et à saisir les indices d'une « voix-corps », proche du cri qui bouche temporairement les oreilles et fait bondir notre poitrine. Suit un moment de silence dont il faut s'emparer pour poursuivre la fouille.

⁵ MARTIN, Jean-Pierre, « Le critique et la voix : la double injonction », *Études françaises*, vol. 39, n°1, 2003, p.13.

Que font donc apparaître les voix et les corps des personnages féminins dans *La compagnie des spectres* ? Le passé et le présent s'entrechoquent par leur emprise. Le corps et la voix des personnages féminins subissent une grande violence qu'elles répercutent dans leurs prises de parole intempestives et déplacées. Les écarts de langage (bouleversement des registres de langue) et de corps (corps puant de Rose Mélie et corps gêné de Louisiane) nous amènent à envisager les personnages différemment puis à les reconnaître. L'enjeu de l'écriture, dans *La compagnie des spectres*, est le mal vécu par des femmes marginalisées et raconté par elles.

Louisiane, jeune narratrice, porte toutes les voix : celle de sa mère, de sa grand-mère, de la milice, etc. Elle affronte le discours de sa génitrice qui à son tour rapporte le discours de sa propre mère, de son frère, des pétainistes et des miliciens. Le récit monologué de Louisiane est constamment interrompu par Rose qui confond l'huissier venant faire l'inventaire de leurs biens avec un messenger du Maréchal Pétain. La mère de Louisiane mêle le passé et le présent. La voix de la fille tend à s'effacer momentanément pour laisser place à toutes les autres. Par contre, cela ne se fait pas sans conflits : la parole de Louisiane est sans cesse interrompue et son corps n'est pas considéré. Il n'y a ni apaisement ni trêve. Seule voix narrative qui porte les autres, Louisiane voudrait se débarrasser du fardeau de sa mère pour enfin habiter son propre corps, sans être hantée par les autres. Elle commente la folie de sa mère, le poids de l'Histoire, la vacuité désespérante de son corps tirillé entre sa colère, sa frustration et ses tentatives de séduction de l'huissier qui vient faire le décompte de leurs biens matériels avant la saisie de tout ce qu'elles possèdent. La voix narrative assumée par Louisiane incorpore les voix d'autrui, voix qui vont finalement faire corps avec la sienne. Cet emboîtement permet de franchir les frontières entre individus et générations de sorte que les personnages féminins renversent tous les ordres. Le corps du sujet féminin dans *La compagnie des spectres* doit se libérer pour s'appartenir à nouveau et simultanément, sa voix doit éclater pour que le sujet soit plus qu'une parole parasitée et un corps entravé. J'offrirai donc mes oreilles, que Freud considéré comme l'organe « le plus offert, le plus ouvert⁶ », pour écouter des voix possédant leur propre signature comme dans une chanson.

⁶ DERRIDA, Jacques, *Otobiographies*, coll. « Débats », Paris, Galilée, 1984, 103 p.

La hantise du passé

Les voix du passé refont surface au présent au grand désarroi de Louisiane et pour le plus grand réconfort de Rose qui recherche toujours dans le passé des « joyaux⁷ » qui reviendraient à sa mémoire. Les voix traversent les individus comme le temps, et les collisions sont inéluctables et puissantes. Rose Mélie confond les époques : l’huissier devient Darnand, militaire et collaborateur français. Elle n’hésite pas à confronter l’homme de loi à plusieurs reprises. Elle est tel un taureau, prête à ruer. La voix de la mère de Louisiane crée une brèche dans l’espace-temps. Le passé vient s’immiscer dans le présent. Rose Mélie doit constamment revenir au même état du passé. Sa fille dit : « [...] la mémoire de ma mère, au lieu de s’épuiser, s’enrichit et enfante sans cesse de nouveaux souvenirs⁸. » Walter Benjamin écrit, dans *Images de pensée* : « Qui tente de s’approcher de son propre passé enseveli doit faire comme un homme qui fouille. Il ne doit surtout pas craindre de revenir sans cesse à un seul et même état des choses [...] »⁹. Rose est telle une archéologue. La fouille qu’elle opère est une tentative de retrouver la mémoire, de retrouver un corps marqué par l’Histoire. Brigitte Louichon, dans « Lydie Salvayre : “Parler au nom d’Olympe” », dit une chose qui m’a suivie tout au long de ma réflexion à propos de votre roman. Elle parle de « [...] l’errance d’une époque qui a perdu la mémoire [...] »¹⁰ La mémoire est aussi vive que la langue. C’est une voix qui ne s’interrompt pas, se déploie et gagne en puissance. Rose ne peut changer le passé, mais il lui est permis d’y ajouter de nouveaux éléments. Elle autorise sa voix à reparcourir ses souvenirs. La voix de la mère de Louisiane interroge les couches du temps et devient ainsi étrangère à son corps négligé, les deux chevauchant les frontières à une vitesse insaisissable. Sa voix transmet « l’inquiétude de [son] propre présent¹¹ », pour reprendre l’expression utilisée par George Didi-Huberman dans le magnifique texte *Écorces*. Ce passé que la voix rappelle crée une frontière entre les individus. Cela permet de prendre conscience d’une filiation complexe, car le rejet de la fille par la mère se perpétue. Marie-Pascale Huglo, dans « La pythie de Créteil : voix et spectacle dans *La Compagnie des Spectres* de Lydie Salvayre », affirme que « Le tressage de la voix narrative passe par de tels passages entre les voix, il forme une véritable “trame intervocale” :

⁷ BENJAMIN, Walter, *Images de pensée*, tr. fr. Jean-François Poirier et Jean Lacoste, coll. « Détours », Paris, C. Bourgois, 1998, 257 p.

⁸ SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », [1998] 1997, p. 72.

⁹ BENJAMIN, Walter, *op. cit.*, p. 181.

¹⁰ LOUICHON, Brigitte, « Lydie Salvayre : “Parler au nom d’Olympe” », dans Nathalie Morello et Catherine Rodgers (dir.), *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix ?* Amsterdam, New York, Rodopi, 2002, p. 321.

¹¹ DIDI-HUBERMAN, Georges, *Écorces*, Paris, Éditions de Minuit, 2011, p.65.

de génération en génération [...]»¹² Les conflits sont légués en héritage de mère en fille et ce franchissement entre individus et générations par la voix permet d'en rendre compte. Les personnages féminins dédaignent le passé dont ils héritent « de force » – c'est le cas de Louisiane. Elle rejette sa mère comme sa mère, avant elle, s'est sentie rejetée par sa propre mère. Rose Mélie accepte les sursauts du temps qui se frayent un passage dans le présent à travers sa voix, car sa mémoire, bien qu'elle soit défaillante, rappelle son vécu. Sa voix est également poreuse. Elle rend le passé présent, ce qui fait que nous en ressentons immédiatement la violence. Cette dimension est reliée à mon projet romanesque. La violence, c'est aussi celle qui est subie par les habitants du Mississippi ; la voix de Rosa la rend actuelle, car sa voix porte celle des autres. Elle raconte son présent, hanté par le passé, celui de sa mère surtout. Comme dans *La compagnie des spectres*, il n'y a pas de mise à distance du passé dans mon roman, *Creuser des vallons*. La voix rend le passé actuel. Elle peut ainsi avoir sa propre corporéité ; l'effet de présence engendré par la voix donne corps au passé. Les morts reviennent à la vie. La grand-mère revit à travers les paroles de Rose Mélie. La mère de Rosa revient à la vie par les mots de sa fille. Nous entendons des voix marginalisées de génération en génération.

Quant à Louisiane, elle connaît cette fouille du passé par cœur et souhaite s'y soustraire. Elle décrète l'inanité de ce ressassement quotidien. La parole parasitée de sa mère devient pour elle insupportable. Son exaspération s'exprime verbalement de manière violente à plusieurs reprises. Elle n'hésite pas non plus à s'en prendre au corps de Rose Mélie – elle lui tord la main – pour la faire taire. Louisiane refuse le monde des vieilles histoires de sa mère. Elle lui préfère un monde irréel composé d'histoires bonnes à nourrir les fantasmes d'une jeune femme empêchée. Elle dit : « Et il m'arrive de penser, monsieur, que le monde où je vis n'est qu'une tricherie, une fable sinistre créée de toutes pièces par le cerveau malade de maman et qu'il peut à tout instant s'anéantir et chavirer dans le vide. Et moi avec¹³. » Louisiane ressent un vide intérieur auquel Rose Mélie semble insensible. La vacuité de son emploi du temps est analogue à celle de son corps. Regarder des feuilletons est sa seule activité. Louisiane désire éteindre le brasier de la folie de Rose. Cette folie, ne serait-elle pas issue du choc du présent et du passé ?

¹² HUGLO, Marie-Pascale, « La pythie de Créteil : voix et spectacle dans *La Compagnie des Spectres* de Lydie Salvayre », *Études françaises*, vol. 39, n°1, 2003, p.50.

¹³ SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, op. cit., p. 75.

Louisiane dit : « J'ai de plus en plus de mal à supporter maman et ses abominables prédictions, avouai-je, et plus les jours passent, monsieur, plus j'ai le sentiment que sa folie insidieusement me gagne¹⁴. » Alors qu'elle peine à faire entendre sa propre voix, la violence de Rose la prend au corps. Elle ne sait pas comment reprendre possession de sa chair ne connaissant que l'assaut perpétuel de fantômes inassouvis et des spectres du passé qui l'empêche de vivre. La folie de la mère gagne Louisiane, mais aussi sa peur. Elle dit à l'huissier :

Et ma mère, pensai-je, m'a infusé cette peur. J'ai peur des hommes, j'ai peur de la nuit où circulent les spectres, j'ai peur du maréchal Putain que ma mère croit vivant, j'ai peur des bruits et du dehors. J'ai si peur que je vis barricadée dans cet appartement minable où personne ne pénètre jamais, en tête à tête avec une mère qui se dit veuve de son frère mort depuis plus de cinquante ans [...] et qui passe ses jours à déterrer des souvenirs qui empestent la mort. Tu pourrais pas mettre tes souvenirs au placard ? lui dis-je. Non, ma mère ne peut pas, monsieur l'huissier, car sa mémoire de terreur la suit comme une chienne et lui lèche les mollets, une mère que je dois surveiller telle une enfant [...] j'ai peur de tout [...]¹⁵

Les paroles de Louisiane permettent de rendre compte de la filiation complexe que j'ai exposée plus tôt. Le passé, la folie, mais aussi la peur sont transmis comme un virus. Louisiane décrit cette peur comme une force indescriptible la traquant – sa mère également – à chaque instant. Louisiane s'exprime sur sa peur « des bruits et du dehors » comme une enfant, mais elle est celle qui doit veiller sur sa mère. Les rôles sont inversés. Plus encore, elle est prisonnière de son corps, mais aussi d'un lieu. Le passé traumatique et son héritage la retiennent. Louisiane est confinée à l'espace miteux qu'elle partage avec sa mère. Cet appartement semble être un lieu délimité pour elles, car ces femmes sont marginales. Leurs histoires n'intéressent personne alors que leur voix et leur corps en sont chargés.

Georges Didi-Huberman dit que « [...] l'art de la mémoire ne se réduit pas à l'inventaire des objets mis au jour, des objets clairement visibles¹⁶. » Louisiane reprend cette idée, mais la pousse plus loin :

Ma mère se tut quelques instants tandis que l'huissier poursuivait inexorablement son inventaire sans s'apercevoir que ce qu'il inventoriait de la sorte, c'étaient nos souvenirs,

¹⁴ *Ibid.*, p. 76.

¹⁵ *Ibid.*, p. 40-41.

¹⁶ DIDI-HUBERMAN, Georges, *Écorces*, *op. cit.*, p.64-65.

nos déceptions, nos amertumes et nos remords, toute une histoire dont les objets portaient les marques lisibles de nous¹⁷.

La saisie des biens imposée par la loi et représentée par l'huissier ne fait qu'inventorier le peu de choses que possèdent les deux femmes. Par contre, cette liste de leurs avoirs n'est que prétexte pour montrer de quelle manière mère et fille sont marquées par l'Histoire, qui est un lourd fardeau à porter. Ces marques qu'elles portent ne se résument pas aux objets qu'elles possèdent, mais aux souvenirs qui y sont rattachés. Leur parole se déploie à partir de ce qui sans cesse la rompt, l'interrompt, sans jamais réussir à l'amoindrir. C'est ainsi qu'elle gagne en puissance. Alors que l'huissier inspecte le téléviseur, Rose dit:

[...] emportez tous ces meubles qui meublent notre rien, emportez tant que vous y êtes ces spectres qui m'accablent de reproches jusque dans mes cauchemars et m'obligent à dormir la lumière allumée, emportez mes souvenirs, mes chagrins, mes sottises, mes illusions, mes croyances stupides, et la voix de mes morts, vous pouvez tout emporter, monsieur, vous ne pourrez jamais emporter mes désirs [...]¹⁸

Les empreintes des spectres du passé pourchassent les deux femmes. Encore une fois, telle une enfant, Rose dort la lumière allumée alors que ses souvenirs la tourmentent. La lourdeur de « la voix des morts » se retrouve dans chaque recoin. Et pourtant, la mémoire est un moyen bien infidèle de se rappeler du passé. Paul Veyne, dans son livre *Comment on écrit l'histoire*, affirme que « L'histoire est anecdotique, elle intéresse en racontant, comme le roman¹⁹. » L'histoire racontée par Rose est plurielle. Son récit n'a-t-il pas réussi à éveiller la curiosité de l'huissier²⁰? Les perspectives du passé changent continuellement. Pierre-Joseph Proudhon, dans son ouvrage *De la création de l'ordre dans l'humanité*, parle de « l'objet de l'histoire [comme étant] multiple²¹. Le passé de Rose est mobile. Elle le retourne dans tous les sens. Pourtant, la « maladie » de Rose Mélie, sa tendance à revenir au passé sans arrêt et même, à le confondre avec

¹⁷ SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, op. cit., p. 124-125.

¹⁸ *Ibid.*, p. 159-160.

¹⁹ VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, coll. « Points. Histoire H40 », Paris, Seuil, 1979, p.18.

²⁰ Alors que Rose Mélie raconte de quelle manière une lettre de délation a joué un rôle important dans le drame familial, Louisiane affirme : [...] l'huissier qui continuait l'inventaire de notre bric-à-brac en faisant mine de ne pas entendre, mais je crois qu'il n'en perdait pas une, il avait un petit air en dessous et, pour tout dire, vicieux. » (CS, p.63)

²¹ PROUDHON, Pierre-Joseph, *De la création de l'ordre dans l'humanité*, [en ligne], Fac-similé numérique, URL : [https://books.google.ca/books?id=PTMeAAAAIAAJ&dq=l'histoire+est+multiple&hl=fr&source=gbs_nvlinks_s](https://books.google.ca/books?id=PTMeAAAAIAAJ&dq=l%27histoire+est+multiple&hl=fr&source=gbs_nvlinks_s), 1868, [Site consulté le 20 mars 2017].

le présent, intègre une réflexion plus profonde, à savoir que notre passé n'est pas derrière, mais « avec », ici et maintenant. J'invoque les mots de James Baldwin : « L'histoire n'est pas le passé. C'est le présent. Nous la traînons avec nous. Nous sommes notre histoire²². » (Ma traduction) Rose est une archéologue, mais ajouterais-je également une historienne. Chaque nouvel élément que la mère de Louisiane adjoint à l'histoire qu'elle répète lui permet de changer les perspectives. Au cours de la lecture, nous découvrons une filiation complexe, des femmes marginalisées par une histoire qu'elles traînent au présent. La fouille permet une libération de la voix du passé. La mère de Louisiane revit quotidiennement le passé comme si elle était un témoin, comme si le temps se déployait juste sous ses yeux apeurés.

Les frontières temporelles et entre individus volent en éclat. Il en va de même pour la forme du récit. Les transitions entre chapitres, comme l'indique Marie-Pascale Huglo, « montrent dans le décalage, l'espace de la rupture²³. » La forme du roman crée des cassures rendant les frontières de la parole des différents personnages visibles et fluides. Les transitions amènent de brusques changements qui m'ont forcée à voir et à entendre différemment. Comment peut-on entendre les voix des femmes dans *La compagnie des spectres* ? C'est une question qui m'a travaillée lors de l'écriture de mon roman *Creuser des vallons*. Dans ce roman, Rosa n'est pas seule : elle ressent la présence de sa mère par la voix de celle-ci qui ne l'a jamais quittée. Fanny Lou, sa sœur, fait vivre son fils décédé en entendant sa voix et en voyant son corps de chair et d'os au milieu de sa cuisine. Le dialogue n'est nullement séparé du reste du récit. Il n'y a ni guillemets ou tirets pour signaler au lecteur le début d'un dialogue. La parole des personnages fait corps avec tout le reste. À travers ces changements fluides, il est possible de reconnaître la voix qui s'exprime. Ceci a été un réel défi de création. J'ai opéré un jeu avec le lecteur. Un jeu que j'ai voulu tenter après avoir lu *La compagnie des spectres*. Comme dans votre roman, le flux de paroles dans *Creuser des vallons* ne s'interrompt jamais. Cela permet de faire se côtoyer toutes les voix tout en permettant les collisions entre elles. Le récit monologué inscrit le rapport « voix-corps » (voix qui prend corps) dans l'acte même de raconter. Un nouveau sujet féminin cherche à retrouver un équilibre entre sa voix et son corps pour ainsi créer

²² PECK, Raoul, *I Am Not Your Negroe* [scénario], New York, Vintage International, 2017, p.107.

²³ HUGLO, Marie-Pascale, « La pythie de Créteil : voix et spectacle dans *La Compagnie des spectres* de Lydie Salvayre », *op. cit.*, p.54

une voix-corps qui serait sa signature. Entendons-nous. Cet équilibre ne tient qu'à un fil, dans *La compagnie des spectres*. Rose sombre doucement dans la folie et interroge constamment le passé. Louisiane, elle, tente de sauver sa peau, mais elle est entravée par les spectres de sa mère et par sa mère elle-même. Forte de ma lecture de votre roman, j'ai également cherché à incarner des voix uniques traversées par les mots d'autrui.

Des corps qui se font violence

Si les voix des personnages féminins sont parasitées, si Rose Mélie et Louisiane sont des « corps empêchés²⁴ », par contre, à la fin du roman, elles prennent toutes les libertés qu’elles désirent avec la langue qui se délie en même temps que les corps. Maroussia Hadjukowski-Ahmed, dans « Le dénoncé/énoncé de la langue au féminin ou le rapport de la femme au langage », affirme que les auteures féminines utilisent plus d’un niveau de langue et c’est exactement le travail que vous avez effectué dans *La compagnie des spectres*. Cela a été une modalité importante pour mon processus de création. Le personnage de Fanny Lou prend la parole en se permettant tous les mots, même les plus grossiers. Comme Rose Mélie et Louisiane, les femmes que j’ai imaginées ne se refusent aucun terme. C’est en exploitant tous les niveaux de la langue que se fait cette libération, car le pulsionnel est présent dans la langue. Christiane Makward, dans « Corps écrit, corps vécu : de Chantal Chawaf et quelques autres », parle du corps phénoménal et de l’espace pulsionnel. Rose et Louisiane de *La compagnie de spectres* ont des impulsions (élan) / pulsions (désir) intimes et subjectives. Makward explique que pour qu’un corps s’écrive, il lui faut rentrer en lui-même, car « [...] écrire le corps, ce sera laisser passer le pulsionnel dans la langue, y capturer des mots/signifiants et en jouer-jouir²⁵. » Louisiane vit difficilement les pulsions qui prennent d’assaut son corps. Alors qu’elle déverse un flot de mots grossiers qu’elle ne retient plus pour faire taire sa mère, mais qu’elle regrette aussitôt craignant de se mettre à dos l’huissier, elle affirme : « [...] mes tournures de phrases étant étroitement liées aux impulsions de mon cœur, et ce, en dépit des efforts civilisateurs et sans cesse reconduits que je faisais pour les disjoindre) [...]»²⁶ Louisiane croit posséder une excellente maîtrise de soi, se félicitant même du pouvoir qu’elle exerce parfois sur sa mère²⁷. Par contre, son langage est comme une force non domesticable. La charge électrique des pulsions anime le corps et c’est ainsi que le discours prend forme.

²⁴ LEDOUX-BEAUGRAND, Evelyne, « “Dit ta grand-mère, dit ta mère”, spectralité et filiation dans *La compagnie des spectres* de Lydie Salvayre », dans Catherine Mavrikakis et Patrick Poirier (dir.), *Un certain regard malgré tout : pour une réflexion sur la différence sexuelle à l’œuvre dans l’écriture*, Québec, Nota Bene, 2006, p.143-156.

²⁵ MAKWARD, Christiane, « Corps écrit, corps vécu : de Chantal Chawaf et quelques autres », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Québec, Remue-ménage, 1983, p.136.

²⁶ SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, op. cit., p. 108.

²⁷ Alors qu’elle ressasse des souvenirs d’enfance et que la tristesse la submerge, Louisiane refole immédiatement le sentiment : « Entre autres qualités, j’étais dotée de self-control. Atout considérable ! » (p. 131).

Puis, au début du roman, alors que sa mère questionne l’huissier sur la raison de sa présence, Louisiane tente de faire peur à Rose pour qu’elle retourne dans sa chambre : « Après quoi, je fonçai droit sur ma mère. Elle eut un mouvement de crainte. J’en éprouvai une secrète satisfaction » (p. 27).

Les écarts de langage ne traduisent-ils pas le rejet par la mère et la fille, de ce qui est attendu d'elles ? Rose Mélie refuse de se taire alors que son silence est requis en raison de la présence de l'huissier. À la fin du roman, mère et fille s'unissent pour défier l'homme qui représente la loi. Rose et Louisiane utilisent la force des mots pour affronter ou séduire « l'adversaire ». Elles n'épargnent pas ses vêtements et le bousculent sans égard pour le mettre à la porte. Elles reprennent leur droit de parole. Louisiane décide de rejoindre sa mère dans son élan de révolte. Avant cet ultime renversement, Rose Mélie n'a pas cessé d'entraver les tentatives de séduction de Louisiane envers l'huissier. Ne serait-ce donc pas une manière d'aider sa fille malgré tout ? Il s'agit également d'une façon de purger le passé, car il faut mettre l'huissier dehors et Rose Mélie précise qu'il n'a pas intérêt (l'huissier) à essayer de parler. Elles se débarrassent des discours masculins. Elles les jettent à la porte en même temps que l'homme. La violence masculine se répercute dans la parole des femmes. C'est surtout le cas de Rose Mélie. Elle ne subira pas la violence des hommes (voix de militaires) de manière passive. Sa voix est pourtant nuancée, capable d'incroyables modulations. Dans le passage qui suit, Rose raconte à sa fille que sa grand-mère a été interceptée par la police alors qu'elle tentait de voir le Maréchal Pétain pour lui remettre une lettre de délation :

Le policier, ma chérie, se jeta sur ta grand-mère qui n'en menait pas large, fourragea frénétiquement dans ses poches, vida son sac à main avec des gestes exaspérés de psychopathe, éparpilla sur la table dans un paroxysme de tics et de spasmes, ses papiers, son rouge à lèvres rouge vif, la photographie de Jean et moi sous les ormes, ses affiquets, son peigne en corne, son porte-monnaie au crochet et une lettre pliée en quatre sur laquelle ta grand-mère posa vivement sa main²⁸.

Rose a des mots tendres pour sa fille qu'elle appelle « ma chérie ». Elle raconte le début d'une résistance de la part de la grand-mère qui refuse qu'on lui prenne la lettre. Par contre, la mère de Louisiane peut se montrer violente et grossière. Elle se montre hostile envers l'huissier et le somme de quitter leur appartement à plusieurs reprises :

[...] Combien de fois je vais te répéter de te casser ? hurla-t-elle en marchant sur l'huissier. Raus ! hurla-t-elle en lui montrant la porte. Raus ! Raus ! Ce nazi me les casse, me glissa-t-elle en aparté. Et comme si ce n'était pas assez, Tu veux que je te sorte par la peau du

²⁸ *Ibid.*, p. 89.

cul ? lui hurla-t-elle en pleine figure. L'huissier eut un mouvement de recul qui le fit se heurter à la table. Maman eut un rire sauvage²⁹.

En effet, Rose absorbe la violence pour la diriger contre son interlocuteur. Elle n'hésite pas à interpeller l'huissier en allemand – *Raus* voulant dire dehors – qu'elle accuse d'être un nazi. Elle réussit à inquiéter l'homme de loi alors qu'elle s'avance vers lui et que ce dernier recule. Elle incorpore et s'approprie la violence militaire dans et par la voix. La tristesse, la colère, la sauvagerie et l'amour de Rose pour sa fille modulent sa parole et ses changements de registres de langue sont inattendus. Elle se moque, reprend le contrôle, n'est jamais passive. Son comportement ne se laisse pas apprivoiser.

Le corps sale et odorant de la mère de Louisiane est inadéquat; il est sujet à des accès de folie comme s'il était en transe. Son corps est pris d'assaut par la violence, la folie, mais ne peut-on pas dire qu'il l'est aussi par le passé actualisé par sa voix, qui quitte son corps pour avoir sa propre matérialité ? Et qu'en est-il des cris que pousse à tout moment Rose Mélie ? Elle se laisse souvent aller aux cris et aux grossièretés et Louisiane s'évertue à la faire taire. Non seulement veut-elle réduire sa mère au silence, mais elle veut cacher son corps puant qui rend compte de leur statut social. Louisiane réussit à réduire sa mère au silence à l'aide de puissants narcotiques, mais le calme est de courte durée. Le cri de Rose Mélie émerge et résonne. Les hurlements et les assauts de son corps sont une façon de ramener un manque à la vie. Rose Mélie ne se soucie pas de la manière dont elle exprime ses désirs, ses pertes. Quel est ce manque ? Christiaan L. Hart Nibbrig, dans son ouvrage *Voix fantômes*, écrit : « Et on prend des années [...] à dire de manière nuancée sans crier ni élever la voix, non seulement que quelque chose nous manque, mais ce que c'est³⁰. » Rose laisse libre cours à toutes les impulsions qui la traversent. Elle prend cette liberté. Elle détruit toutes les conventions tant dans ses propos que dans sa façon de prendre la parole. Sa voix tout comme son corps représentent l'excès, un passé lourd qui prend toute la place, mais cela permet à cette femme de reprendre le droit de parole qu'on lui a retiré en raison de son statut social et de sa condition mentale. Sa parole ne peut compter aux yeux de la société, car elle est dictée par un comportement et une condition inadéquats.

²⁹ *Ibid.*, p. 109.

³⁰ HART Nibbrig, Christiaan, *Voix fantômes : la littérature à portée d'oreille*, tr. fr. Clara Hendriks et Arno Renken, coll. « Par ailleurs », Paris, Van Dieren, 2008, p.98.

La situation de Louisiane est différente. Elle n'hésite pas à se montrer intelligente pour camoufler « les boutons sur la gueule, les fringues bon marché, le portefeuille à sec³¹. » Elle est donc inadéquate sur le plan de l'image. À l'instar de sa mère, la fille a des désirs, elle réitère à plusieurs reprises son désir sexuel non assouvi. Elle s'intéresse aux films romantiques et observe avec intérêt les baisers : « J'examine toujours avec une attention toute particulière les diverses modalités des baisers au cinéma. Ma curiosité, je l'avoue, est extrême à leur endroit³². » Précisons que tout ceci est exprimé de manière passive. Elle décortique les relations amoureuses à distance : elle rêve plus qu'elle ne vit de véritables expériences. Elle s'est créé un monde imaginaire pour échapper à la fouille agressive de sa mère. Louisiane cohabite difficilement avec les spectres, elle désire contrôler les réactions de sa mère et amadouer l'huissier. Elle dit : « Je m'interrompis net, surprise d'avoir tant parlé. Je réalisai que, malgré la répulsion qu'il m'inspirait, je livrais à l'huissier des secrets que je n'avais jusqu'ici jamais divulgués³³. » Bien que ses excès de politesse ne lui soient pas naturels, il faut que sa voix enfouie sous celles de sa mère et de sa grand-mère éclate au grand jour.

Louisiane ressent le besoin de se débarrasser de Rose, elle imagine des manières brutales de disposer du fardeau du corps de sa génitrice. Elle tente de se différencier de sa mère, dissociation qui irait jusqu'à la mort de celle-ci. Elle utilise la force des mots et du corps pour tenter de dompter sa mère :

Pour réduire ma mère au silence, murmurai-je à l'huissier, l'usage d'arguments plus convaincants n'est cependant pas à exclure : coup d'annuaire sur la tête, direct au foie ou à l'hypogastre, ligotage, bâillonnement, maman comme beaucoup est sensible au langage de la force [...]³⁴.

Le discours violent que tient Louisiane est évidemment inadéquat, car les « arguments » par la force qu'elle invoque sont, là encore, excessifs. Elle songe à utiliser des techniques de torture avérées³⁵ : coup d'annuaire sur la tête, ligotage et bâillonnement. Leur appartement est leur

³¹ SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, op. cit., p.139.

³² *Ibid.*, p.48.

³³ *Ibid.*, p. 75-76.

³⁴ *Ibid.*, p. 61-62.

³⁵ En effet, l'ouvrage *Combattre la torture en Europe* dresse un portrait du fonctionnement du Comité européen pour la prévention de la torture. Ce comité avait pour mandat de visiter des prisons et hôpitaux psychiatriques,

prison et chacune à leur tour, mère et fille échangent le rôle du bourreau et de la victime. Faire régner le silence serait nécessaire pour Louisiane : elle ne veut pas entendre le chœur des morts que sa mère ramène à la vie. La fille vit des excès (violence), mais elle ressent aussi des manques qui sont différents de ceux vécus par Rose. Christiaan L. Hart Nibbrig³⁶ indique que s'il y a excès dans le cri, il y a également un manque d'articulation. La collision de l'excès et de la défaillance de l'élocution recueille l'angoisse. Louisiane ne crie peut-être pas comme peut le faire sa mère, mais elle est tourmentée. Quelle est la nature de l'angoisse vécue par Louisiane ? Sa position est délicate. Elle ne peut pas articuler les désirs de son cœur ni assouvir ses pulsions. Elle réprime ses aspirations véritables. Elle est coincée dans un espace impossible à remplir : l'espace laissé par la collision des excès et du manque, celui de sa mère notamment, puis par les voix du passé qui s'immiscent dans le présent. Entre agressivité et séduction, entre sa mère et l'huissier, le corps de Louisiane semble hésiter, il tente de se dire, de se définir. Elle regrette de ne pouvoir vociférer sans impunité les désirs de son cœur. La violence qui assiège son for intérieur est coincée en son enveloppe charnelle, mais elle l'absorbe aussi psychologiquement. Elle se refuse en partie, à libérer la violence qui l'habite, enviant même sa mère qui se laisse aller aux cris et à la brutalité. Les voix et les corps de Rose Mélie et Louisiane ne sont pas à leur place, elles ne sont pas convenables, pas plus que l'endroit minable où elles habitent. Leur présent et leur futur ne sont pas lumineux. Leur voix et leurs corps exposent, racontent et témoignent de leur inadéquation sociale.

rédiger un rapport de recommandations, puis proposer des changements. On apprend qu'en Espagne, les détenus pouvaient recevoir des coups sur la tête avec un livre (annuaire téléphonique). Cela permettait de provoquer la douleur sans éveiller de soupçons de maltraitance de la part des autorités (Strasbourg, Conseil de l'Europe, 2002, *Combattre la torture en Europe : le travail et les normes du comité européen pour la prévention de la torture (CPT)*, Rédigé par : Malcom Evans et Rod Morgan, Strasbourg : Conseil de l'Europe).

³⁶ HART Nibbrig, Christiaan, *Voix fantômes*, *op.cit.*, p.99.

Fin de la fouille

Et pourquoi ne pas le dire : la lecture de *La compagnie des spectres* m'a beaucoup plu. Ce roman m'a inspirée et m'a fait beaucoup rire. Le comique émerge des extrêmes : Rose a des rires sauvages, des tons de l'au-delà qui font peur à Louisiane, qui crache des injures tout en tentant de séduire l'huissier. Les mots prennent vie dans les changements de tonalités et de rythmes. La langue de la mère et de la fille est argotique, vulgaire ou cultivée³⁷. Leurs manières sont excessivement indécentes. Elles n'hésitent pas à confondre tous les registres. Ces brusques changements, les accès de violence, leurs impulsions subjectives et intimes donnent corps au récit que les femmes profèrent. Elles amalgament les extrêmes d'une façon surprenante. Elles transgressent les frontières établies par la bienséance et renversent l'ordre.

Ce renversement ne viendrait-il pas d'un besoin irrépissible de parler, de se libérer ? Mère et fille sont agentives par leur parole inconvenante alors qu'elles subissent l'une et l'autre la loi masculine. Le terme « agente » est important. Patricia Mann, dans son ouvrage *Micro-Politics : Agency in a Postmodernist Era*³⁸, réfléchit à l'agentivité, notion que les études féministes ont énormément travaillée. Mann explique que les actions masculines prennent le dessus sur les actions féminines. Ces dernières ne sont pas valorisées et sont observées sur le plan du désir et de la responsabilité. L'auteur fait remarquer qu'aujourd'hui (le texte a été publié en 1994), ce sont les formes d'actions sexuelles qui sont valorisées du côté des femmes. En posant de telles actions, elles seront vues différemment que si c'est un homme qui posait ces mêmes actions. Rose est agressive et sa parole « virile » ne respecte aucune loi. Elle s'empare également des voix d'hommes. Dès le début du roman, elle cherche à provoquer l'huissier qu'elle confond avec Darnand, messenger du Maréchal Pétain. Louisiane cherche à jouer le rôle de la femme conciliante, exagère sa « féminité » et répète sa honte en s'excusant à de multiples reprises auprès de l'huissier indifférent, mais sa non-conformité est plus expressive que ses tentatives de séduction. Ces comportements créent un jeu avec le genre féminin. J'ai effectué le même genre de travail dans mon roman *Creuser des vallons*. D'un côté, Rosa refuse de mettre au monde des

³⁷ Alors que mère et fille jettent l'huissier dehors, elles citent des figures romaines anciennes : « Qu'il n'essaie pas, dit ma mère, un méchant qui se tait est comme un loup sans crocs, c'est de qui, ma chérie ? De Suétone, lui dis-je. [...] Avant d'ouvrir la porte, maman doctement, déclara, citant Marcus Caton, Il faut faire avec le méchant comme avec l'ouragan le marin » (p.172).

³⁸ MANN, Patricia, *Micro-Politics: Agency in a Postfeminist Era*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994, 253 p.

enfants qui seraient plongés dans la dureté d'un présent qu'elle craint qu'ils ne puissent affronter. De l'autre, Fanny Lou abandonne ses deux filles, voulant vivre égoïstement le deuil de son fils Marco. Ce jeu avec le genre s'opère dans la multiplication et la confrontation des voix qui parasitent les discours des femmes. Rita Felski, dans *Beyond Feminist Aesthetics*³⁹, fait un compte-rendu critique de la théorie littéraire féministe en Amérique et en Europe. Certains discours, comme parler en public, l'écriture académique et la littérature, sont réservées aux hommes et les femmes sont exclues de ces discours. Pour les femmes de *La compagnie des spectres*, s'approprier des discours masculins extrêmement virils est nécessaire pour se libérer de ces mêmes discours.

Ces femmes sont excessives, inadéquates tant par leur voix et leur corps que par leur récit qui donne à entendre leurs misères, les violences subies et leurs désirs. Ces voix agentives agissent d'abord malgré elles – c'est le cas de Louisiane – puis de façon délibérée – Louisiane se joint à sa mère pour chasser l'huissier. Mère et fille dérogent de l'attitude et du comportement attendus d'une femme. Dans *Trouble dans le genre*⁴⁰, Judith Butler traite de l'agentivité comme la capacité d'un individu à prendre conscience de sa position ainsi que son aptitude à agir contre son destin et prendre les mesures nécessaires pour changer sa vie. Rose et Louisiane posent des actions. Elles prennent des décisions (chasser l'huissier). C'est également une manière, pour ces femmes, de prendre en main leur destinée, d'agir sur leur présent et même le futur. Mère et fille prennent en charge le cours des événements du récit. Elles peuvent ainsi exprimer leur identité, reprendre possession de ce dont elles ont été dépouillées.

N'est-ce pas que ce qui intéressait cette fouille au départ, la signature du corps et de la voix, la façon dont l'identité peut s'exprimer à travers cette signature ? Rose Mélie et Louisiane contrecarrent toutes les définitions. Elles transgressent tous les codes. Il a été vu que le passé et le présent se heurtent dans la voix. Le corps et la voix des personnages de *La compagnie des spectres* subissent la violence de ces collisions. Les écarts de langage et de comportement

³⁹ FELSKI, Rita, *Beyond Feminist Aesthetics: Feminist Literature and Social Change*, London, Hutchinson Radius, 1989, 223 p.

⁴⁰ BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, 283 p.

permettent de considérer ces femmes différemment. Si Rose et Louisiane tentent de chercher l'équilibre entre voix et corps, cet équilibre est imparfait. Rose Mélie affirme que les spectres viennent les regarder vivre ; ils sèment le chaos. Louisiane veut voir le monde et la vie selon des « vues laïques et cartésiennes⁴¹. » Les spectres n'ont jamais fini d'agir. Ils pèsent sur leur vie et leur mémoire. Le passé court-circuite leurs paroles et gestes. Par contre, elles se défendent, ces femmes. Elles ne font pas que subir. Elles intervertissent les règles. Elles se purgent des discours masculins et du passé parasite.

J'ai entamé cette fouille pour découvrir de quelle manière étaient incarnées des voix uniques traversées par les mots d'autrui que les femmes s'approprient à leur manière. Ces voix, je m'y suis accrochée, comme à une main, par l'oreille, pour me laisser guider dans les méandres particuliers de leurs accents personnels. J'ai pris le pouls du chœur de voix contenue dans des corps à la fois crasseux, habités ou vacants. Je vous adresse cette fouille prolongeant l'écho des voix qui résonnent dans votre écriture.

⁴¹SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, op. cit., p. 37.

Bibliographie

Corpus principal

SALVAYRE, Lydie, *La compagnie des spectres*, Paris, Seuil, coll. « Points », [1998] 1997, 189 p.

Monographies et articles sur Lydie Salvayre

HUGLO, Marie-Pascale, « The Salvayre Method », *Substance*, vol.35, n° 3, 2006, p. 35-50.

HUGLO, Marie-Pascale, « La Pythie de Créteil : voix et spectacle dans *La compagnie des spectres* de Lydie Salvayre », *Études françaises*, vol.39, n°1, 2003 p. 39-55.

LEDOUX-BEAUGRAND, Evelyne, « “Dit ta grand-mère, dit ta mère”, spectralité et filiation dans *La compagnie des spectres* de Lydie Salvayre », dans Catherine Mavrikakis et Patrick Poirier (dir.), *Un certain genre malgré tout : pour une réflexion sur la différence sexuelle à l'œuvre dans l'écriture*, Québec, Nota Bene, 2006, p. 143-156.

LOUICHON, Brigitte, « Lydie Salvayre : “Parler au nom d'Olympe” », dans Nathalie Morello et Catherine Rodgers (dir.), *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix ?* Amsterdam, New York, Rodopi, 2002, p. 309-325.

MORELLO, Nathalie et Catherine Rodgers (dir.), *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix ?* Amsterdam, New York, Rodopi, 2002, 331 p.

MOTTE, Warren, « Voices in Her Head », *Substance*, vol. 33, n° 2, p. 13-29.

Monographies sur la poétique de la voix et théorie du roman

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, tr. fr. Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1987, 488 p.

MARTIN, Jean-Pierre, « Le critique et la voix : la double injonction », *Études françaises*, vol. 39, n°1, 2003, p. 13-23.

HART Nibbrig, Christiaan, *Voix fantômes : la littérature à portée d'oreille*, tr. fr. Clara Hendriks et Arno Renken, coll. « Par ailleurs », Paris, Van Dieren, 2008, 157 p.

RABATÉ, Dominique, *Poétiques de la voix*, Paris, J. Corti, 1999, 322 p.

ROCHEVILLE, Sarah, « Petite histoire de la voix », dans Marie-Pascale Huglo et Sarah Rocheville (dir.), *Raconter ? Les enjeux de la voix narrative dans le récit contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2004, 183 p.

Monographies et articles sur les études féminines et féministes

AHMED-HADJUKOWSKI, Maroussia, « Le dénoncé/énoncé de la langue au féminin ou le rapport de la femme au langage », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Québec, Remue-ménage, 1983, 286 p.

BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, 283 p.

FELSKI, Rita, *Beyond Feminist Aesthetics: Feminist Literature and Social Change*, London, Hutchinson Radius, 1989, 223 p.

MAKWARD, Christiane, « Corps écrit, corps vécu : de Chantal Chawaf et quelques autres », dans Suzanne Lamy et Irène Pagès (dir.), *Féminité, subversion, écriture*, Québec, Remue-ménage, 1983, 286 p.

MANN, Patricia, *Micro-Politics: Agency in a Postfeminist Era*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994, 253 p.

Monographies diverses

BENJAMIN, Walter, *Images de pensée*, tr. fr. Jean-François Poirier et Jean Lacoste, coll. « Détroits », Paris, C. Bourgois, 1998, 257 p.

DERRIDA, Jacques, *Otobiographies*, coll. « Débats », Paris, Galilée, 1984, 118 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Écorces*, Paris, Éditions de Minuit, 2011, 73 p.

PECK, Raoul, *I Am Not Your Negroe* [scénario], New York, Vintage International, 2017, 118 p.

STRASBOURG, Conseil de l'Europe, 2002, *Combattre la torture en Europe : le travail et les normes du comité européen pour la prévention de la torture (CPT)*, Rédigé par : Malcom Evans et Rod Morgan, Strasbourg : Conseil de l'Europe.

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, coll. « Points. Histoire H40 », Paris, Seuil, 1979, 242 p.

Sites internet

PROUDHON, Pierre-Joseph, *De la création de l'ordre dans l'humanité*, [en ligne], Fac simulé numérique, URL : [https://books.google.ca/books?id=PTMeAAAAIAAJ&dq=l'histoire+est+multiple&hl=fr&source=gbs_nvlinks_s](https://books.google.ca/books?id=PTMeAAAAIAAJ&dq=l%27histoire+est+multiple&hl=fr&source=gbs_nvlinks_s), 1868, [Site consulté le 20 mars 2017].

